Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANCAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT
Photo-montage de couverture de Jean MAROQUÈNE.

2e Année — No 7. **Juin 1954.**

Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris (9e). *Tél. :* TRI. 16-31.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs ; Belgique* 17 *fr.* 50 *; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Ne manquez pas d'acheter le 1er Juillet
le numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Vous pourrez lire :

LE GARÇON SOLITAIRE
par HUGH PENTECOST

Un récit délicat et émouvant qui n'exclut pas une prenante intrigue policière.

DISCORDE VOCALE
par JACQUES FAIZANT

dans lequel vous retrouverez l'inénarrable policier amateur Jérôme Faluche aux prises avec un nouveau problème criminel qu'il résoudra avec autant de brio qu'il l'a déjà fait dans « **Revue de détails** » et « **Vous dormez, Monsieur Georges ?** ».

MAMAN FAIT UN PARI
par JAMES YAFFE

où vous verrez réapparaître l'amusant personnage de « Maman » qui figurait déjà dans « **Maman en connaît un bout !** ».

BOUCHIJOUNE
par DORINGE

Un récit criminel nuancé et fort bien écrit situé dans un milieu original.

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Taches de rouille

par FRANCIS CARSAC

Francis Carsac promet d'être l'un des meilleurs auteurs français de « science-fiction ». Il est né en Périgord, en décembre 1919, d'une famille qui, du côté maternel, semble remonter aux Cro-Magnons. C'est vers l'âge de neuf ans qu'il a découvert la « science-fiction » à travers « la Guerre du Feu », « la Guerre des Mondes » *et* « les Hommes frénétiques ». *Depuis, il a lu bien d'autres romans. Il a fait des études secondaires irrégulières, puis est entré à la Faculté des sciences. Pendant l'occupation, il s'est camouflé dans une mine et, pour tromper la monotonie des jours, écrivit un premier roman qui, il l'espère, restera inédit. (C'est du moins lui qui le déclare).*

Après la capitulation de l'Allemagne et sa propre démobilisation, il continue ses études de sciences. Tout en rédigeant sa thèse de géologie, il commet un roman : « Ceux de nulle part », *récemment paru dans la collection « Le Rayon Fantastique » où il est le premier auteur français à figurer.*

Géologue de profession, Francis Carsac ne considère la « science-fiction » que comme un délassement et refuse de lui trouver une valeur sociale propre, autre que celle que peut avoir tout roman. Il déplore la tendance, chez certains auteurs, à présenter les savants comme des monstres inhumains ou, au contraire, comme des « supermen » capables d'improviser, avec leur matière grise et trois bouts de fils de cuivre, l'arme terrifique qui détruira, en quelques millièmes de seconde, le traître ou le martien cannibale.

Rationaliste intransigeant, il estime que le comble de l'irrationnel est de nier la part de l'irrationnel dans l'homme.

Signes particuliers : fume la pipe, déteste Proust, Gide, la peinture abstraite, la musique de jazz (sauf exceptions) et les histoires de fantômes.



I

Un coup d'œil sur les spectrographes enregistreurs montra à Hsurt que seule la troisième planète lui offrait quelque chance de survie : oxygène, vapeur d'eau, gaz carbonique, en proportions peu différentes de ce qu'elles étaient sur le si lointain monde d'Hoor. La seconde et

Copyright, 1954, by Fiction and Francis Carsac

la quatrième possédaient aussi une atmosphère, mais irrespirable ou trop mince. La question de l'habitabilité des planètes extérieures géantes ne se posait même pas. Les détecteurs n'indiquant la présence d'aucun autre astronef dans l'Espace, il pourrait prendre tout son temps pour atterrir.

Résolument, il pointa la proue du *Sinkan* vers cette troisième planète. Elle grossissait maintenant sur l'écran, semblant se précipiter à sa rencontre. Les longs doigts souples de Hsurt dansèrent sur le clavier de commande. Doucement, la vitesse décrut. L'astronef vibra sous la caresse d'une atmosphère étrangère, puis s'immobilisa. Loin sous lui, en arrière, une énorme tache blanche descendait du pôle jusqu'à de basses latitudes, masquant le relief du sol. A droite, la masse sombre d'un océan. A gauche, de hautes montagnes d'où coulait une autre masse blanche plus petite. Hsurt n'eut aucune hésitation sur leur nature : de la glace. Ce monde devait être très froid.

Il hésita un moment. Il lui restait encore assez de matières fissionables pour atteindre un autre système stellaire, mais s'il ne s'y trouvait pas de planètes habitables, ce serait la fin. Ici, plus au sud, brillait une mer libre de glaces. La planète était assez volumineuse pour que son écorce contînt des éléments lourds. Le *Sinkan* étant un navire-laboratoire, il pourrait les extraire et, peut-être, ayant maintenant déjoué la poursuite des croiseurs de l'Empire, revenir sur Hoor pour reprendre la lutte.

Reprendre la lutte : cela pouvait paraître utopique. Seul, à une immense distance de ses amis — étaient-ils même encore vivants? — avec pour toute flotte un astronef d'exploration, rapide, certes, mais à peine armé! Amèrement, il pensa à la dernière revue qu'il avait passée, aux milliers de nefs de combat, de croiseurs, d'éclaireurs, en rangs si serrés qu'ils jetaient une ombre sur Hoor! Lui, Hsurt, Chef suprême des Flottes Impériales, qui avait payé de sa place et payerait sans doute de sa vie, sa fidélité à la dynastie des Tson. Pourtant, s'il pouvait revenir... Il existait certainement encore des fidèles parmi les officiers de la Flotte. Et maintenant que l'empereur avait été assassiné avec toute sa famille, il n'y avait aucune raison pour qu'il n'occupât point à son tour le trône. La dynastie des Hsurt... Un mince sourire tira le coin de ses lèvres.

Mais il fallait agir. Les Impériaux allaient probablement ratisser planète après planète. Il était trop populaire pour ne pas représenter un danger latent pour l'usurpateur. Il fallait atterrir, cacher le *Sinkan* et surtout, jusqu'à ce qu'il fut sûr d'avoir égaré la poursuite, arrêter tous les moteurs du bord. Les champs antigravitiques distordaient l'Espace et se repéraient de presque aussi loin que les tenseurs hyperstatiaux. Manœuvrant le réglage de l'écran, il explora la surface de la planète. Assez loin devant lui s'étendait un pays coupé de profondes vallées, au-delà de montagnes usées, volcaniques. Le pays,

topographiquement et géologiquement, lui sembla propice. A vitesse réduite, le *Sinkan* se mit en marche.

Et soudain, ce fut la catastrophe. Les isolateurs, trop chargés pendant la poursuite, claquèrent. Il y eut une grande étincelle violette et la nef sembla chavirer sous lui. Elle tombait. Projeté contre le tableau de bord, Hsurt perdit de précieuses secondes. Le sol montait à toute vitesse, un sifflement s'éleva qui vira à l'aigu. Désespérément, il chercha la manette des moteurs chimiques.

Il réussit à freiner la chute, mais non à l'interrompre. Le *Sinkan* toucha le sol en oblique, sur une pente abrupte, roula, masse déchiquetée de tôles et d'entretoises, puis s'arrêta contre un bloc de rocher.

Hsurt resta un moment inconscient. Dès qu'il avait su la chute inévitable, il avait déclenché le dispositif antichoc, affaiblissant considérablement la gravité dans la chambre de contrôle et rendant sa propre inertie négligeable. Mais la violence du choc fut telle qu'il s'assomma contre la paroi. Il fut ranimé par une sensation de chaleur. L'astronef flambait ! Heureusement les réservoirs des fusées chimiques étaient situés à l'opposé de la salle de contrôle, à l'autre bout de l'astronef. Péniblement, il se leva. Le péril n'était pas immédiat. Sans espoir, il poussa le bouton de commande des extincteurs et ne fut pas surpris quand ils ne fonctionnèrent pas. Malgré la douleur que lui causaient ses nombreuses meurtrissures, il s'affaira, empaquetant dans une légère toile synthétique des vivres, des vêtements, des armes. Il hésita un moment dans le choix de ces dernières : le désintégrateur était le plus puissant, mais lourd et encombrant, et le nombre de ses charges était limité. Il prit deux légers fulgurants. Il y avait peu de chances que le feu détruisît l'avant du *Sinkan,* et il pourrait toujours revenir. Pendant qu'il travaillait ainsi, avec le calme qu'il devait à son entraînement au danger, fruit d'une vie aventureuse au service du dernier empereur, il ressentit une vague inquiétude, l'impression que, dans cette catastrophe, quelque chose n'était pas normal. Brutalement, il comprit : l'air sentait le métal chauffé et la fumée, mais il manquait l'odeur acide du tirst. Le tirst, dont les réservoirs étaient situés vers l'avant et qu'un dispositif automatique aurait dû éventrer et vidanger bien avant l'écrasement, au moment même où il avait utilisé les fusées chimiques de secours. Le tirst, instable aux hautes températures, qui se trouvait encore dans ses réservoirs, et qui, comprimé, était violemment explosif ! D'une seconde à l'autre, l'astronef allait sauter !

Il se rua vers le sas, trouva la coque béante, sauta par la brèche. Il courut sans se retourner, parmi un dédale de blocs granitiques, s'attendant à être soulevé de terre par le souffle de l'explosion. Il jeta son ballot derrière un bloc, courut encore quelques instants, s'aplatit sous un surplomb. Il y eut un bruit de tonnerre, une lueur aveuglante, une pluie d'acier et de roches. Au bout de quelques minutes, il se releva. Là où avait été l'astronef, il n'y avait plus qu'un cratère.

Il revint sur ses pas, ramassa son ballot, s'assit et contempla le paysage : une large vallée granitique, presque nue, sauf quelques arbres rabougris, au fond. Comme il faisait froid, il passa sur ses vêtements de bord une épaisse tunique. Le soleil était déjà bas, tangentant presque la ligne de crête à l'ouest. Le ciel était pur et la nuit serait sans doute glaciale. Il ne restait guère de temps pour trouver un gîte. Aussi revint-il au surplomb qui l'avait protégé ; il y passerait au moins la nuit à peu près à l'abri.

Le soir tomba. Dans le ciel, les étoiles s'allumèrent, différentes de celles, si familières, qu'il voyait de la terrasse de sa maison sur Hoor. Il chercha le lointain soleil qui éclairait sa planète natale, mais il n'était pas visible sous cette latitude. Du reste, à quoi bon? Il avait été ingénieur avant sa fulgurante carrière militaire et il savait parfaitement bien que la construction d'un astronef demandait une technologie très poussée. Or, il n'avait rien vu sur cette planète qui ressemblât à une ville ni même à un village. Elle n'était peut-être même pas habitée par une forme de vie intelligente. Evidemment, il y avait bien le cas des Rhens de Sténor qui vivaient sous la surface de leur planète et qui avaient été si difficiles à vaincre, leurs usines étant à peu près invulnérables aux bombardements. Mais trouver une seconde fois une civilisation si particulière était une probabilité nulle.

Il dormit enroulé dans une couverture, un fulgurant à portée de la main. Rien ne troubla son sommeil. Au matin il partit vers le sud-ouest.

Il marcha plusieurs jours. Lentement, le paysage changea, le granit fit place au calcaire. Il traversa des plateaux désolés, nus. Le vent soufflait librement, courbant les rares arbres rachitiques. Aucune vie, sauf quelques formes aériennes, très haut, hors de portée du fulgurant. Cela ne le troubla pas : il avait de la nourriture concentrée pour longtemps. Mais il souffrit du froid et dormit près de maigres feux de broussailles. Puis la contrée s'abaissa, les arbres devinrent plus nombreux, de profondes vallées aux falaises abruptes entaillèrent le calcaire. La vie animale apparut : menues créatures furtives, de petite taille, puis troupeaux de bêtes énormes, quadrupèdes. Un soir, alors qu'il cherchait un surplomb favorable pour passer la nuit, il vit ce qu'il prit d'abord pour l'espèce intelligente de la planète.

C'étaient d'énormes quadrupèdes velus qui se déplaçaient avec la tranquillité que donne la conscience de sa force. Ils mangeaient les feuilles des arbres et les graminées, non point directement avec la bouche, mais en les ramassant avec un long membre partant de leur tête. Ils possédaient, décida Hsurt, tout ce qui est nécessaire à une race intelligente, ayant à leur disposition un outil de préhension. Mais quand il essaya d'entrer en communication télépathique avec eux, il ne reçut que des impressions confuses. Nullement stupides, ces êtres ne remplissaient cependant pas les conditions nécessaires à une espèce dominante. Leur mémoire était bonne, leurs sens assez aigus, mais ils

ne pensaient guère que par images et manquaient de capacités d'abstraction. Hsurt cessa tout essai de communication et poursuivit son chemin.

Un jour, sous un abri, il trouva des traces de feu et, dispersés, quelques os brisés et quelques fragments de roche dure travaillés. Il y avait donc, sur ce monde, une race intelligente, capable de faire du feu et de confectionner des outils. Quoiqu'il ne fût nullement archéologue, il savait que sur Hoor, l'utilisation de la pierre avait précédé de loin l'usage des métaux. Si race intelligente il y avait, elle devait être encore dans son enfance. Néanmoins il se sentit réconforté à l'idée qu'il n'était pas seul.

Il eut, au matin, à utiliser le fulgurant pour la première fois, et il le fit à regret. Comme il empaquetait son maigre avoir, près de son feu éteint, un rauquement le fit sursauter : une bête magnifique se tenait à quelques mètres de lui, ramassée pour le bond. Sa crinière noire recouvrait en partie un pelage roux, ses dents blanches et pointues luisaient dans la bouche entrouverte. Quoique très différente, elle rappela à Hsurt les plus magnifiques fauves d'Hoor, les rassutus qui, à demi sauvages, erraient dans les immenses parcs du Palais de l'Empire. Cette force fière et destructrice était quelque chose qu'il pouvait comprendre, lui, le Conquérant, et il réduisit à l'extrême le faisceau mortel du fulgurant pour ne point souiller la fourrure.

Les traces de vie intelligente se multiplièrent. Un jour, il tomba sur un feu à peine éteint ; les cendres étaient encore chaudes. Quoiqu'il n'eût aucune idée de la forme qu'avait prise l'intelligence sur cette planète, il sut, d'après les traces, qu'il s'agissait là d'un petit nombre d'êtres. Il trouva un objet cassé, l'examina : une pointe de roche dure, noire, finement taillée, qui avait dû être emmanchée pour fournir une arme d'hast ou de jet. Très loin, dans sa mémoire, émergea un souvenir : la face longue de Tésir, son professeur quand il était enfant : « *...sur toutes les planètes que nous, Hooriens, connaissons, les races dominantes, dès leur apparition, ont été guerrières et agressives. Nous-mêmes avons eu un passé de boue et de sang, et ce n'est que depuis l'établissement de l'Empire que la paix règne à jamais...* » Candide professeur ! Si tu avais su sur quelle masse de boue et de sang se maintenait l'Empire !

Il haussa ses massives épaules. Peu importait désormais pour lui la philosophie de l'Histoire. Son problème était de prendre contact avec cette race dominante, de s'en faire accepter. Bien entendu, il pouvait toujours marcher droit sur une tribu, foudroyer deux ou trois de ses membres, se faire adorer et craindre comme un dieu. Mais cette solution lui répugnait. Lui qui avait foudroyé des planètes entières se sentait maintenant le dégoût de détruire. Et qu'y a-t-il de plus isolé, de plus seul, qu'un dieu ?

Le hasard le servit. Le lendemain, arrivé en haut d'une colline, il vit les êtres. Ils étaient dix bipèdes, égaillés, harcelant une énorme brute

au nez cornu, aux longs poils bruns. D'abord ce ne furent que des silhouettes dans les herbes, au loin. Puis la chasse se rapprocha. Les êtres, merveilleusement agiles, tournaient autour de l'animal jusqu'à ce qu'il se lançât à la poursuite de l'un d'eux. Au moment où ce dernier allait être atteint, il s'effaçait, et un autre, rasant le nez de l'animal, prenait sa place. Puis Hsurt put voir leurs visages. Il béa :

— « Par l'Empire ! Ils sont presque comme nous ! »

Le dénouement approchait. Le plus grand des êtres frôla le mufle de la bête qui, oubliant celui qu'elle chassait auparavant, s'élança à sa poursuite. Au moment où la corne baissée allait l'atteindre, il sauta. Il y eut un craquement de branches cassées et l'animal disparut de la surface.

Tapi derrière un buisson, Hsurt admira, tout son instinct de chasseur réveillé. L'affaire avait été bien menée. Maintenant les êtres jetaient dans la fosse des quartiers de rocs, des lances, des sagaies. Soudain, l'un d'entre eux poussa un cri de terreur : de derrière un bosquet une énorme masse se ruait. Hsurt reconnut un des animaux qu'il avait déjà rencontrés. Il fonçait, la trompe en avant. Les êtres s'égaillèrent. Mais, au contraire de la brute qui gisait morte dans la fosse, il refusait de se laisser distraire de sa poursuite. La distance entre lui et l'être qu'il traquait, le plus grand, diminuait. La trompe se leva.

Le fulgurant traça un mince rayon bleu dans l'atmosphère. Le mammouth boula, fauché dans sa course. L'être fit encore quelques foulées, s'arrêta, pantelant. Lentement, Hsurt se dressa.

Ils se regardèrent en silence pendant quelques instants. Le sens télépathique de Hsurt perçut un mélange de joie, d'étonnement et de terreur. L'être poussa un cri d'appel et ses compagnons se rangèrent à ses côtés, les armes prêtes. Tous, sauf le chef, étaient plus petits que le Hoorien. Ils différaient étrangement entre eux. Un poil sombre couvrait la partie inférieure de leur face, leurs longs cheveux étaient roulés en chignons. Mais tandis que le chef avait un front haut et droit, plusieurs de ses compagnons avaient un front fuyant et les yeux abrités sous de profondes arcades sourcilières. Une race qui mute, songea Hsurt. Décidé à profiter au maximum de la chance inespérée qui s'offrait à lui, il dirigea à nouveau le fulgurant sur le mammouth. La chair grésilla, se carbonisa. Les êtres s'entre-regardèrent, poussèrent un long cri, se prosternèrent devant lui. Il leva les deux bras en signe de paix.

II

Le feu crépitait sous l'abri et sa fumée, chassée par le vent, se rabattait sur la voûte, traçant sur le roc une bande noirâtre. Elle piquait les yeux et, cependant, il faisait bon, étendu sur la fourrure dans la

lueur dansante. Dehors, sur la pente, les veilleurs s'interpellaient de temps à autre. Depuis que la tribu possédait avec elle le Maître de la Foudre, ses membres eussent bien volontiers supprimé les veilles. Mais Hrook, le chef actuel — et avant lui Eroo — y voyait un moyen quotidien d'assurer son autorité. Hsurt l'approuvait. La vie était dure et pleine de menaces sur cette planète, et qui s'endormait dans une trompeuse sensation de sécurité ne vivait guère longtemps.

Grâce à sa présence, la tribu était puissante et redoutée. Les rudiments d'hygiène qu'il avait introduits — tels que transporter au dehors de l'abri les ossements et les reliefs des repas — avaient eu pour résultat une augmentation rapide de la population, et maintenant les clans, forts autrefois d'une cinquantaine d'individus, en comprenaient plus du triple. Les mutants — de plus haute taille, au front droit — augmentaient continuellement en nombre, plus vite que dans les tribus voisines où, plus fragiles, ils mouraient en masse pendant l'enfance. Mais dans tous les groupes espacés au long des vallées, l'industrie était encore sensiblement la même, à peine plus perfectionnée dans la tribu où vivait Hsurt.

Il ne cherchait guère à l'améliorer et, d'ailleurs, n'en eut probablement pas été capable. Il y avait un trop grand abîme entre la puissante technique atomique de sa planète natale et ces primitifs. Il n'avait, sur le passé de sa propre planète, que de très vagues notions, n'ayant jamais eu le loisir d'étudier l'archéologie. Il savait que sa race aussi avait débuté par un âge de pierre, et c'était tout. Ne pouvant, faute de moyens, recréer la métallurgie, ne pouvant, faute de connaissances précises, faire franchir plus vite les étapes à ses hôtes, il se contentait d'essayer d'élargir leur conception du monde, d'adoucir des mœurs trop rudes — même pour lui, le Conquérant — d'affiner le langage. Evidemment, ce n'était pas ainsi que se comportaient les héros civilisateurs, dans les récits fantastiques où s'était complue son enfance, ni ainsi qu'opéraient les membres du Service des Marches de l'Empire. Mais eux avaient le matériel nécessaire. Ah ! si seulement son astronef n'avait pas explosé ! De toute façon, il n'était pas simple de faire progresser un peuple. Il avait essayé d'introduire, sans succès, la poterie. A ses fragiles et maladroits pots, les chasseurs avaient préféré leurs outres. Il avait abandonné ses essais.

Tout compte fait, la civilisation de ces êtres était bien adaptée à leur milieu. Leurs ruses de chasse, leurs façons de déceler, de traquer et d'abattre le gibier auraient fait rougir de honte et pâlir d'envie le Cercle Impérial des Veneurs, là-bas, sur Hoor. La race, une fois qu'on s'était habitué à la couleur presque blafarde de la peau, si différente du riche rouge des Hooriens, était assez belle, surtout chez les mâles. Leur intelligence était vive, quoique brute. Certains, tel Hrook, le chef, possédaient des capacités d'abstraction qui avaient surpris Hsurt. Rêveusement il se demanda à quel point ils seraient parvenus, dans trente ou quarante milliers de révolutions de cette planète autour de son astre.

Il n'y avait aucune raison de penser qu'ils ne seraient point, à leur tour, capables de conquérir le ciel. L'Empire d'Hoor n'avait pas été le premier. Il s'était construit sur les ruines de celui des hommes-insectes de Trxii, qui, lui-même... Peut-être un jour y aurait-il sur cette planète d'orgueilleuses cités, liées aux lointaines étoiles par toute une flotte d'astronefs.

Un frôlement le fit s'accouder. Tséra, sa femme, se glissa près de lui. Sa femme... les différences anatomiques entre les deux espèces étaient insignifiantes, mais il savait qu'il n'aurait jamais d'enfants : la différence génétique, elle, était réelle. Elle dit :

— « Hrook demande s'il peut venir te voir. »

— « Non, je vais y aller moi-même. »

Il maintenait avec le chef une soigneuse balance de préséances, se dérangeant en personne de temps en temps, assez pour ne pas irriter le chef, pas assez pour perdre son prestige de dieu sur terre. Deux êtres seulement, dans toute la tribu : le chef et Tséra savaient qu'il n'était pas un génie incarné, mais un de leurs semblables venu d'une lointaine étoile. Il se demandait souvent d'ailleurs si cela faisait une différence à leurs yeux. Ses compagnons l'aimaient et le craignaient à la fois, le considérant comme une être surnaturel et débonnaire, mais qu'il ne fallait pas irriter. Tout au début de son séjour, il y avait eu un vague shaman qui, bien que terrorisé, avait essayé de combattre son influence. On l'avait trouvé mort, un matin, en bas de la falaise. Nul ne l'avait remplacé. Quel besoin la tribu avait-elle d'un shaman, quand elle possédait un dieu?

Il se leva, se dirigea vers l'autre bout de l'abri. Près du deuxième foyer, Fust, le tailleur de silex, fabriquait des racloirs. Il s'arrêta, le regarda. Le travail du silex le fascinait. Quelques coups précis, le choix d'un plan de frappe, un coup sec : l'éclat sautait, mince et tranchant. Puis, avec un os ou un rondin de bois, la retouche, destinée à émousser le fil trop aigu qui eût coupé les peaux à racler, tout en donnant à ce fil de la force et un angle favorable.

Le chef se leva quand il le vit arriver, lui offrit son siège de fourrure. Il y eut un long silence.

— « Hsurt, » dit-il enfin — quand ils étaient seuls, il parlait directement, à la demande du Hoorien — « Song le chasseur est allé aujourd'hui jusqu'au territoire de la tribu d'Ahour et a rencontré un de leurs guerriers. Là-bas, vers l'est, des tribus sont en marche. Elles sont nombreuses comme un troupeau de bisons. Elles ont détruit des clans entiers. Si elles viennent jusqu'ici, lanceras-tu la foudre contre elles? »

Il hésita un moment. Il se sentait gêné à l'idée d'intervenir dans le destin d'une race. D'un autre côté, ceux-ci l'avaient accueilli, il avait retrouvé en eux la fraternité.

— « Nous ne devons pas les attaquer, » dit-il enfin. « Si les tribus

de l'Est envahissent notre territoire, nous leur livrerons bataille, au défilé des falaises rouges. Je me tiendrai en haut des rocs, prêt à lancer la foudre si besoin est. Mais notre tribu est puissante aussi, et je suis sûr que je n'aurai point besoin d'intervenir. Écoute, voici comment tu dois placer tes guerriers... »

Il développa son plan, traçant sur le sol une carte sommaire que le chef comprit parfaitement, ayant été de longue date entraîné par Hsurt à les lire. Un sillon profond représenta le défilé, d'autres sillons les vallées confluentes. Il esquissa la tactique d'enveloppement, la même qu'il avait appliquée il y avait si longtemps, à la bataille de Tsama-la-Grande, sur Tenkor III. Mais cette fois-ci, au lieu de millions d'hommes, il ne disposait que de dizaines !

La bataille eut lieu quelques jours plus tard, et grâce aux conseils de Hsurt, se termina par la déroute des envahisseurs. Il y eut d'autres combats. Un long temps s'écoula. Petit à petit, le climat devenait de plus en plus rigoureux et, au printemps, la terre dégelée fluait sur les pentes. Hrook, le chef, mourut dans une bataille et, au consentement unanime de la tribu, Hsurt prit sa place. Lentement, péniblement, il réussit à améliorer les conditions de vie : la viande mise en réserve fut mieux fumée, les peaux mieux préparées, les blessés mieux soignés. Mais aucun changement essentiel ne distinguait la tribu de Hsurt des autres groupements qui hantaient la région.

Il vieillissait. Sa peau perdit sa couleur pourpre, se rapprocha du bronze doré de ses compagnons Ses forces déclinèrent. Il tomba malade et sa convalescence fut longue. Alors il se prépara pour la dernière tâche qu'il s'était assignée.

Il avait déjà désigné son successeur, Arok, le plus jeune fils de Hrook, haut de taille et vif d'esprit. Hsurt passa plusieurs mois à lui enseigner ce qu'il pensa le plus utile, la tactique militaire : comment défendre une position, comment attaquer, comment dresser une embuscade. C'était, pensa-t-il amèrement, ce qu'il pouvait faire de mieux pour ses hôtes, leur apprendre à mieux tuer pour survivre ! Quant au reste... Il ne se faisait guère d'illusions. Quand il ne serait plus là, les ordures recommenceraient à s'entasser dans l'abri. Ce qu'il avait enseigné sur l'Univers, il le savait, serait bientôt transformé par la tradition orale en légende. Il avait bien essayé d'introduire une écriture. Les enfants comprenaient, s'émerveillaient, en faisaient un jeu, puis, à peine adultes, acceptés dans la caste des chasseurs, oubliaient tout. Et quand bien même : il s'écoulerait d'innombrables révolutions autour de l'astre de feu avant que les conditions deviennent favorables à une civilisation de lettrés sur cette planète. Pourtant, c'était un rêve qu'il avait longtemps caressé, de faire savoir, de quelque manière, à ceux du Futur, qu'un être avait vécu qui n'était pas natif de cette planète.

Il pouvait écrire lui-même, graver sur la pierre ou l'os les caractères compliqués de l'écriture hoorienne. Mais qui pourrait jamais, ignorant

sa langue, les déchiffrer? Un jour, il eut une idée : quand il était jeune, il avait appris que, loin dans le passé de Hoor, les premières écritures avaient été idéographiques. Oui, c'était là le moyen. Il se mit à collectionner les larges côtes de bison, à les nettoyer et commença le travail.

D'abord, exprimer d'où il venait : une étoile, symbolisée par un cercle radiant. Puis la fusée. Enfin la planète sur laquelle il était tombé, point placé sur un cercle entourant un autre cercle radiant. Mais combien y en avait-il dans ce système? Une ou deux à l'intérieur de l'orbite de celle-ci? Une au moins, il en était sûr, de par le mouvement de la brillante planète que l'on voyait le soir ou le matin. A l'extérieur, six ou huit? Peu importait, au fond, du moment que l'on pouvait reconnaître un système solaire.

Il gâcha maintes côtes avant d'apprendre à graver. Il passa plusieurs jours à compléter son œuvre, talonné par une fatigue grandissante qui, il le savait, précédait de peu la fin chez ceux de sa race. Par précaution, il déchargea les fulgurants, jetant les charges dans la rivière, pensant que ces armes pourraient être plus dangereuses qu'utiles à ses amis. Un matin, Arok, venant s'entretenir avec lui, le trouva mort, roulé dans ses couvertures de peaux.

La tribu fut consternée. Seuls quelques anciens pouvaient se souvenir d'un temps où le Chef Rouge n'avait pas été là. Ils avaient pris l'habitude de se reposer sur lui de toute décision importante : grande chasse, guerre, partage du gibier... Et il était parti, retourné à son étoile, ne laissant que la carcasse qu'il avait revêtue pour vivre avec eux.

Arok consulta les vieillards. Il ressentait une peine sincère, mais il sentait surtout que, dans son nouveau rôle de chef, il lui manquerait les sages conseils qu'il recevait auparavant. Ils réfléchirent longtemps et, peu à peu, une idée germa : quand un homme mangeait à volonté de la viande de bison, il devenait fort comme un bison, tandis que la viande du lièvre couard débilitait. Or, souvent Hsurt avait déclaré que sa sagesse était « dans sa tête »...

Ce fut un repas honteux et terrorisé que partagèrent le chef et quelques guerriers choisis. La calotte crânienne resta sur le sol, à côté des fulgurants et du grand couteau d'acier que personne n'osa toucher, contre la paroi rocheuse. Le corps lui-même fut, selon la coutume que Hsurt avait instaurée, enterré loin de l'abri. Puis, dans le soir tombant, n'osant plus rester dans les lieux où avait vécu le Chef Rouge, la Horde partit pour la Grotte Occidentale, en marche vers son destin.

. . . .

III

— « Tenez, Monsieur, je crois que j'ai là quelque chose... »

— « Pfutt ! Une côte, probablement de bison. Mais attendez... Mais oui, elle est gravée... Oh ! le dessin semble mauvais, mais tout de

même... A la base du Périgordien I ! Si je ne me trompe pas, ce sera la plus ancienne gravure connue. Tenez, c'est un poisson. Approchez, jeunes gens ! Voyez la forme fusiforme, les nageoires, la nageoire caudale bifurquée. Il nage vers quelque chose qui doit être un piège. Je vous accorde que, comme je le disais, la facture est médiocre... »

Ainsi pérorait un homme d'une soixantaine d'années, à l'épaisse moustache, entouré d'un groupe de jeunes gens, dans une tranchée de fouille tortueuse éventrant un gisement préhistorique.

— « Vous permettez, Monsieur, que je voie? Oh ! on dirait la fusée de Tintin ! Vous savez bien, Monsieur, dans le journal, l'histoire du voyage dans la Lune... »

— « Tuut, soyons sérieux ! »

— « Bien sûr, Monsieur, je ne dis pas que c'est une fusée. Je dis que ça y ressemble un peu. »

— « Oui, si l'on veut. Les lois de l'aérodynamique et de l'hydrodynamique sont semblables : un poisson ressemble en effet un peu à une fusée. Mais là n'est pas la question. Nous fouillons actuellement du Périgordien I, c'est-à-dire la plus ancienne industrie du Paléolithique supérieur, où, jusqu'à présent, on ne connaissait pas de vraies gravures. C'est là le point important. Allons, continuez la fouille ! Vous, Pierre et Jean, regardez donc dans les déblais tous ces os que nous avons jeté ce matin. Evidemment, nous n'aurions pas dû, mais nous ne pouvions pas savoir. S'il fallait s'encombrer de tous les ossements brisés ! Enfin, que ceci vous serve de leçon. On devrait tout ramasser, tout laver, avant de choisir les pièces typiques à conserver et de jeter le reste. »

La fouille continua, le bouleversement du gisement, plutôt. Le lendemain eut lieu une découverte encore plus sensationnelle. A quelques centimètres de l'endroit où avait été trouvée la gravure apparut une calotte cranienne, la concavité vers le haut.

— « Attention, les enfants. Laissez-moi faire. Regardez comment je manœuvre le crochet : dégager doucement, c'est là la marque du vrai fouilleur. Oui, oui, c'est indiscutablement humain. Ah, mais... mais... Pourtant, ça ne peut être que de l'homme. La trace des circonvolutions... elles sont curieuses ces circonvolutions... Serait-ce un cas pathologique? »

— « Dites, Monsieur, qui va l'étudier, ce crâne? Le professeur Bourbon? »

— « Le professeur Bourbon? Vous n'êtes pas fou? Moi, jeune homme, je l'étudierai. Je suis parfaitement capable de le faire, étant Docteur en Médecine. Croyez-vous que je laisserais un Officiel mettre le nez dans ma fouille? Jamais, jamais ! N'oubliez pas que la Préhistoire a été essentiellement faite par des amateurs ! Ah, Bon Dieu ! Vous ne pouvez pas regarder où vous mettez la main ! Cette pierre est tombée juste sur le crâne ! Ah oui, il est joli, le crâne, maintenant ! de la

poussière ! Fichez-moi le camp, idiot ! J'en pleurerais ! Un crâne pathologique ! »

— « Monsieur, qu'est-ce que ces taches rougeâtres à côté? » demanda, dans le silence consterné, le plus jeune des garçons.

— « Quelles taches? Ah, ça? De l'oxyde de fer, probablement. J'ai bien le cœur de penser à quelques taches de rouille !... Un crâne pathologique ! »

IV

Nul ne se soucia de recueillir, pour analyse, ces « taches de rouille ». On y eût pourtant trouvé, en abondance inhabituelle, du chrome, du cobalt et du vanadium, métaux totalement inconnus à l'âge paléolithique.

L'histoire imaginée par Francis Carsac est ingénieuse. C'est seulement à la fin de son récit qu'il nous apprend qu'en fait, son héros Hsurt est tout simplement tombé sur la Terre à l'âge de pierre, venant d'une autre planète déjà ultra-civilisée à cette époque. Et pour quelques secondes d'inattention, le géologue qu'il met en scène dans l'épilogue, passe à côté de la gloire d'avoir découvert les traces du passage de cette civilisation sur notre planète !



■ ***Une arme de guerre inattendue.***

Le dernier cri en matière de guerre biologique, nous apprend le magazine américain « **Science Fiction Digest** », consisterait à déverser par avion, sur le territoire ennemi, des nuages... d'hormones. L'idée n'est pas aussi abracadabrante qu'elle le paraît à première vue. Les hormones en question sont des hormones végétales qui, une fois jetées sur les récoltes, provoqueraient une croissance accélérée de toutes les plantes et les condamneraient donc à mourir prématurément, « consumées » par leur excès de vitalité. Ce qui entraînerait la famine à brève échéance. Encore un charmant thème pour les romanciers de la vie future !

Le double et sa moitié

(Night life)

par ESTHER CARLSON

Nous vous avons déjà donné, dans notre numéro d'avril, une nouvelle d'Esther Carlson : « In... terre communications ». *En voici une autre, à l'identique ton de fantaisie. Vous y verrez intervenir le personnage un peu diabolique du Dr. Esope Abercrombie, conseiller psychologique des esprits en détresse, notamment dans les cas de phénomènes plus ou moins anormaux. Le Dr. Abercrombie apparaît dans plusieurs autres récits de Mrs. Carlson. Quant à cette dernière, nous croyons savoir qu'elle est la femme de l'écrivain américain John Collier, dont Hachette publia en 1950 — sans suite malheureusement — un assez extraordinaire recueil de nouvelles fantastiques et policières :* « Un rien de muscade » *(pour les lecteurs qui nous suivent depuis longtemps et aiment aller aux sources, mentionnons que le compte rendu de cet ouvrage parut dans le numéro 32 de* « Mystère-Magazine », *déjà presque un ancêtre!*)



UNE femme dans la fleur de l'âge se tenait près d'une boîte aux lettres couverte de poussière, sur le bord d'une route poudreuse, les yeux fixés loin devant elle, aussi loin que le regard pouvait porter.

Cette femme se nommait Belle Bender, et si elle guettait, le cœur battant, la Ford du facteur, c'est qu'elle avait écrit au Dr. Esope Abercrombie — ce vénérable médecin de famille qui prodiguait de paternels conseils dans une chaîne de journaux régionaux — et qu'elle espérait lire sa réponse dans le numéro à venir de l'hebdomadaire de Gopher Centers, le *Gopher Herald.*

Le facteur parut enfin, glissa dans la boîte le seul journal attendu et disparut aussi vite, laissant derrière lui un nuage de poussière qui retomba tristement sur toutes choses, tandis que Belle, suivant les traces des roues de véhicules, se hâtait de regagner la maison.

Parvenue à la porte de derrière, près de l'écrémeuse, elle ouvrit le journal et, les yeux humides d'émotion, elle y trouva sa propre lettre imprimée.

Cher Dr. Abercrombie,

Mon mari parle dans son sommeil. Au début, il ne faisait entendre que des grognements et des gémissements, mais maintenant ce sont des bruits

Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc.

de toutes sortes, comme quand on reçoit deux postes à la fois sur l'appareil de radio. Quand il ne parle plus, il ronfle. J'aime mon mari, mais si cela continue, je vais devenir folle. Voyez-vous un moyen qui me permettrait de le guérir de cette habitude ?

UNE EPOUSE EXCÉDÉE.

Sous ces lignes, le Dr. Abercrombie répondait d'une encre charitable à sa correspondante dans l'embarras :

Chère « Epouse Excédée »,

Les paroles prononcées par une personne dans son sommeil peuvent être l'écho ou l'expression de sa personnalité véritable, à laquelle le monde s'est fermé. Connaissez-vous la vie intérieure de votre mari ? Ses espérances et ses rêves ? L'avez-vous, vous aussi, tenu à l'écart ? Je vous conseille, chère madame, d'écouter avec attention les révélations que votre mari s'efforce de tirer pour vous de son subconscient. Aidez-le à ce moment-là le cas échéant. Interrogez-le avec tendresse. Apprenez à connaître ce qu'il y a de meilleur en lui. Quand vous y serez parvenue, employez votre ingéniosité de femme à venir à bout de ce qui le tourmente et de ce qui vous tourmente vous-même, car lorsque vous lui serez venue en aide, vos propres ennuis disparaîtront. Ses ronflements ne vous importuneront plus si vous vous endormez tout bonnement sans y penser. Je vous souhaite les meilleurs résultats.

DR. ESOPE ABERCROMBIE.

Sous les yeux de Belle Bender s'étaient formées des poches du volume d'ampoules de quarante watts et des lignes circulaires les entouraient, pareilles à des pneus de bicyclette. Ses épaules fléchirent, son dos se voûta et ses genoux firent entendre des craquements quand elle se mit à marcher. Sa lecture achevée, elle serrait le journal sur son sein.

— « Est-ce possible? » murmura-t-elle. « Ai-je failli à mes devoirs envers Big Bill? »

Mais aussitôt courage et espoir lui revinrent en partie et, faisant le vœu de réparer ses torts, elle s'attela d'un cœur plus léger à sa besogne de la journée qui allait consister à labourer le champ du côté du levant, à traire les vaches, à donner la pâtée aux cochons, enfin à sarcler les mauvaises herbes dans le potager et à préparer le souper. A neuf heures du soir, quand Big Bill rentra de la ville où il s'était rendu pour acheter une paire de lacets de chaussures, elle était déjà au lit, tout éveillée, attendant son discours nocturne.

Comme les autres fois, la chambre resta plongée un moment dans le silence, puis, peu à peu, s'échappant du plus profond de Big Bill, commença un programme de grondements, de ronflements, de chuintements, de soupirs et de murmures haletants, suivis d'une lamentation prolongée, le tout d'une réalité indéniable. Belle demeurait immobile, les nerfs tendus, le regard fixé sur les lignes indistinctes de la commode, du coin de laquelle pendait la jambe d'une combinaison de travail,

blanche et fantômale. Le bruit gagna en intensité et bientôt des syllabes isolées le percèrent.

— « Dis-moi quelque chose, Big Bill, » murmura-t-elle.

— « Quoi? » fit-il, la bouche apparemment pleine d'un oreiller de plumes.

— « Tu cherches à me dire quelque chose, Big Bill? »

— « Cesse de m'appeler Big Bill, » répliqua la voix. Et son mari se mit à ronfler.

Belle Bender médita sur cette dernière réflexion jusqu'à une heure avancée de la nuit, s'efforçant d'en déduire ce qui obsédait son époux. Quel message les recoins les plus intimes de l'âme de Big Bill tentaient-ils de lui faire parvenir? Au chant du coq, elle crut tenir la réponse.

Après avoir donné du grain aux poules, attelé la paire de chevaux et terminé ses autres tâches matinales, elle réveilla Big Bill qu'attendait un bon petit déjeuner composé de porc salé et de choux de Bruxelles.

— « Bonjour, William, » dit-elle.

Il la gratifia d'un revers de main bien appliqué.

— « Qu'est-ce qui te prend? » rugit-il. « Tu veux faire la mariole, peut-être bien? Appelle-moi par mon nom : Big Bill, et pas autrement! »

Sur ces mots, il enfila ses habits du dimanche, disposa des journaux propres sur le siège du chariot et partit au galop pour la ville où il avait à faire quelques menus achats.

Comme c'était le jour de tuer le cochon, Belle Bender ceignit sa taille d'un tablier, mit de l'eau à bouillir dans la cuve et alla affûter deux douzaines de couteaux sur la meule, près du poulailler.

Cette besogne sanglante n'avait rien d'attrayant pour Belle. Elle se mit à penser avec émotion à sa chère vieille maman. Comme elle eût souhaité avoir l'aide de cette brave femme, bienveillante et volubile! Elle pensa aussi aux parents de Big Bill, chez qui le meilleur accueil lui était réservé, tandis que lui s'était vu refuser le lit et la table avec ces mots cruels : « Bougre de fainéant! » Ils ne comprenaient pas leur fils. Ils n'avaient pas cherché à découvrir son être intime.

Dans l'après-midi, Belle alla arracher des pommes de terre, expédia ses autres corvéees et passa en hâte un tablier pour le cas où, contre toute attente, Big Bill rentrerait de bonne heure. Cependant, il n'en fut rien, et Belle, après avoir relu la lettre réconfortante du Dr. Abercrombie, mit une lampe sur le rebord de la fenêtre et monta se coucher.

Il pouvait être neuf heures quand Big Bill, tout juste arrivé de la ville, monta la rejoindre dans le grand lit en chêne. Belle dut se pincer sans arrêt pour ne pas succomber au sommeil pendant l'intervalle de silence qui précédait toujours les crises de son époux. Cette nuit-là, au milieu des bruits habituels, elle perçut distinctement une rupture. Elle se dressa toute droite sur le matelas de paille avec la conviction que les « espérances et les rêves » de son mari étaient sur le point de s'exprimer de façon audible.

— « Couche-toi, » dit Big Bill, la bouche pleine, lui sembla-t-il, d'un poulet de bonne taille.

— « Je croyais que tu dormais, Big Bill, » dit Belle, s'excusant avec douceur.

— « Cesse de m'appeler Big Bill, » ordonna la voix.

— « Si je t'appelle autrement, tu me flanques des coups, » dit Belle avec justesse.

— « Je n'oserais jamais porter la main sur une femme, » dit la voix, quelque peu vexée. « Les femmes, c'est le beau sexe, le sexe faible. »

— « Ça, par exemple ! » dit Belle Bender, au comble de la perplexité. « Je ne comprends rien à ce que tu me dis là, Big... »

C'est alors qu'un brouillage intervint sur la liaison, noyant les syllabes dans des ronflements. Belle resta éveillée le restant de la nuit à réfléchir intensément sur ce que le subconscient pouvait présenter d'étrange et à tendre l'oreille pour essayer de surprendre d'autres paroles, mais aucune ne se fit entendre.

Ce matin-là, Big Bill déclara qu'il n'avait pas été fichu de fermer l'œil de toute cette bon dieu de nuit et réclama pour son petit déjeuner des côtelettes de porc avec une garniture de bettes et de pommes sautées. En engloutissant ce repas, il ne cessa de déplorer l'absence de tourte aux pommes.

— « Je t'en ferai une bonne pour ce soir, Big Bill, » dit Belle qui s'interrompit, hésitante. « Tu veux qu'on t'appelle Big Bill, n'est-ce pas, Big Bill? »

Son cou s'empourpra et son visage congestionné prit la teinte d'un tapis persan.

— « Bien sûr que je veux qu'on m'appelle Big Bill, femme ! C'est mon nom ! »

Comme il grimpait sur son chariot pour aller en ville se commander un nouveau pantalon de travail chez Montgomery Ward, Belle s'accota contre la porte de la remise et enfouit sa pauvre tête dans ses deux mains.

Comment pouvait-elle aider son mari à vaincre ses tourments?

Elle mit ce jour-là des tomates en conserve, de belles tomates mûres à point et gorgées de soleil : quatre cent douze bocaux d'un litre et deux de reste pour y goûter. Elle confectionna deux tourtes aux pommes, croustillantes, d'une délicieuse saveur aigre-douce, toutes dorées sur le dessus. Elle fit une corvée d'eau au puits et lava du linge près du peuplier, là où on pouvait le mettre à sécher sur l'herbe. Quand ce fut fait, elle se plongea elle-même dans la dernière eau de rinçage et fit un brin de toilette, se posant, dans ce moment de loisir, un certain nombre de questions sur cet être mystérieux : l'homme.

Si seulement, songeait-elle... si seulement Big Bill avait prononcé un autre nom dans son sommeil, le nom d'une autre femme, elle aurait su ce qu'il lui restait à faire. S'il avait offensé Dieu par ses blasphèmes et bassement calomnié son prochain, elle aurait su que faire. Si un

nom, un acte, un visage, avaient surgi du passé pour venir le tourmenter, sa ligne de conduite aurait été toute tracée : tuer l'autre femme, appeler le pasteur ou quitter le pays pour Chicago.

Quels secrets ne renfermait pas l'âme de Big Bill?

« L'avez-vous, vous aussi, tenu à l'écart? » Quand elle se remémorait ces mots, sa conscience la démangeait.

La mâchoire contractée, le regard acéré, elle se mit au lit peu avant neuf heures après avoir revêtu une camisole toute propre, d'un bleu délavé.

A neuf heures précises, Big Bill gravit l'escalier d'un pas lourd, enfila sa chemise de nuit non sans accompagner cette opération de force jurons et tomba bientôt dans un profond sommeil. Un vent desséchant soufflait en tempête à travers la prairie, tirant des gémissements du grand peuplier et soulevant la poussière qui venait fouetter les flancs de la maison. Ce fond sonore s'ajoutait aux bruits variés émis par Big Bill pour former un pot-pourri d'une rare ampleur. Mais en dessous de tout cela, une voix, elle en avait la certitude, prononçait des paroles... des paroles...

Soudain, la voix, devenue d'une clarté surprenante, s'écria :

— « Plus deux. »

Silence.

— « Plus deux encore. »

Silence.

— « Eh bien, disons vingt. » Puis, avec un petit rire contenu, chargé d'allégresse : « Main pleine, carré d'as. »

— « Hello ! » fit Belle sur un ton engageant.

— « Bien le bonjour, Madame, » répondit la voix avec affabilité.

— « A quoi rêvez-vous, Big Bill? »

La voix hésita.

— « Je vous prie de ne pas m'appeler Big Bill. Appelez-moi Forsythe Follansbee. »

— « Grand Dieu ! » s'exclama Belle malgré elle, « on ne dirait pas du tout Big Bill. »

— « Je n'ai pas le plaisir de connaître ce monsieur, » dit la voix.

A cela, Belle se montra incapable de répliquer. Pourtant, la voix était sympathique et il lui semblait vraiment agréable de pouvoir s'entretenir avec quelqu'un. La vie de la ferme était parfois bien monotone. Elle se félicita d'avoir mis sa camisole bleue.

« Faites connaissance avec lui, » avait dit le Dr. Abercrombie.

— « De quel pays êtes-vous? » demanda-t-elle avec la plus grande courtoisie.

— « De par là-bas, » fit la voix. « Trois cartes. »

— « Ça ne vous dérange pas que je reste ici? »

— « Mais non, Madame. Je suis toujours heureux d'avoir une jolie femme auprès de moi pour me porter bonheur. »

— « Ça, par exemple ! » s'écria Belle qui n'avait jamais connu pareil moment d'exaltation en dix-sept années de mariage.

Mais à ce moment le tonnerre se déchaîna au-dehors, des éclairs zébrèrent le ciel et Big Bill se mit à ronfler comme à son habitude, rendant impossible la poursuite de toute conversation.

Le lendemain matin, quand Big Bill, d'humeur massacrante, entra dans une violente fureur, lui reprochant, en gesticulant et en hurlant, le peu de travail qu'elle avait fait aux champs, Belle Bender écouta avec attention. Certes, la voix était la même, cependant celle du dormeur était plus raffinée, plus espiègle, plus conforme à l'idée qu'elle s'était faite de Big Bill au jour lointain de son mariage. Comme elle ne pouvait s'empêcher de sourire à cette pensée, elle eut droit à une beigne pour ne pas changer.

Avec un faucheur engagé en renfort, elle travailla toute cette journée-là dans le champ de foin, ne s'arrêtant que pour aller boire à la cruche quelques gorgées d'eau pure. Elle éprouvait une grande satisfaction intérieure et attendait avec impatience le moment où, la nuit venue, Big Bill et Forsythe rentreraient de la ville où ils étaient allés chercher du tabac à chiquer.

Pendant la semaine qui suivit, elle dut passer les nuits auprès d'une vache malade et elle éprouva un vif regret à ne pouvoir poursuivre ses entretiens nocturnes avec le subconscient de son époux. Elle n'avait pas le sentiment d'être infidèle au Big Bill qu'elle connaissait depuis son mariage. Après tout, pensait-elle, elle l'avait épousé au complet, le dedans comme l'extérieur.

Les meilleurs rapports d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre Forsythe et Belle. « Mademoiselle porte-bonheur », tel était le nom qu'il lui donnait maintenant en y mettant un accent des plus affectueux. Un soir, il lui advint de se voir servir un flush quatre fois de suite, ce qu'il eut l'élégance d'attribuer à sa présence. Car Forsythe Follansbee, s'il était joueur, n'en était pas moins galant homme. La moisson fut faite, le grain livré sur le marché, l'intérêt de l'hypothèque payé. La neige se mit à tomber en rafales et s'accumula sur une épaisseur de trois mètres, aussi Belle Bender dégagea à la pelle le chemin de la remise et déblaya la route pour que Big Bill puisse faire, comme en temps normal, ses courses urgentes en ville.

Le printemps vint avec son humidité, et c'est alors que Big Bill fut victime d'un accident. Il se cassa la jambe en cherchant à atteindre un pot de confitures dans le haut d'un placard et fut ainsi condamné à rester à la maison. Belle tondit les brebis, soigna les agneaux nouveau-nés, sema la luzerne, le blé, l'avoine et le lin, passa la herse et repeignit l'écurie.

Big Bill restait assis sur la galerie, derrière la maison, près de l'écrémeuse, la jambe emprisonnée dans un plâtre volumineux et vouant au monde entier une haine farouche. Mais quand il s'assoupissait au doux soleil printanier, Forsythe, l'homme à la voix de miel, le joueur habile,

le don Juan, manifestait sa présence. Ces après-midi furent pour Belle Bender les meilleurs moments de sa vie, car lorsqu'il dormait assis, Big Bill ne ronflait pas et Forsythe se faisait entendre presque sans interruption.

Parfois, alors que Big Bill sommeillait dans son fauteuil à bascule, Belle transportait le tout, homme et fauteuil d'un bloc, jusque dans la remise et elle pouvait ainsi réparer le tracteur pendant que la personnalité véritable de son mari la divertissait de ses propos tout au long des heures de solitude.

Mais les os finissent par se ressouder et la vie suit son cours. Quand on en fut à la période où les fraises des bois servent de garniture aux gâteaux à la crème, Big Bill se leva, étira ses membres, poussa quelques solides jurons et ordonna qu'on lui attelle les chevaux, car il voulait se rendre en ville.

La ferme, sous la voûte d'un ciel chargé de poussière, ainsi que les herbes folles et les vols de sauterelles, apparurent alors à Belle Bender comme autant de symboles de désolation. La nuit, il est vrai, Forsythe reparaissait, mais pendant un temps si court, oh ! si court, comprimé entre le silence et le ronflement uniforme. La vie elle-même commençait à prendre pour cette femme éveillée un goût de poussière.

Un jour, une conversation surprise sur la ligne téléphonique partagée lui apprit que Big Bill tirait des plans pour aller faire des achats à Minneapolis quand les récoltes seraient engrangées.

Un soir d'été, avant que la nuit fût tout à fait descendue, Belle, venant à feuilleter la Bible de famille, tomba sur la coupure de journal déjà jaunie qui contenait le judicieux conseil du Dr. Abercrombie. Ecarquillant les yeux dans la clarté mauve du couchant, Belle se reprit à lire les phrases merveilleuses. Elle avait suivi le programme à la lettre... elle avait écouté, apporté son aide, interrogé avec affection... mais avait-elle, en toute sincérité, mis en œuvre son ingéniosité féminine?

Le 25 juillet, dans l'après-midi, Belle Bender, en robe d'indienne et capeline toutes fraîches, fit à pied les sept milles qui menaient à la ville. Elle traversa la voix ferrée et s'engagea dans la Grand-Rue. Elle passa devant le loueur de voitures chez qui Big Bill était attablé devant des chopes de bière avec ses compères et elle entra au Grand Bazar.

— « Bonjour, Belle Bender, » fit le patron, un grand cadavre dans un gilet de dessous d'un blanc douteux. « Qu'y a-t-il pour votre service? »

Belle le lui dit, déposa ses économies sur le comptoir et emporta un petit tube.

⁂

Or, il se trouva qu'au printemps suivant, le Dr. Abercrombie eut l'occasion de se rendre en chemin de fer à Vancouver, en Colombie britannique, où l'appelait certaine affaire et le hasard voulut de surcroît que lorsque le train fit halte pour prendre de l'eau dans un petit village

du Montana, le brave docteur remarqua que la gare portait le nom de Gopher Corners.

Ces deux mots flamboyèrent dans sa mémoire fabuleuse comme une réclame au-dessus de l'entrée d'un cinéma : GOPHER CORNERS... BELLE BENDER.

Au comble de l'émoi, il alla consulter le chef de train : Aurait-il le temps? Et le chef de train lui fit signe que oui. On pouvait louer une voiture, il y en avait justement une qui attendait au passage à niveau.

C'est ainsi que le vénérable docteur arriva en vue d'une ferme, grande bâtisse en bois de forme carrée près de laquelle se dressait un peuplier couvert de bourgeons, et qu'il y trouva une femme sur un tracteur pourvu d'un sidecar qui se préparait à aller aux champs.

— « Belle Bender ! » s'écria-t-il. « Je viens de bien loin. Dites-moi vite, êtes-vous heureuse? Avez-vous triomphé de vos ennuis? »

— « Oui, » dit-elle en jetant du haut de son siège un regard sur le sidecar dans lequel était assis un homme endormi. Ses lèvres dessinèrent un tendre sourire. « *Maintenant je me sers de pilules somnifères !* »

Le visage rayonnant, le bon docteur contempla l'heureux couple et leva une main blanche et soignée en un geste de bénédiction.

Une fois de plus, le pouvoir apaisant de sa plume avait accompli un miracle.



Ce N° TERMINE votre abonnt

ABONNÉS !

Si ce cachet rond, reproduit ci-contre, est apposé sur l'étiquette d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre « rappel ».

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 30 francs en timbres pour la Métropole, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.

Se battre et mourir...

(Brightness falls from the air)

par IDRIS SEABRIGHT

De plus en plus — faut-il voir là un signe des temps? — les auteurs de science-fiction ne croient plus à une utopie dans l'avenir. L'empire galactique décrit par Miss Seabright est cruel et sans beaucoup d'espoir d'amélioration. Certains êtres y sont traités comme le sont les minorités raciales ou religieuses dans notre monde.

Vous serez d'ailleurs frappé, en lisant cette nouvelle étrange, par le parallélisme entre l'image de cet empire futur que nous donne Miss Seabright et celle qui n'est (toutes proportions gardées) pas tellement éloignée de la nôtre, celle de l'Empire romain. Espérons cependant qu'aucune culture future n'oubliera ce que la Rome impériale ignora, à savoir que les esclaves et les gladiateurs sont quand même des humains et comme tels, capables d'amour.



KERR avait coutume d'entrer au tepidarium du Bureau d'Identification pour y faire ses exercices vocaux. Le tepidarium était une vaste salle, presque entièrement occupée par le bassin de liquide antiputride qui miroitait à la lumière, et Kerr en trouvait l'acoustique excellente. Les cadavres de ceux qu'on appelait le peuple-oiseau oscillaient doucement dans le fluide transparent tandis qu'il chantait et il aimait les contempler ainsi. Si le tepidarium était un endroit plutôt morbide pour y exécuter des vocalises, il ne l'était pas plus, pensait Kerr, que le reste du monde dans lequel il vivait. Quand il avait chanté aussi longtemps qu'il le jugeait bon pour sa voix — il n'avait pas de professeur — il allait à l'une des fenêtres pour observer les traînées lumineuses qui indiquaient que le peuple-oiseau était de nouveau en train de se battre. Les traînées descendaient lentement en flottant dans le ciel nocturne comme si elles eussent été faites de poussière stellaire. Mais après avoir fait la connaissance de Rhysha, Kerr mit fin à ses habitudes.

Rhysha se présenta au Bureau un soir, au moment où il prenait son service. Elle venait réclamer un corps. Les corps des créatures ailées séjournaient souvent au Bureau pendant un temps assez long. Les moyens de transport ordinaires étaient interdits au peuple-oiseau à cause de son origine extra-terrestre et il était difficile à ces êtres de parvenir jusqu'au Bureau pour identifier leurs morts. Rhysha reconnut le corps — c'était celui de son frère — tira d'une bourse fatiguée la somme

Copyright, 1951, by Fantasy House, Inc.

nécessaire au paiement des frais de garde et indiqua sur la formule réglementaire ce qu'elle désirait qu'on fît du cadavre. Elle restait calme malgré tout, dominant son chagrin. Kerr avait suivi une ou deux fois à la télévision les batailles que se livraient entre eux les membres du peuple-oiseau, mais jamais encore il ne s'était trouvé en face d'un de ces êtres en chair et en os. Il la regarda avec intérêt et curiosité, puis, bientôt, avec une admiration qui lui causait une sensation délicieuse.

Ce qui frappait le plus chez Rhysha, c'était son plumage éclatant d'un profond bleu turquoise. Il la couvrait de la tête aux pieds comme si elle eût été moulée dans un manteau de velours. Sa couleur était tellement plus intense que celle des corps conservés au tepidarium que Kerr aurait juré qu'elle appartenait à une espèce différente.

Ses traits, sous l'aigrette dorée, étaient tout à fait humains comme l'étaient les doigts effilés de ses mains en forme de feuilles, mais il y avait dans ses mouvements une merveilleuse légèreté, une grâce aérienne telles que jamais être humain n'en avait montré. Sa voix grave possédait l'ample résonance du violoncelle. Tout en elle, pensa Kerr, était rare, délicieux et étrange. Pourtant, une ombre voilait ses traits comme si la gaîté qui lui était naturelle eût été refoulée par la rigueur accablante de sa situation.

— « Où faut-il que je fasse envoyer les cendres? » demanda Kerr, prenant la formule.

En signe de perplexité elle tira légèrement sur sa lèvre inférieure, couleur de rose.

— « Je ne sais pas au juste. Le gérant vient de nous donner congé pour ce soir et nous ne savons où nous irons. Pourrai-je repasser quand les cendres seront prêtes? »

Les règlements s'y opposaient, mais Kerr fit signe que oui. Il garderait la capsule de cendres dans son coffre en attendant qu'elle revienne. Il se réjouissait à la pensée de la revoir.

Elle revint, quelques semaines plus tard, prendre livraison des cendres. Dans l'intervalle, plusieurs batailles avaient eu lieu chez le peuple-oiseau et, dans le tepidarium le bassin était plein. Tout en la regardant, Kerr se demandait combien de temps s'écoulerait encore avant qu'elle aussi trouve la mort.

Il s'enquit de sa nouvelle adresse. Elle habitait à une distance impossible dans la partie la plus mal famée de la ville. Après quelques hésitations, il lui dit que, si elle pouvait attendre jusqu'à ce qu'il eût fini son service, il se ferait un plaisir de la raccompagner.

Elle le regarda avec un air de doute.

— « C'est très aimable à vous, mais... mais un Terrien a été gentil avec nous un jour. Après cela, les enfants lui ont jeté des pierres. »

Kerr ne s'était jamais beaucoup soucié de la situation des races non humaines dans le monde où il vivait. Si on leur faisait un sort injuste,

si elles étaient traitées sans ménagements, ce n'était, pensait-il simplement, qu'un exemple parmi tant d'autres de la cruauté et de la stupidité générales. Mais maintenant, il frémissait de colère.

— « Peu importe, » dit-il avec rudesse. « Si toutefois vous ne voyez pas d'inconvénient à m'attendre. »

Rhysha esquissa un sourire.

— « Mais non, je vous attendrai, » fit-elle.

Comme il lui restait encore quelques heures avant la relève, il l'emmena dans un petit salon de réception et lui désigna une chaise longue.

— « Essayez de dormir, » lui dit-il.

Peu avant trois heures, il vint la réveiller et la trouva reposant paisiblement, mais éveillée. Ils quittèrent le bureau par une porte de côté.

La ville était aussi calme que chaque jour à cette même heure. Tous les panneaux indicateurs lumineux et la plupart des lampadaires avaient été éteints pour des raisons d'économie et même les puissantes voix dépersonnalisées qui tonnaient dans l'air toute la journée et la moitié de la nuit étaient presque silencieuses. Grâce à cette obscurité et à ce silence, il leur fut facile de s'entretenir tout en parcourant les rues de la ville.

Ce n'est que plus tard que Kerr comprit combien il avait dû la juger compréhensive pour lui parler avec autant de franchise. Et il fallait qu'elle eût en lui une confiance égale, car, au bout de très peu de temps, elle lui racontait sans la moindre réserve des fragments de sa vie et du passé de son espèce.

— « Après que les Terriens eurent conquis notre planète, » dit-elle, « ils prirent tout ce qui était à leur convenance et il ne nous resta plus rien. Mais il nous fallait manger. Alors, nous découvrîmes qu'ils aimaient nous regarder combattre. »

— « Vous vous battiez avant l'arrivée des Terriens? » demanda Kerr.

— « Oui, mais pas comme maintenant. C'était alors un rite qui se déroulait avec solennité et auquel on sacrifiait avec beaucoup de courtoisie et de correction. Nous ne combattions pas pour nous dépouiller mutuellement, mais pour découvrir qui était brave et digne de nous commander. Ce rite exaspérait le peuple de la Terre : il voulait nous voir livrer des combats qui feraient des victimes de part et d'autre, beaucoup de victimes. C'est ainsi que nous apprîmes à nous battre comme nous le faisons à présent, avec l'espoir de mourir. Autrefois, quand pour la première fois nous quittâmes notre planète pour nous rendre sur d'autres mondes dont les habitants aimaient nous contempler nous étions nombreux. Il y a eu beaucoup de batailles depuis et maintenant le vide s'est fait dans nos rangs. »

Au carrefour, un mendiant s'approcha d'eux d'un pas lourd, Kerr lui donna une pièce de monnaie. L'homme se retournait en remerciant quand il aperçut l'aigrette dorée de Rhysha. « Sacrée engeance extraterrestre ! » dit-il, explosant de rage. « Saleté ! Et vous, un homme, vous baladant avec ça ! Tenez » Et il lui jeta sa pièce au visage.

— « Jusqu'aux mendiants ! » dit Rhysha. « Comment se fait-il, Kerr, que vous nous haïssiez tant? »

— « Parce que nous vous avons fait du tort, » répondit-il, et il savait que c'était la vérité. « Sommes-nous toujours aussi cruels, cependant? »

— « Comme le mendiant l'a été? Hélas ! Souvent c'est pire. »

— « Rhysha, il faut que vous partiez d'ici. »

— « Pour aller où? » demanda-t-elle simplement. « Notre peuple en a discuté si souvent ! Il n'existe pas de planète où il n'y ait déjà des milliards d'individus venus de la Terre. Votre population s'accroît si vite ! Et d'ailleurs, cela n'a pas d'importance. Vous n'avez pas besoin de nous. Il n'y a pas de place pour nous. Cela nous tourmentait jadis, mais c'est fini maintenant. Nous sommes si las — tous sans exception, même les jeunes comme moi — nous sommes si las d'essayer de vivre. »

— « Il ne faut pas parler ainsi, » dit Kerr d'un ton âpre. « Je ne vous le permettrai pas. Il faut persévérer. Si nous n'avons pas besoin de vous maintenant, Rhysha, cela viendra un jour. »

Du pâté de maisons vers lequel ils se dirigeaient venait la lueur blafarde d'un écran municipal de télévision. En dépit de l'heure tardive, un groupe compact de spectateurs s'était formé devant, suivant avec des yeux brillants de passion le combat qui tourbillonnait vertigineusement sur l'écran.

Rhysha tira doucement Kerr par la manche :

— « Il vaut mieux que nous les évitions, » dit-elle dans un murmure. Kerr se rendit compte avec un serrement de cœur que les téléspectateurs feraient du vilain s'ils voyaient un homme, un des leurs, en compagnie de quelqu'un d'une race non humaine. Il lui obéit et changea de direction.

Ils avaient atteint le coin de rue suivant, lorsque Kerr — qui n'avait pas cessé de méditer — reprit la parole :

— « Ceux de ma race ont choisi la mauvaise voie, Rhysha, voici environ deux cents ans. Ce fut lorsque le conseil refusa l'institution, même en principe, d'une forme quelconque de limitation de la population. Aujourd'hui, nous étouffons sous la pression de notre propre multitude. Elle nous écrase en une masse sans forme. Tout a dû céder devant ce seul problème essentiel : nourrir un nombre de plus en plus grand de bouches affamées. Plus de moralité, seule compte la nécessité de se nourrir. Et nous avons le spectacle des batailles télévisées pour nous tenir l'esprit occupé.

» Mais je pense — je suis persuadé — que nous retrouverons le vrai chemin un jour ou l'autre. J'ai étudié l'histoire dans les livres, Rhysha. Ce n'est pas la première fois que nous nous sommes fourvoyés. Un jour, il y aura de la place pour votre peuple, Rhysha, si ce n'est... » il hésita, « si ce n'est qu'à cause de cette beauté que vous avez. »

Il l'enveloppa d'un long regard. Elle lui montrait un visage lointain, pâle et triste. Une idée lui vint en la voyant ainsi :

— « Avez-vous déjà entendu quelqu'un chanter, Rhysha? »

— « Chanter? Non, je ne connais pas ce mot. »

— « Alors, écoutez. » Il fit mentalement la revue de son répertoire et se décida, bien que la musique n'en fût pas tellement adaptée à sa voix pour la mélodie de Tamiso inspirée par le portrait de Pamina. Tandis qu'ils cheminaient il la lui chanta aussi fort que la prudence le permettait.

Peu à peu les traits de Rhysha se rassérénèrent.

— « J'aime beaucoup cela, » dit-elle quand la chanson fut terminée. « Chantez encore, Kerr. »

— « Comprenez-vous ce que j'essayais de vous dire? » fit-il enfin, après lui avoir interprété plusieurs autres airs. « Si nous avons été capables de composer des mélodies comme celles-là, Rhysha, ne pensez-vous pas que nous devons garder espoir? »

— « Vous, peut-être, mais pas nous, » répondit Rhysha. Il y avait du courroux dans sa voix.

Mais lorsqu'ils se séparèrent, elle lui étreignit la main et lui suggéra un endroit où se revoir. « Vous êtes vraiment notre ami, » lui dit-elle, sans que cette réflexion lui eût été inspirée par le simple désir de lui plaire.

⁂

Quand il la revit, Kerr s'écria :

— « Je vous ai apporté un cadeau. Tenez ! » Il lui tendit un paquet. « Et j'ai aussi des nouvelles pour vous. »

Rhysha ouvrit le petit paquet. Ses lèvres laissèrent échapper une exclamation joyeuse :

— « Oh ! Que c'est joli ! Quelle adorable petite chose ! Où avez-vous acheté cela, Kerr? »

— « Dans un magasin qui vend de vieux bijoux dans l'arrière-boutique. » Il ne lui avoua pas que le petit médaillon de turquoises lui avait coûté dix jours de salaire. « Mais les pierres sont plus claires que je ne croyais. Je voulais quelque chose qui fût de la teinte de votre plumage. »

Rhysha secoua la tête.

— « Non, c'est la teinte qui convient. C'est parfait. » Elle se mit le médaillon au cou et le regarda avec satisfaction. « Et maintenant, quelles sont les nouvelles que vous m'apportez? »

— « Un de mes amis, qui est employé dans la ville des Archives, me dit qu'une nouvelle planète, près de Cassiopée gamma, va être ouverte à la colonisation.

» J'ai déposé les papiers et tout est en règle. L'audience aura lieu vendredi. J'y prendrai la parole au nom des Ngayirs, votre peuple, et je demanderai qu'il leur soit fait une place sur ce nouveau monde. »

Rhysha pâlit à ces mots. Il se précipita sur elle, mais elle le repoussa

du geste. De l'autre main, elle serrait toujours le médaillon dont la couleur s'harmonisait avec son plumage.

— « Cela fait tellement mal, » dit-elle, « tellement mal... d'espérer. »

⁂

Les débats eurent lieu dans un petit auditorium, au sous-sol de l'Immeuble des Colonisations. Des représentants d'une douzaine de groupes ethniques intervinrent avant Kerr.

— « Le représentant des Ngayirs, » appela l'arbitre-juge, lisant une formule qu'il tenait en main. « S 3687 Kerr. Et qui sont les Ngayirs, S-Kerr ? Quelque groupe indien ? »

— « Non, Monsieur, » dit Kerr. « C'est l'espèce que l'on désigne communément sous le nom du peuple-oiseau. »

— « Oh ! un rétrograde ! » L'arbitre considéra Kerr non sans bienveillance. « Je suis au regret, mais votre demande n'est pas acceptable. Elle n'aurait pas dû être déposée. Par ordre supérieur, l'immigration dans cette nouvelle planète est réservée aux humains... »

Kerr appréhendait le moment où il lui faudrait annoncer son échec à Rhysha, mais elle prit la nouvelle avec un calme parfait.

— « Après votre départ, j'avais compris que c'était impossible, » dit-elle.

— « Rhysha, je veux que vous me promettiez quelque chose. Je me sens impuissant à vous exprimer ma certitude qu'un jour viendra où l'humanité aura besoin de votre peuple. C'est la vérité, Rhysha. Je vais continuer à essayer. Je n'abandonnerai jamais.

» Promettez-moi, Rhysha, que ni vous ni les membres de votre groupe ne prendrez part à des batailles avant d'avoir d'autres nouvelles de moi. »

— « C'est promis, Kerr, » lui dit-elle avec un sourire.

⁂

On n'assure pas sans danger la conservation de corps que la vie a quittés à la suite de maladies variées. Kerr ne prit pas son service cette nuit-là, ni la suivante, ni de longtemps. Son chef de dortoir, après qu'il l'eût entendu crier dans son délire pendant quelques heures, appela un médecin qui remplit une fiche pour réquisitionner un lit d'hôpital.

Il fut gravement malade et ne reprit des forces que lentement. Près de cinq semaines s'écoulèrent avant qu'on le laissât sortir.

Il voulait par-dessus tout retrouver Rhysha. Il se rendit à son dernier domicile où il apprit qu'elle était partie. Personne ne put lui en dire davantage. Finalement, il alla au Bureau d'Identification et demanda à reprendre son ancien emploi. Pour le retrouver, Rhysha, il en était sûr, ne pouvait manquer de venir au Bureau.

Il se sentait encore les jambes bien faibles quand il arriva pour

prendre son service la nuit suivante. Il entra au tepidarium vers neuf heures, au cours de la ronde normale dans les locaux. Rhysha était là.

Il ne la reconnut pas immédiatement. Le ravissant bleu turquoise de son plumage avait viré au jaune sale. Mais le petit médaillon qu'il lui avait donné était encore à son cou.

Il alla chercher les grandes pinces articulées dont on se servait pour tirer les corps du bassin et les mit en place. Il la souleva avec une grande douceur et la déposa sur le rebord du bassin. Il ouvrit le médaillon. Il y trouva une note.

« *Cher Kerr,* » lut-il, de la belle écriture moulée de Rhysha. « *Il faut me pardonner d'avoir failli à ma promesse. On n'a pas voulu me laisser aller jusqu'à vous quand vous étiez malade, et nous avions tous tellement faim. Et puis vous aviez tort de penser que les humains auraient un jour besoin de nous. Il n'y a pas place pour nous en ce monde. J'aurais voulu vous entendre chanter encore. J'aimais tant quand vous chantiez. Rhysha.* » Kerr releva la tête, jeta un regard sur le visage de Rhysha, puis, de nouveau sur la note. Cela faisait trop mal. Il ne voulait pas se faire à l'idée qu'elle était morte.

Dehors, une des voix tonitruantes qui déversaient du ciel un flot de paroles emphatiques la moitié de la nuit annonçait : « *Ne manquez pas le spectacle sportif le plus original, le plus dynamique. Assistez aux batailles de Durgas, les combats les plus sanglants jamais télévisés. Plus amusants que les combats du peuple-oiseau, plus palpitants qu'une guerre entre Andas. Vous...* »

Kerr poussa un cri et courut fermer la fenêtre. Il pouvait encore entendre la voix. Mais c'était tout ce qu'il pouvait humainement supporter.

ENVOI DE MANUSCRITS

A peine notre numéro 1 était-il en vente depuis quelques jours, que nous étions déjà submergés de manuscrits qui nous étaient proposés pour une publication éventuelle ultérieure. Nous nous excusons même auprès de certains de nos correspondants auxquels nous n'avons pas eu le temps matériel d'accuser réception de leurs envois, tant ceux-ci ont été nombreux.

Nous demandons donc à tous les auteurs qui ont des manuscrits de contes ou nouvelles entrant dans le cadre de ce que nous publions et qui auraient l'intention de nous les soumettre, de vouloir bien surseoir à tout envoi jusqu'à nouvel avis de notre part. Nous sommes actuellement couverts en matière rédactionnelle pour plusieurs mois à l'avance et sommes dans l'impossibilité complète d'examiner de nouveaux manuscrits.

Les cinq visites

par ROBERT GAUCHEZ

Deux nouvelles de Robert Gauchez ont précédemment paru dans « Mystère-Magazine ». *La première,* « La règle des trois unités », *publiée en juillet 1952, se rattachait au genre de l'* « *histoire-énigme* ». *Par contre, ce fut une nouvelle policière psychologique,* « Les quatre coquelicots », *qui remporta l'an dernier le cinquième prix au premier concours de nouvelles de* « Mystère-Magazine ». *Elle figura au sommaire du numéro spécial édité à cette occasion.*

Poursuivant « *méthodiquement* » *l'ordre numérique qu'il a instauré, Robert Gauchez nous présente aujourd'hui* « Les cinq visites », *histoire criminelle fantastique qui nous fait découvrir un autre aspect de son talent.*

Vous y verrez avec quelle habileté il a su broder de subtiles variations sur un des thèmes les plus fascinants de la littérature fantastique, celui qui inspira notamment à Pierre Véry son inoubliable « Pays sans étoiles ».



L'AVENIR, s'il n'est pas tout proche du présent, ne m'émeut pas, tandis que le passé m'attire passionnément. Peut-être parce que je me le représente mieux, qu'il prend des contours définis, qu'il est formel et qu'on ne peut le façonner à son gré. Il est immobile, le passé ; il se tient bien sagement dans ses limites, avec ses lignes définitives, ses nuances ternies et son odeur un peu moisie.

Voilà ce que je m'efforce de croire, les raisons que je me donne. Et je sais que tout cela est faux, que le passé est toujours présent, malléable et vivant, qu'on peut le ressusciter à sa volonté, le regarder prendre forme devant soi, le modeler et lui communiquer une vie intense et démesurée, une vie autrement concentrée que la véritable, celle que l'on nomme actuelle, qui ne dure qu'un instant et dont cependant il y a lieu d'élaguer la majeure partie.

Faites l'expérience. Recherchez, honnêtement, dans votre existence, ce qui mérite d'avoir été vécu. Quelques instants par-ci, par-là, que vous repêchez dans l'ombre du passé, quelques heures en tout que vous dégagez de leur gangue, après une lente décantation. Des heures, des secondes, pas davantage. Peu de chose de valablement durable.

Et ces instants-là, vous les contemplez pendant des heures, vous les contemplerez pendant le reste de votre existence. Parce que le choix est fait. *Par le temps.*



Copyright, 1954, by Fiction and Robert Gauchez.

J'ai longtemps entendu parler du vieil Horem avant de pénétrer chez lui et de lui adresser la parole. Pendant des années, certainement. Pourtant, ce qui avait trait à lui et m'était rapporté, au hasard des conversations, était bien fait pour attiser ma curiosité et éveiller mon intérêt. A présent, je m'étonne de ma discrétion et ne lui trouve qu'une explication, à la lueur tardive des faits. Et cette explication, apparemment absurde, m'apparaît la plus rationnelle qui soit : c'est que *le moment n'était pas venu.*

Il vivait de peu et nul ne connaissait ses ressources ni leur provenance. Il réparait les montres et les pendules qu'on lui confiait, et je crois bien être le seul à avoir fait un rapprochement entre cette occupation et son nom. Mais ce n'est pas cela qui pouvait suffire à ses besoins, si modestes fussent-ils. On le rencontrait un peu partout à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, de préférence dans les endroits les plus insolites et déserts. Et fréquemment en différents lieux au même moment, ce qui ne surprenait pas outre mesure les habitants des Ecarts.

Les Ecarts, c'est ainsi qu'on appelle, dans le pays, la dizaine d'habitations disséminées le long du sentier conduisant du village à la falaise. Des maisonnettes de pêcheurs, crépies à la chaux, tapies parmi les vagues de joncs, aux toits de tuiles moussues couvertes de joubarbe, et si bas qu'on les atteignait de la main.

Moi aussi j'habite, au village, trois mois par an, une ancienne maison de pêcheur, semblable en tous points à celles des Ecarts. Et, de temps à autre, en cours d'année, j'y fais quelques apparitions. Mais je ne suis vraiment du pays que lorsque les estivants l'ont fui avec la rentrée des classes et les premiers brouillards, et je ne le quitte qu'au seuil de la nouvelle année. C'est là une habitude vieille de vingt ans, et je passerais pour légèrement maniaque sans en être particulièrement surpris. Au village, on est vite catalogué, une fois pour toutes. Pendant trois mois je me promène et je pêche. Seul. C'est à peu près tout. Par n'importe quel temps. Toutefois, je ne fuis pas systématiquement la compagnie; et il m'arrive, à l'occasion, de m'intéresser à la santé des uns et des autres, et de jeter un coup d'œil sur le microcosme où je me suis intégré provisoirement.

Je ne suis pas originaire de la région, et n'y compte aucune attache. J'y suis apparu autrefois, je ne sais plus pour quel motif et il n'y a même probablement pas eu de motif. Tout au moins je l'ignorais à cette époque, si à présent la question peut se poser. Je m'y suis plu et j'y suis toujours revenu. Je me demande si, par la suite, je me sentirai contraint d'y revenir encore.

Le village est à la lisière de la forêt, à un kilomètre des Ecarts, c'est-à-dire de la mer. La bicoque du vieil Horem gît dans un creux de la falaise ; je la connais depuis toujours, d'apparence tout au moins. On marche presque dessus en parvenant à l'extrémité du sentier, et sa cheminée surgit de terre, en contrebas d'un escalier de rondins que le

vieux consolide chaque hiver. Oui, quand on parle ainsi du vieux, purement et simplement, chacun sait qu'il s'agit de lui, du vieil Horeın.

C'est à force d'entendre parler du vieux que j'ai eu envie de faire sa connaissance. Comme je l'ai dit, s'il est étrange que je ne l'aie pas ressentie plus tôt, c'est qu'il devait en être ainsi. A dire vrai, ce qu'on racontait de lui était assez flou, vague et sans consistance.

La plupart des gens le disaient un peu fou, non que son comportement en tant que voisin ou habitant du village le laissât supposer, mais parce que son regard inspirait une crainte diffuse et qu'il tenait parfois de bizarres propos, assurant avoir été témoin, à des époques diverses suffisamment reculées pour englober la durée d'un certain nombre d'existences, de choses banales et d'événements qui l'étaient moins.

Le fait d'habiter seul une masure retirée entre la falaise et la forêt prochaine, qu'on l'y avait toujours connu là, et tout seul, n'était pas destiné à atténuer une réputation qui ne s'était pas construite en un jour.

Rarement quelqu'un entrait chez lui. Quand il s'agissait d'une montre ou d'un objet à réparer, on lui remettait l'objet lorsqu'il passait dans le village ou sur le sentier des Ecarts, et il le rapportait en passant. C'était toujours le même prix, quel qu'eût été le travail, cent francs, et il exigeait d'être payé en pièces.

Néanmoins, à ma connaissance, deux ou trois personnes avaient franchi le seuil de sa maison. Pas toutes la même année, bien sûr. Mais elles n'avaient pas oublié. Elles y avaient vu des objets bizarres, inusités, dont le disparate avait fait naître en elles une persistante impression de pérennité. Leur curiosité satisfaite, elles n'avaient pas jugé raisonnable de renouveler l'expérience. Evidemment, leur récit avait accompli le tour du pays, plus ou moins enjolivé, je le présume. Le calme, l'ironie et la méticuleuse politesse du vieux ajoutaient à son mystère. Et pourtant il ne passait pas pour commode.

Bien entendu, je l'avais croisé souvent, et sa longue silhouette grise m'était familière. C'était un vieillard paraissant âgé de soixante-cinq ans, au premier abord. Ensuite, on ne savait plus s'il était beaucoup plus jeune ou beaucoup plus vieux. Maigre, fragile, d'une juvénile souplesse d'allure, il avait des cheveux d'une blancheur éclatante, des rides partout, très profondes et un teint d'une fraîcheur inexprimable. L'homme était taillé de contrastes et de contradictions, ce qui ne pouvait qu'ajouter à sa légende dans l'esprit de ceux qui le côtoyaient et qui, en fait, ne le connaissaient pas.

⁂

Récemment, au crépuscule, en rentrant de la pêche au bar sur les rochers, à marée haute, après avoir gravi le sentier, j'ai vu en face de moi la fumée monter toute droite de la cheminée de sa retraite, et j'ai senti une odeur de bruyère sèche. Sans même avoir eu à me décider, je me suis dirigé vers elle, j'ai descendu les marches de rondins et j'ai frappé à la porte, sans avoir songé un seul instant à forger un prétexte

quelconque à mon intrusion. Ni m'être préoccupé de savoir comment je serai reçu.

— « Je vous attendais, » dit-il. « Prenez la peine de vous asseoir. »

Et il me désigna une cathèdre de pur style, délicatement ouvragée, à la patine miraculeuse, assurément authentique.

— « Ne craignez rien, c'est du solide. »

Il a souri et je me suis excusé.

— « Ne vous excusez pas, » a-t-il dit ; « c'est que le moment est venu. »

J'ai alors découvert son regard d'acier bleui, transparent, miroir magique où se reflète l'éternité passée.

— « Vous me connaissez? »

— « Oui, » a-t-il répondu.

Et, pendant longtemps, nous n'avons pas éprouvé la nécessité d'en dire davantage. Il n'avait pas allumé la lampe ; la lueur des flammes du foyer vacillait au plafond et communiquait la vie aux objets, les fameux objets qui, en une génération, avaient intrigué trois personnes. Je dénombrai un sextant, un mousquet, un gantelet de fer, une framée, une hache de pierre polie, caressés par la lumière chaude. Et je devinai bien d'autres choses, de cuir, de bois ou d'étoffe, aux formes inconnues dissimulées dans l'ombre. Un véritable bric-à-brac sans grand intérêt. Je fus déçu.

A mon côté, sur une planche, en face du feu, des livres de toutes sortes. *Les Trois Mousquetaires, La Chartreuse de Parme, Don Quichotte,* des œuvres de Paul de Kock, *Les Essais* de Montaigne et une collection du Constitutionnel datant de Louis-Philippe. Rien d'extraordinaire, en somme.

C'est alors que je ressentis pour la première fois, non pas précisément un malaise, mais une espèce de gêne craintive, le respect distant attaché à ce qui embrasse une durée nettement écartée des évaluations auxquelles l'esprit est habitué.

Le vieil Horem me regardait avec un fin sourire. Et il dit.

— « Ce sont là des souvenirs de famille. »

Cette parole suscita entre mes épaules un frisson inexplicable.

De cette première entrevue, je me rappelle encore ceci. Je regardais la lumière frémir sur l'établi, dans le fond de la pièce, sur l'acier des rouages des mouvements d'horlogerie.

— « Alors, » fis-je, « vous aimez découper le temps en petits morceaux? »

Je le vis tressaillir dans l'ombre. Après un silence, il répondit posément.

— « Vous savez, le temps, c'est une mesure bien variable. »

Il poursuivit :

— « Vous n'êtes certainement pas sans savoir que, dans le pays, on m'attribue généralement l'âge de cent cinquante ans. »

— « On me l'a dit. Baillet, le cantonnier, m'a assuré que, quand il était gamin il vous connaissait déjà, que vous n'étiez plus tout jeune à cette époque et que son père, *lui aussi,* se souvenait de vous dans sa jeunesse. Mais le cantonnier a près de quatre-vingt ans et n'a plus toujours son bon sens. »

— « C'est possible. » Le vieil Horem posa sur moi son regard d'aigle. « Vous voudriez savoir mon âge, n'est-ce pas? Je voudrais bien vous le dire, pour vous faire plaisir. Mais je ne me le rappelle pas. »

Je me suis levé pour partir. Il m'a dit :

— « Vous reviendrez? »

— « Je ne sais pas. Peut-être. »

— « Oui, vous reviendrez ici. Quatre fois. »

J'y suis retourné, effectivement. Trois fois conduit par ce que je croyais encore ma volonté propre. Et la quatrième... eh bien, la quatrième, je n'ai pu m'y soustraire.

Je ne sais quelle obscure attirance dirige mes pas vers sa demeure, quel lien ténu m'attache à lui. Il ne semble pas me retenir ; c'est moi qui me sens poussé vers cet homme.

Je l'ai rencontré ensuite sur le sentier, fortuitement. Je dis fortuitement, mais j'avoue qu'en réalité je ne sais plus rien. Il m'a accompagné dans ma promenade, à moins que je ne l'aie suivi dans la sienne. J'en suis là. A ne plus savoir, dans un certain domaine, si j'ai gardé mon libre arbitre.

Aux Ecarts n'habitent que les pêcheurs, dominant la mer de toute la hauteur de la falaise. Au village, les quelques boutiques mises à part, demeurent les bucherons, dominés par l'ombre de la forêt. Deux sortes d'hommes, deux tribus différentes qui ne se mêlent pas. Et le vieil Horem qui retient l'attention des uns et des autres. Quant à moi, jusqu'ici je n'ai jamais compté.

Nous avons croisé le maire. Il m'a jeté un drôle de regard, a ignoré superbement mon compagnon. Horem a ricané, a dit très haut, pour que l'autre entendît.

— « Celui-ci, il n'était pas aussi fier dans le temps. »

— « Quand cela? »

— « Autrefois. Il était cordonnier pendant la révolution, et froussard comme pas un. »

— « Quelle révolution? »

— « La vraie ; la grande. »

Une jeune femme vint à passer, un enfant par la main.

— « Celle-ci est heureuse, » dit Horem. « Elle l'a bien mérité. »

Je m'enquis, intéressé.

— « Elle aura eu une triste jeunesse. »

— « Non, une vieillesse affreuse. Son mari la battait comme plâtre. Il l'a fait mourir à petit feu, il y a déjà longtemps. Elle semble avoir oublié. » Il soupira. « Mais ça peut revenir. »

J'étais légèrement oppressé.

Un peu plus tard Horem se mit à rire discrètement. Non sans avoir hésité, je lui demandai la raison de sa gaieté.

— « C'est le maçon, là-bas, à califourchon sur ce mur. Chaque fois que je le revois, un souvenir me revient en mémoire. C'est bien vieux. Il portait un justaucorps d'un rouge écarlate et n'en était pas peu fier. Avec une torche de paille, un de ses compaings y avait mis le feu. Vous l'auriez vu courir... On se distrayait de peu de chose, en ces temps-là. Vous savez son nom? »

— « Oui. C'est le père Lerouge. »

— « Le nom lui est resté. Il serait bien surpris si je lui en apprenais l'origine. »

Le vieil Horem est bien fou. Espère-t-il qu'on puisse, un seul instant croire à ses divagations? Il a de l'imagination, sans contredit, et n'est pas dépourvu d'une certaine logique de l'absurde. A moins qu'il ne possède le surprenant pouvoir de lire dans le passé, comme d'autres lisent dans l'avenir?

Peut-être seulement tente-t-il d'en répandre la légende.

Une espèce de jeu cynique et malsain.

Se pourrait-il aussi que ce fût la vérité? Un étrange pouvoir de visionnaire... Peut-on être son propre médium?

La vie du vieil Horem... une seule vie ou des vies successives... Je me le demande.

En dehors de *cela,* il est sobre, discret, « comme tout le monde ». Il n'est pas vantard et raisonne normalement. Mais, dans son regard, on sent qu'*il sait.*

⁂

Je n'ai pu m'empêcher de retourner chez lui. Il m'a dit le premier jour : « Vous reviendrez ici. Quatre fois. » Avec celle-là, c'est donc cinq visites qui me sont accordées, prévues par je ne sais quel secret protocole. Je vais me hâter de remplir le programme. Ensuite, je me présenterai une sixième et dernière fois à lui, dans son repaire, pour lui démontrer qu'il n'est qu'un vieux farceur. D'abord, est-il réellement vieux? Il y a des moments où je ne lui accorde guère plus de cinquante ans. Mettons cinquante-cinq.

Je suis donc retourné chez lui, en plein jour cette fois, et je l'ai attaqué directement.

— « Vous pouvez lire « dans les gens »? »

— « Oh! pas dans le passé de n'importe qui. Je ne déchiffre que *ceux* que j'ai connus autrefois. Les autres, *ils sont seulement du présent.* »

— « Vous en *reconnaissez* beaucoup? »

— « De temps à autre j'en retrouve encore quelques-uns, mais le nombre diminue. Il me faudrait beaucoup voyager. Il m'arrive parfois

d'en retrouver que j'avais perdus de vue depuis un siècle ou deux. »

— « A quoi les identifiez-vous? »

— « Je les reconnais, voilà tout. Ils n'ont pas tellement changé. Quand on sait regarder... »

Il me fixa longuement de ses yeux clairs et je frissonnai ; une espèce de gêne, comme lorsque j'avais examiné les objets, l'autre fois, à la lueur dansante des reflets.

— « Leur avez-vous dit que vous les avez connus avant qu'ils soient devenus eux-mêmes? »

— « Ils ont toujours été eux-mêmes... Cela m'est arrivé par inadvertance. Ils m'ont ri au nez ou m'ont fait taire. »

— « Pourquoi? »

— « Ils *avaient peur.* »

Et mentalement je sentis qu'il ajoutait : « *Comme vous.* »

Alors, d'une voix que je ne me connaissais pas, je m'entendis prononcer :

— « Vous me reconnaissez, moi? »

Il ne répondit pas, haussa les épaules. Je ne sais pourquoi — à moins que je ne le sache trop bien — je ne me sentais pas à l'aise et je m'abstins de renouveler la question, surpris d'avoir eu l'audace inconsciente de la poser.

Il y a des questions qui sont interdites de toute éternité.

On n'aime pas apprendre ce qu'on *ne doit pas* savoir, ni ce qu'on a été *avant sa naissance.*

— « Faut-il que je vous le répète? Je ne suis pas devin. Quand on sait des choses, cela n'implique pas que l'on sache tout. Je me rappelle. Ne pas oublier, c'est déjà beaucoup. Et le souvenir de ce qui a été permet fréquemment de voir ce qui sera. »

— « Avez-vous conscience d'avoir été mêlé à des événements importants? »

Le vieil Horem ne répondait jamais sur-le-champ ; il pesait ses paroles comme si, réellement, ce qu'il disait était chargé d'influence et que des conséquences incalculables pourraient s'ensuivre.

— « Rien n'est vraiment important, vous pouvez me croire. A l'échelle ordinaire, évidemment, un classement provisoire s'établit, constitué par des apparences. Avec un recul suffisant, tout s'étale, s'estompe et enfin disparaît. Et c'est fort bien ainsi. Néanmoins, pour une durée déterminée, certaines causes sont à retenir. Elles sont généralement insignifiantes au départ et passent inaperçues, tandis que de bruyants éclats ne déterminent que des effets superficiels. » Un nouveau silence intervint. Il paraissait opérer un tri dans la masse des faits enregistrés dans son esprit. « J'ai souvent tenu un rang modeste, et ce qu'on nomme les grandes choses se sont passées sans moi. Cependant, j'ai été témoin de quelques meurtres, si cela peut vous intéresser, et c'est à peu près tout. Oh ! ce n'est pas récent. Le dernier remonte à

1847, si je ne me trompe. La date exacte m'a échappé. C'était en hiver, au début de l'année, un mardi. »

— « Il y a plus de cent ans. »

— « Un peu plus, en effet. Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas? Je vous comprends. Ce que vous cherchez, monsieur, je le vois bien, ce n'est pas un récit, mais une preuve. Non une preuve du crime, mais une preuve que je ne mens pas, que je n'invente rien. »

J'acquiesçai. Il avait prévu l'objection, le vieux brigand. En tout état de cause, s'il ne sait rien de l'avenir, et qu'il fabrique du passé de toutes pièces, il n'en sait pas moins lire fort bien le présent dans la pensée des gens. Le vieil Horem poursuivit :

— « Cette preuve, vous savez comme moi que je ne puis vous la donner, que vous ne pourrez jamais l'obtenir. Il faut me croire, tout simplement ou ne plus rien me demander. Les précisions que je vous fournirais et que vous pourriez vérifier en compulsant un dossier de tribunal, des journaux, des mémoires, des documents quelconques, rien ne pourra vous assurer que je ne les ai pas apprises moi-même par les mêmes moyens. Et tous les autres détails que je pourrais immédiatement réveiller et vous décrire, les autres détails que vous ne trouverez nulle part dans le monde parce que je suis le seul à les connaître, à quoi bon les remuer? *Ils n'ont de valeur absolue que pour moi.* C'est une impasse. Ce que l'on peut contrôler perd du même fait sa valeur probante, et le reste n'a que valeur d'imagination. Une impasse? Le secret et la sauvegarde de l'existence, plutôt. Et c'est fort bien ainsi. »

Evidemment. Ce qui m'a troublé, en cet instant, a été de remarquer sur la planche à livres, en face du foyer, la présence de la collection du Constitutionnel, aperçue la première fois et d'y constater, en me penchant légèrement, qu'elle était datée précisément de l'année 1847.

Aura-t-il eu l'idée de s'approprier l'histoire? Cette constatation me donne envie de percer son jeu à jour. Mais quel en peut bien être le mobile?

*
* *

Je n'ai pas cherché à voir le maire par pusillanimité ; toutefois j'ai été content de le rencontrer dans le village.

— « Alors, » me dit-il, « vous fréquentez le vieux, à présent? »

— « Pourquoi pas? » ai-je répondu assez sèchement.

— « Bien sûr. Un phénomène de ce genre, ça devait finir par vous intéresser. Vous y avez mis le temps. Moi, il y a belle lurette que j'ai renoncé à comprendre. »

Je l'agrippai par la manche.

— « Dites-moi, est-il réellement vieux? »

J'obtins la réponse que j'aurais dû prévoir.

— « Pourquoi pas? »

L'affaire s'emboîtait mal. Je n'hésitai pas. Tant pis si, en fin de

compte, on se moquait de moi. Ce ne serait pas la première occasion qui s'en serait offerte.

— « Monsieur le Maire, comme officier d'état civil, vous avez certainement consulté les registres pour savoir s'il est né ici. »

— « Naturellement. Il est né ici. Il me l'a affirmé du moins. »

— « Alors, vous savez quand? »

— « Non, cela mène trop loin. Les registres de l'état civil ne remontent pas au-delà de la révolution. Auparavant, les registres des baptêmes en tenaient lieu. Inutile de chercher à la sacristie, je n'y ai rien trouvé. Et les archives ont disparu pendant la révolution également. »

Il leva les épaules, me regarda de travers.

— « Que voulez-vous que je vous dise? Si vous tenez absolument à savoir quand il est né, demandez-le-lui. »

— « Il l'a oublié. »

— « Qu'il dit! »

Je me suis absenté durant quelques jours au cours desquels j'ai procédé à certaines recherches, amassé de multiples renseignements et acquis de nouvelles connaissances. En pure perte, d'ailleurs. J'aurais mieux fait d'aller à la pêche, car ces jours-là, m'a assuré au retour le vieil Horem, les bars avaient foisonné autour des « ridains ».

L'ensemble des documents ayant survécu au pillage révolutionnaire, en provenance de l'Evêché et du chapitre, des collégiales, des fabriques des paroisses, avaient été rassemblés par les commissaires en 1790, dans les locaux des Archives Départementales, à Arras, au Palais Saint-Vaast.

La personne chargée du tri, voulant s'épargner un travail délicat et minutieux, ajouta alors aux pièces inutiles destinées au pilon un grand nombre de papiers et de parchemins. J'appris qu'elle avait été révoquée en 1806, mais ce fut là une piètre compensation à ma quête décevante.

J'avoue volontiers n'avoir jamais escompté sérieusement une réussite. Je me devais de ne rien négliger, voilà tout.

Lorsque je poussai sa porte pour la troisième fois, le vieil Horem me fixa non sans ironie.

— « Vous avez fait bon voyage? »

J'eus la conviction, malgré l'absurdité de l'hypothèse, qu'il savait d'où je venais. D'ailleurs, un moment plus tard, je ne sais plus à quel propos, il affirma finement, le regard droit dans mes yeux :

— « On ne trouve pas toujours ce qu'on cherche. »

Pour la fin de novembre, le temps était superbe, ensoleillé, mélancolique et doux. Je proposai de marcher. Il me suivit. Je ne sais pourquoi je me dirigeai vers le village, par le sentier des Ecarts, puis vers la forêt toute proche.

Il ne restait plus au sommet des arbres qu'un feuillage roussi. Une odeur âcre d'humus s'élevait du sol. Les feuilles mortes craquaient sous nos pas comme du papier. Nos deux haleines se confondaient en une

vapeur légère. Je n'avais pas envie de parler. A dire la vérité, j'hésitais plutôt à le faire. A cause des réponses. Or, lui, c'était exceptionnel lorsqu'il engageait la conversation. Jamais aucune hâte ne se manifestait en lui. Une attitude, sans doute, pour démontrer d'une façon muette, la meilleure, qu'il avait tout son temps et n'était pas à un siècle près.

Nous nous étions enfoncés d'environ deux kilomètres sous le couvert. Une haute futaie nous escortait comme, dans une nef de cathédrale, des piliers massifs. Soudain, nous fûmes dans une clairière ronde comme la piste d'un cirque. Au centre, un arbre énorme, noir, magnifique, étendait ses branches immenses, torturées dans tous les sens. Un tilleul. A son pied, le sol était nu, élastique, presque doré.

D'un signe de tête, je désignai l'arbre au vieil Horem.

— « Très ancien? »

— « Planté sous Charles VII, » dit-il sans hésitation.

— « Vous le connaissez? »

— « Oui, » dit-il, « c'est l'Arbre aux Pendus. »

De nouveau, je me sentis pris dans l'engrenage. Si je n'avais pas insisté, il se serait tu. Je n'en aurais pas su davantage et, par la suite, certains événements auraient peut-être pris une autre tournure. Toutefois rien n'est moins sûr.

— « Plusieurs pendus? »

— « Sans doute. Mais on exagère toujours. Je n'ai connaissance que d'une seule pendaison. Une femme, à cette branche-là, tout là-haut. »

— « Ce n'est pas possible, il y a bien sept mètres. »

— « Voyons, monsieur, à cette époque, en sautant, on l'atteignait facilement du bout des doigts. Je me rappelle très bien, *j'y étais.* »

Il y eut un silence que je me gardai bien d'interrompre. J'en aurais été tout à fait incapable.

Un souffle à peine sensible faisait vibrer les rameaux supérieurs du grand arbre, au-dessus de la branche que le vieil Horem m'avait désignée. Il continua pour lui, comme s'il revoyait la scène et, effectivement, ses yeux suivaient autour de nous une action que le calme environnant, *pour moi,* rendait hallucinante. Il se passait là, dans cette clairière, des choses horribles que je ne voyais pas, que je ne pouvais même soupçonner. J'aurais voulu crier, avec la conscience très nette que je ne pourrais m'affranchir de ma terreur que par la connaissance complète des actes qui avaient imprégné ce lieu et y avaient laissé leur empreinte.

J'écoutai donc le vieil Horem évoquer lentement sa vision.

— « On pendait une grande femme blonde, d'une trentaine d'années, aux yeux bleus comme la fleur de lin, qui avait trompé son mari. Quand on lui a passé la corde, j'ai vu une tache de vin derrière l'oreille droite, en forme de fève. Elle se débattait. »

— « Qu'est-ce que vous faisiez là? »

Lointain, il répondit :

— « Je ne me rappelle pas bien. Un hasard, sans doute. »

Enfin, je m'entendis parler.

— « C'était quand? »

— « L'arbre n'avait pas cent ans. »

— « Vous êtes certain qu'il s'agissait de ce tilleul? »

— « Oui, de *ce* tilleul. » Il examina le tronc vers le sommet, près de *la branche*. « Je suis revenu ici un autre jour ou une autre année marquer mon passage. J'ai pratiqué une fente dans le tronc et j'y ai introduit une pièce d'or. La sève a glissé sur elle, les fibres du bois l'ont enserrée. A l'heure qu'il est, elle est bien protégée. »

— « Vous étiez riche? »

— « A cette époque, oui. »

— « Quelle pièce, quelle effigie? »

Horem me regarda de son air rusé, non exempt de commisération. Sa patience a toujours été extrême à mon égard.

— « Une pièce neuve, *ung escu* de deux livres. L'effigie? je vous avoue que je l'ai oubliée. Ce n'est pas d'hier, excusez-moi. Parfois la mémoire fait défaut. »

Je m'exclamai :

— « Mais pourquoi avoir fait cela? Dans quelle intention? »

Il réfléchit.

— « Sur le moment, par jeu ou pour un motif apparemment futile. J'ignorais certainement alors la vraie raison de mon acte. J'y ai songé depuis. »

— « Et c'est? Peut-on savoir? »

— « C'est parce qu'*un jour il pourra être utile de le retrouver là*. Le destin de chaque geste ne se déclare qu'à son heure. Ne vous arrive-t-il pas de ne pouvoir raisonner vos actes? Tout effet a une cause, mais on est habitué à ce que la cause précède l'effet. Quand on ne comprend pas, c'est que le contraire s'est produit. Et pourquoi ne se produirait-il pas? On finit par tout comprendre, *avec le temps*. »

Nous ne sommes pas allés plus loin. La promenade était déjà longue. D'un commun accord, nous sommes revenus sur nos pas, dans l'unique frémissement des feuilles sèches. L'air était toujours aussi léger, mais son épaisseur, devant nous, avait pris une teinte bleutée. Et les oiseaux s'étaient tus.

Le vieil Horem rit doucement en me touchant le bras.

— « Bien sûr, je suis fou... c'est ma sauvegarde. »

Et il ajouta d'un ton où il s'efforçait d'atténuer le mépris.

— « Vous entrevoyez une autre explication, *vous?* »

Puis il s'arrête net dans le sentier, me fixe comme il le fait souvent, et je suis à nouveau haletant, et je sens sa pensée me pénétrer, se répandre en moi avec une sorte de chaleur, tiède comme un liquide et je comprends soudain pourquoi il m'a confié, *à moi*, tant de choses. Je comprends, mais je ne saurais expliquer pourquoi, ni exprimer le sens de la révélation avec de pauvres mots.

Alors il prononça quelques paroles en conclusion à ce qu'il n'avait pas dit, paroles qui n'étaient en rien indispensables, mais me troublèrent au plus haut point.

— « Vous, vous saurez un jour. »

— « Par vous? »

— « Oh non! *Parce que vous, vous avez toujours su.* »

C'est-à-dire, si je traduis bien, sans qu'un fait *nouveau* ne vienne m'apprendre ce que, selon lui, je sais depuis toujours.

J'ai toujours su, alors, une chose est certaine. C'est que *j'ai oublié.*

Ce que je crains à présent, c'est de me *souvenir.* Soudain, sans que rien ne se produise de tangible.

Il m'a accueilli la première fois comme s'il m'attendait, n'a témoigné aucune surprise et j'ai ressenti l'impression qu'il me connaissait. Son regard est dur, il me scrute. Ma vue lui paraît familière, je ne puis m'exprimer autrement. Et pourtant je sais bien que moi, je ne l'ai jamais vu *ailleurs* qu'ici, et ne lui ai jamais adressé la parole avant le jour stupide où je suis entré délibérément chez lui, sans savoir pourquoi.

En tout cas, il ne m'écarte pas et ma présence lui semble normale, justifiée même, le terme serait plus exact, sans que je sache préciser pour quel motif j'emploie ce mot-là plutôt qu'un autre. C'est ainsi, et c'est tout.

Saurai-je un jour pourquoi? Il est vrai, il m'a dit : « Vous, vous saurez un jour. »

Mais quand? Mais *quoi?*

Dans ma minuscule maison de pêcheur, calée au centre du village entre celle du charron et celle du facteur, les pieds sur les chenets, je me sens bien. La vieille qui s'occupe de mon ménage vient de partir, le souper une fois expédié. Je ne pense à rien. Je fixe sans les voir les murs de la petite salle à manger arrangée à mon goût et je souris de contentement.

En partant, la mère Cuvelier a posé sur ma table, à portée de ma main, une infusion fumante que j'ai laissée un peu tiédir. J'étends la main pour la prendre. C'est du tilleul.

Et aussitôt, je me retrouve dans la clairière, au pied de l'Arbre aux Pendus.

Cette fois, ça y est, je l'ai pris en défaut, le vieil Horem. Il m'a montré la quatrième branche en hauteur, celle de la femme blonde qui avait trompé son mari. Et il a affirmé qu'autrefois, en sautant on pouvait l'atteindre. Eh bien, ce n'est pas vrai. Cette branche, elle serait encore la première, à quatre mètres, pas plus. La croissance intercalaire est bien plus lente que la croissance terminale, si mes souvenirs de botanique ne m'abusent pas. Les ramures nouvelles, sur un tronc, partent du bourgeon terminal et la première branche de l'époque, c'est encore actuellement la première branche et elle ne s'est que peu élevée.

Le vieux s'est moqué de moi, comme de tout le monde. Il soigne

sa légende, il l'entretient habilement après l'avoir créée dans un milieu crédule.

Et moi qui commençais, non pas positivement à y croire, mais à subir l'envoûtement de l'étrange, du bizarre ! J'ai dû garder ça de mes rêves d'enfance. Ajouter de la poésie au fantastique, je suis prêt. Cela m'a joué des tours et je me croyais enfin, parvenu à l'âge mûr, solide et les pieds sur terre. Enfant, va !

La logique de l'absurde ne me déplaît pas, quand le jeu est bien mené, mais comme exercice d'esprit seulement. J'ai failli me laisser entraîner, une fois de plus, comme un gamin, par un vieillard facétieux. Le vieil Horem a forcé la note, heureusement. Le sens commun s'est réveillé en moi. Il reprend toujours le dessus, que diable !

Je décidai de briser là avec le fantastique et de cesser mes relations avec le vieil Horem avant la cinquième visite. Il n'était que temps et j'avais, certes, autre chose de plus sérieux à faire.

Pêcher le bar, par exemple.

∴

J'ai tenu parole. Assez longtemps. Plusieurs semaines. Jusqu'au jour où on a découvert la jeune fille blonde pendue très haut, dans la forêt, à la quatrième branche de l'Arbre aux Pendus.

Elle s'appelait Anne Morin. Elle avait vingt ans. Elle était sage et courageuse. On ne lui connaissait aucune liaison, et elle ne « fréquentait » personne, comme on dit dans le pays. Ses parents exploitent une petite ferme à l'extrémité du village, à l'intérieur, en lisière de forêt. Une heure avant le soir, elle est sortie pour chercher du bois, tout à l'orée. On ne l'a plus revue.

A la nuit close, l'inquiétude est entrée dans la maison. Après le repas, les parents sont allés aux nouvelles dans le village, sans rien apprendre. Quelques voisins les ont accompagnés dans la forêt qu'ils ont parcourue toute la nuit avec des lumières, sans relever la moindre trace de leur fille. Même pas les branchages d'un fagot. Ce qui, par la suite, dérouta fort les enquêteurs. Parce que, à leur avis, l'accomplissement du crime avait dû prendre du temps ainsi que sa mise en scène.

Et, quoique les recherches de la première nuit n'aient pas été poussées jusqu'à la clairière au tilleul, il leur a paru inconcevable que les assassins aient pu mener tranquillement leur tâche jusqu'au bout, en dépit des cris et des appels qui ont sans cesse traversé de part en part la forêt sereine et ne se sont éteints qu'au jour.

J'ai bien dit : les assassins. En effet, il fut bien vite démontré, de toute évidence, que le crime n'avait pu être l'œuvre d'un seul homme.

Apparemment, c'est impossible. Il a fallu une très longue corde pour hisser le corps, peut-être une échelle. Et la participation active de plusieurs hommes exceptionnellement robustes. Dans ce cas, il fallait

s'attendre à découvrir de multiples empreintes de pas, de piétinements, tout un assortiment d'indices qui mèneraient directement aux coupables. Or, le juge d'instruction Netter, qui dirigeait l'enquête en personne, est aussi atterré que ses collaborateurs.

Sur toute l'étendue de la clairière, ni l'herbe ni le sol ne sont foulés. Le tronc de l'arbre ne porte aucune marque dans sa chair ni sur son écorce. Pas la moindre éraflure, pas l'infime trace d'un frôlement.

Et la jeune fille blonde se balançait à sept mètres de hauteur. C'est cela l'ultime absurdité, l'incompréhensible geste qui a exigé des efforts surhumains et tellement inutiles. Un crime de fou, bien entendu. *De fous,* plutôt.

Le mobile du meurtre est tout aussi inconnu que la manière dont il a été accompli. A part la strangulation, le corps gracile de la jeune fille ne révèle aucune violence, demeure intact ; il n'a pas été souillé.

Rien, absolument rien. Un meurtre effroyable qui ne mène nulle part.

Chaque habitant du village et des Ecarts est entendu. Nul n'apporte l'élément le plus ténu susceptible de fournir à l'enquête une orientation quelconque. On est venu chez moi comme on va partout ailleurs. J'étais absent et la mère Cuvelier m'a fait part de cette intervention. On reviendra, vraisemblablement. Et que pourrais-je bien dire de concret? Je ne sais que des choses *impossibles*.

Je vais chaque jour à la pêche. Le poisson abonde en ce moment. La mère Cuvelier me le prépare de trente-six façons délicieuses. C'est une perle, cette vieille-là. Je me régale. La vie est simple quand on le veut. Quand je ne pêche pas, je marche. De longues sorties éreintantes dans la campagne, sous la pluie et le vent. Solitaires, bien sûr. Je ne rentre que pour manger et dormir.

Le juge Netter a cru bien faire de procéder à une reconstitution dans la forêt. Il faut bien faire quelque chose pour les journaux. Et ceux-ci ont fourni beaucoup de descriptions des lieux, de l'expérience, de ses témoins et des environs et n'ont finalement rien expliqué. Devant le néant des recherches, aucune supposition n'était permise, si extravagante fût-elle.

La reconstitution a donc eu lieu. Tout ce qu'elle put déterminer, c'est que la présence, en plus de la victime, de deux hommes *au moins* avait été indispensable dans la clairière du tilleul et dans la forêt, pendant plus de deux heures. Et aussi que de nombreuses traces, sur l'Arbre aux Pendus et autour de lui, n'auraient pas pu ne pas subsister durant une longue période. La vérité était, à proprement parler, hallucinante pour tout le monde.

J'ai rencontré M. Mullie, l'inspecteur des Eaux et Forêts, qui avait été prié de participer à l'enquête, dans les limites de sa compétence.

— « Je connais les habitudes des animaux sauvages, » me dit-il, « et croyez-moi, ils savent se glisser partout sans bruit, avec mille précautions instinctives. Néanmoins, je décèle leurs passages. En dépit de leur

intelligence, les traces des hommes sont beaucoup plus sensibles et révèlent beaucoup mieux leurs efforts de dissimulation, même quand ils agissent en plein jour, ce qui n'a pas été le cas. Eh bien, s'il n'y avait pas eu le corps qui se balançait là-haut, j'aurais juré que rien n'avait pu troubler ce coin de forêt cette nuit-là. Mais le fait est là, ahurissant. La victime ne s'est pas trouvée accrochée spontanément à une telle hauteur, par... par miracle. »

Il avait lâché le mot. Le seul mot qui, à mon avis, pouvait donner à l'affaire une orientation convenable. Mais l'opinion n'était pas encore prête à admettre une hypothèse de ce genre.

Je ne posai qu'une question à M. Mullie, qui lui parut d'un intérêt purement technique et tout à fait étranger au drame.

— « Quel âge a ce tilleul? »

— « Entre quatre et cinq cents ans, monsieur, » me répondit l'inspecteur des Eaux et Forêts.

Le vieil Horem m'avait dit à peu près la même chose.

D'autres gens, incidemment, ont fait allusion au crime en ma présence. C'est fatal. On ne parle que de cela dans cette région où jamais un événement sensationnel ne se produit.

Le père Lerouge, le maçon, m'a dit :

— « Dans un coin tranquille comme le nôtre, l'affaire fait du raffut, d'autant plus qu'on y perd son latin. Il faut remonter au temps de la jeunesse de mon grand-père pour trouver quelque chose de semblable. Il y a bien cent ans. Quand j'étais tout gosse, mon grand-père me faisait peur avec cette histoire-là. Je crois bien qu'il y était question d'une vieille femme tuée dans la forêt. »

Le juge d'instruction Netter, comme moi, était un fervent du lancer léger. Ensemble, ou très près l'un de l'autre, nous avions fréquemment, au cours des années écoulées, opéré de belles prises. En ce moment, par la force des choses et à son grand regret, il a abandonné la mer pour la forêt, et la pêche pour la chasse. La chasse aux assassins. Toutefois le gibier fait défaut.

C'est la pensée qui me vient lorsque je me trouve nez à nez avec lui en quittant ma maison. Et j'esquisse un petit ricanement qui n'est pas fait pour stimuler sa bonne humeur.

Je lui dis :

— « Monsieur Netter, j'ai pêché hier un bar de trois kilos. Et vous? »

Il se contraignit à sourire, ce qui aboutit à la plus belle grimace du monde.

— « Moi, je chasse la grosse bête. »

Sa réponse, sèche et coupante, ressemblait aux sous-titres qu'on pouvait lire dans toute la presse.

— « Vous soupçonnez quelqu'un? »

— « Le mystère demeure entier. Circonstances étranges et réalisation quasi impossible. »

Si je lui disais, de but en blanc, sans précautions oratoires : « Monsieur Netter, je crois savoir qui a tué. Je ne sais pourquoi ni comment, mais *il* était seul et c'est un vieillard. » Si je lui disais cela, qu'adviendrait-il? Il me répondrait : « Vous êtes fou, mon ami, » ou : « Prouvez-le-moi. »

Prouvez-le-moi ! »

Le juge s'impatientait.

— « Vous ne dites rien... »

Je lui tendis la main.

— « Que voulez-vous que je vous dise... »

Son âge... pour qui le voit sans être prévenu, soixante ou soixante-cinq. Dans le village et aux Ecarts, certains annoncent cent cinquante. Mais *le croient-ils?* Pourquoi pas deux cent cinquante ou deux mille ans? Ce que les autres ignoraient et que moi... Mais non, je me mets à déraisonner, moi aussi.

La connaissait-il? Elle, Anne Morin, la victime. Là réside la question. L'enquête n'a rien révélé à ce sujet. Le vieil Horem a été interrogé sûrement comme tout le monde. Même plus longuement que les autres, je le présume, parce qu'il vit seul, ne pouvait présenter d'alibi et passe pour original, c'est le moins qu'on puisse assurer. Le crime ressemble à un crime de fou. De fous, au pluriel. La solitude du vieil Horem le met à l'abri beaucoup plus sûrement que l'alibi le plus apparemment irréfutable. On ne pouvait le prendre en défaut. Il est trop fort pour tout le monde. A moins qu'il ne consente à être pris. Et alors...

D'abord, il a fort bien pu n'être que témoin... comme autrefois. Tout cela ne me regarde pas, après tout.

Par respect humain, je n'avais pas bougé, attendant les résultats normaux de l'enquête. Décembre est bien entamé. Dans quelques semaines, je quitterai le village comme chaque année pour de longs mois. Reviendrai-je l'an prochain? Pourrai-je revenir, plus précisément?

J'aime ce pays au charme varié et nuancé à la fois si rude et si tendre. Un pays fort. Qui pourrait m'en chasser sinon moi-même?

Peu à peu, l'émotion s'apaise autour du crime. Seule la crainte subsiste avec le mystère, l'ignorance totale, les invraisemblances, les absurdités, le manque complet d'indices et l'impuissance de tous.

Alors, par honnêteté envers moi-même, aussi et surtout parce que je ne pouvais faire autrement, mû par une force intérieure à laquelle je ne pus me soustraire, je me levai et décidai tout haut :

— « C'est à moi de régler la question. »

⁂

Le père Morin m'accueille cordialement sur le seuil de sa petite ferme à l'orée du bois. Nous nous connaissons tous dans le village et il m'est facile d'introduire le vieil Horem dans la conversation. Bien

entendu, pas plus que lui-même, sa femme et ses enfants n'ignoraient la silhouette chenue du vieillard.

— « Un drôle de bonhomme, » dit Morin, « mais pas méchant pour un sou. »

— « Venait-il parfois chez vous? »

— « Jamais. C'est-à-dire presque jamais. C'est arrivé deux ou trois fois pour se mettre à l'abri en revenant de la forêt, quand la pluie chassait trop fort. »

— « Et la dernière fois, c'était quand? »

Ce fut le petit garçon qui répondit.

— « J'étais seul avec Annie, quinze jours avant que... »

Et il se mit à pleurer.

Je parle des travaux de la ferme, le temps de laisser reparaître l'apaisement sur les visages. Et je reprends.

— « Il pleuvait quand il est venu? »

— « Oui. »

— « Il n'a rien dit de spécial? »

— « Non. »

— « C'est tout? »

— « C'est tout. Il était très pâle quand il s'est levé pour partir comme s'il était malade. »

— « Et il ne s'était rien passé? »

— « Non, rien. »

Je suis au supplice. Quelque chose m'échappe, je le sens, qui se trouve inscrit derrière ce front d'enfant. Mais il ne le sait pas. Et je ne vois pas comment l'inspirer. C'est alors qu'il parle.

— « Annie venait de donner la ration aux bêtes. Elle est rentrée toute trempée. Elle s'est mise devant la glace, là, entre les deux fenêtres, et a relevé ses cheveux à deux mains pour les peigner. A ce moment-là, le vieux s'est dressé debout comme s'il était malade et il est parti tout de suite. »

— « Il pleuvait encore? »

— « Oui. »

— « Dis-moi, mon petit. Il était assis là, n'est-ce pas, dans ce fauteuil? »

J'avais désigné le siège placé sous l'auvent de la cheminée, à la droite du miroir.

— « Oui, monsieur. »

Il me reste une ultime interrogation à formuler. Et ma voix tremble quand je m'adresse, cette fois, à la mère qui me regarde sans comprendre.

— « Votre fille Anne, madame, n'avait-elle pas une marque derrière l'oreille droite? »

— « Oui, monsieur, une petite tache de vin. »

— « Comme... une fève, n'est-ce pas? »

— « Oui, monsieur. Comme une fève. »

Ce n'est pas de l'épouvante que je ressens. Mais une oppression tenace, une gêne de la respiration qui ne m'abandonne plus. J'ai noté les circonstances communes entre les deux drames, celui que m'a décrit le vieil Horem et qui aurait été commis autrefois, au moyen-âge, et celui qui est survenu ensuite. Prescience, prémonition de la part du vieux? Coïncidence serait un bien petit mot pour désigner la chose. Mais là, je le répète, il ne s'agissait encore que de circonstances.

A présent, c'est bien plus inquiétant. Inquiétant, c'est là aussi un bien petit mot. En vérité, je ne découvre pas le vocable qui pourrait caractériser la situation. C'est infiniment plus grave, plus inadmissible. *Je possède un point commun entre les deux victimes.*

A quatre cents ans de distance, il est vrai.

Ce point commun ne peut être qu'apparence et le vieil Horem un fou diabolique. Les raisons? Les raisons d'un fou, que peuvent-elles donc être? Je ne puis émettre que des conjectures. Les raisonnements d'un dément sont malgré tout plus valables que pas de raison du tout.

Le vieil Horem a tué par hantise pour justifier sa propre attitude et ses paroles énigmatiques, sa réputation, jouer pour soi-même et pour moi le rôle absurde que sa démence a créé?

S'est-il dit qu'une preuve actuelle, reliée à un passé inventé de toutes pièces, serait suffisante pour insuffler la vie à sa légende et authentifier ses divagations?

Quoi qu'il en soit, le vieil Horem est donc un être dangereux. Même s'il n'a rien fait. Car aucune preuve réelle n'existe contre lui. Toutefois je dois le faire arrêter.

***

Par acquit de conscience, je dois aussi essayer d'extraire, si elles existent, les preuves matérielles enfouies dans un passé situé au-delà de la durée de la vie humaine. Je suis prêt à effectuer la recherche de l'impossible.

Le faire avouer? Moi seul puis le faire. Mais à quoi bon tenter l'expérience. En supposant qu'il avoue tout, *nul ne le croira.*

Je ne l'ai plus croisé sur ma route depuis son étrange confession.

Enfin, je résolus de voir le vieil Horem, non pour le questionner — je n'en ai pas la volonté, et ce serait si inutile — mais pour lui faire part de ce que je sais, de ce que j'ai pressenti et de ce que je vais faire.

Je descends l'escalier de rondins, et à cet instant je pense : « C'est la quatrième visite. » La fumée s'élève de la cheminée. Il est là. Je frappe à la porte. J'entre et je le vois. Il est assis devant la flamme. Il se lève et me fixe d'un air bienveillant. Je m'apprête à parler et je me tais. J'ai lu dans son regard d'acier bleui qu'il savait toute ma pensée. Je serre les poings. N'avoir même rien à lui dire!

Je me détourne et sors comme un insensé.

A-t-il donc *aussi* la mémoire de l'avenir?

J'ai appris que le juge Netter et l'inspecteur des Eaux et Forêts tenaient une fois encore conseil à la mairie. Je vais les trouver et je leur dis tout. Un malaise s'épand entre nous au fur et à mesure que j'avance dans mon récit. Ils ne savent s'ils doivent ou non me rire au nez. Ou même se fâcher. Nos relations cordiales ne permettent quand même pas certaines fantaisies. Surtout si elles mettent en cause une tierce personne, bizarre certes, mais néanmoins honorablement connue. Il ne faut pas que j'oublie que *obligatoirement,* dans ce crime, il y a eu des complices. Toutefois, l'attitude du vieux à l'égard de la jeune fille, lors de ses rares arrêts à la ferme, sera minutieusement analysée. Et lui-même sera entendu de nouveau.

En toute logique, je dois faire vite, à présent, si je tiens à demeurer parmi les vivants. Mon intervention active auprès des autorités va normalement amener un réflexe de défense de la part du vieil Horem. Je ne doute pas qu'il connaisse ma démarche, *puisqu'il sait tout* et absorbe ma pensée. Il va sûrement réviser les sentiments affables qu'il voulait bien m'accorder.

Ma mort préalable doit-elle être nécessaire à la manifestation de la vérité? Ce serait ennuyeux. Prendre des précautions, c'est bien vite dit. C'est qu'il ne s'agit pas d'un meurtrier ordinaire. Peut-on prévoir les gestes d'un fantôme? Ce qui me rassure un peu, c'est qu'il m'a dit : « Vous, vous saurez tout. »

Et que je ne sais pas encore *tout.*

Le père Lerouge a rappelé un crime ancien de cent ans. Et le vieil Horem m'a confié avoir été témoin d'une affaire aussi lointaine. Il n'a rien précisé sur elle que l'année, la saison et le jour. Avec cela, je puis exhumer le reste. Se pourrait-il que ce drame fût le même que celui auquel a fait allusion le maçon du village?

Je suis rentré d'un court voyage à Saint-Omer, siège des Assises. Dans les archives du greffe, j'ai obtenu presque sans peine la précision que je cherchais. Je ne rapporte pas de preuves, non ; mais une nouvelle présomption venant s'ajouter aux autres. Pour faire une somme. Quand jugera-t-on le total suffisant pour agir? Il est temps, je le sens. Et j'ai peur. Doublement peur. Parce que j'ai appris, en outre, une chose que pour rien au monde je ne confierai à quiconque. Une chose qui m'est strictement personnelle.

Pour moi, *maintenant,* tout ce que m'a dit le vieil Horem *est vrai.*

Je sais bien, à soixante-cinq ans, le vieillard, physiquement, n'a pu accrocher à sept mètres de haut, en grimpant à un tronc d'arbre, le corps d'Anne Morin. Et un fou n'a pas de complices. Mais ce que je n'ignore plus à présent, et moi seul, c'est que ce qu'on ne peut accomplir à soixante-cinq ans, rien ne prouve qu'on ne puisse le faire à cent vingt, à deux cent cinquante ou à deux mille ans.

Par téléphone — il n'y a pas de temps à perdre, c'est pour moi une

question de vie ou de mort — je donne rendez-vous à M. Mullie, l'inspecteur des Eaux et Forêts, dans le cabinet du juge d'instruction et je me précipite à Boulogne-sur-Mer, au Palais de Justice. J'entre sans frapper chez M. Netter qui me reçoit très froidement. Aucune importance, M. Mullie est arrivé, c'est l'essentiel. Je n'ai rien à craindre pour le moment.

J'annonce qu'il est écrit, noir sur blanc, dans un dossier qui pourra être adressé au Parquet à la première réquisition, que le 23 février 1847 — un mardi — a été tuée à coups de barre de fer, sans motif connu, Aline Soudré, dans la forêt de la Bessonnies, sous un grand tilleul. C'était une femme blonde. On l'a identifiée grâce à une marque sous l'oreille droite, *en forme de haricot*. Le criminel a été arrêté sur-le-champ. Le chef des exempts a dressé procès-verbal de l'arrestation. Mais l'homme n'a pu être jugé. Il s'est évadé, volatilisé de la prison, on n'a jamais su comment.

Ce que je ne dis pas, c'est que, sur le procès-verbal d'arrestation, ancien de plus d'un siècle, *j'ai reconnu mon écriture et, avec un paraphe un peu enjolivé, ma propre signature.*

Ce qui les décide, c'est que je leur promets la preuve matérielle qui viendra asseoir la conviction du juge, la pièce d'or enserrée dans les fibres du tronc du tilleul, cette chose tangible, cet objet-témoin qui, si on le découvre à la place indiquée, sera resté inconnu de tous pendant quatre cents ans, sauf de celui qui l'y a déposé.

— « Abattre l'arbre, vous n'y songez pas, frémit l'inspecteur des Eaux et Forêts. »

Mais le juge a pris parti.

— « Vous direz que le tronc était pourri et qu'il s'agissait d'une mesure de sécurité. »

M. Mullie s'inclina.

— « C'est bien pour vous être agréable, » acquiesça-t-il avec scepticisme.

Mais leur curiosité à tous deux était bien réelle.

L'abattage a lieu le lendemain. Sont là l'inspecteur des Eaux et Forêts, les trois bûcherons, un garde-forestier dans sa tenue vert pomme adornée de la trompe de chasse. Le juge est lui aussi présent, comme par hasard. Pourtant, il avait déclaré la veille, le premier enthousiasme une fois tombé : « Ne comptez pas sur moi. »

Les bûcherons abattent le tilleul. Sa masse impressionnante recouvre la clairière. Nous l'approchons avec respect. D'après M. Mullie, le point par où la pièce a pu être enfoncée doit se trouver à l'intersection de la première grosse branche et du fût, et non à celle que m'a signalée le vieux. Toute la surface est lisse, pas de trace de blessure. Il triomphe et annonce :

— « On va le scier là et on ne trouvera rien. »

J'examine plus loin la quatrième branche. A la commissure, une légère boursouflure est sensible sous le doigt. Je la montre.

L'inspecteur dit :

— « Commençons par là si vous voulez. Mais cela n'a aucun sens. »

— « Cette affaire, de quelque côté qu'on la retourne, n'a aucun sens, » dit le juge. « Autant essayer par là. »

Les hommes se mettent à l'ouvrage. Nous sommes trois penchés sur le tilleul. La quatrième branche a été amputée au ras du tronc et celui-ci tranché à la même hauteur. Maintenant, sur mes indications, à la gouge et au burin, à coups de maillet, un homme creuse le cœur de l'arbre. M. Mullie parle de déterminer l'âge du tilleul par le calcul du nombre des anneaux concentriques créés par la structure du bois d'automne, différente de celle du bois de printemps, et il argumente savamment. Je ne porte pas la moindre attention à ce qu'il raconte, pas plus que le juge. Je regarde s'agrandir le trou dans le cœur de l'arbre. Le fil de l'outil bute sur du métal et la sueur perle à mon front.

Nous nous penchons sur l'ouverture. L'or scintille, étouffé par le bois.

— « Vous voyez, » dis-je, « qu'il a poussé avec l'arbre. »

Le juge est pâle et sa lèvre tressaille. M. Mullie, lui, est cramoisi, et les yeux lui sortent de la tête. Non sans difficulté, la pièce est dégagée, revoit le jour. C'est un écu d'or de deux livres. Il est daté de 1537.

Le juge le tient dans sa main comme s'il s'attendait à le voir se transformer en tison ardent.

— « En son temps, sous François Ier, c'est, je crois, ce qu'on appelait un escu-soleil, » dit-il.

En effet, il brillait comme le soleil.

M. Netter relève enfin la tête, et me regarde, un peu hagard. Il soupire.

— « Il ne nous reste plus qu'à arrêter le vieux. Mais pourra-t-on le juger ? »

— « Il en dira toujours assez long pour qu'on puisse l'enfermer, » assura philosophiquement l'inspecteur des Eaux et Forêts.

Le vieil Horem s'effaça pour nous laisser entrer. Et il s'adressa d'abord à moi de la même phrase courtoise que la première fois.

— « Je vous attendais, » dit-il. « C'est votre cinquième visite. »

J'eus la force d'affronter son regard d'acier bleui.

— « Pourquoi m'avoir parlé de la pièce d'or ? »

— « Il fallait bien qu'on la retrouvât, puisque, autrefois, je l'avais placée où vous savez pour cela. »

M. Netter s'était emparé de la collection du Constitutionnel et en feuilletait l'année 1847. Le vieil Horem lui dit aimablement, mais c'est moi qu'il fixait :

— « Vous cherchez l'affaire du 23 février ? Vous ne trouverez pas

grand-chose là-dedans. Le dossier du chef des exempts, à Saint-Omer, pourrait vous en apprendre bien davantage. »

Le juge lisait. Un gendarme barrait la porte de son imposant uniforme.

Le vieil homme s'était rapproché de moi. Il me dit avec la bienveillance qu'il m'avait toujours témoignée.

— « *Ce n'est pas la première fois que vous me faites arrêter.* »

— « Ne faites pas attention, il est fou, » dit le gendarme.

Je me suis senti pâlir, parce que je saisissais l'ampleur de son explication.

Il termina en souriant, et ce fut son dernier mot pour moi.

— « Nous nous retrouverons plus tard, *naturellement.* »

— « Pas de menaces, » dit encore le gendarme.

Il ne pouvait savoir ! Moi, j'avais bien compris qu'il ne s'agissait pas d'une menace, *mais d'un rendez-vous.*

Car, sur la terre et ailleurs, tout n'est qu'éternel recommencement.



NUMÉRO SPÉCIAL HORS SÉRIE DE " MYSTÈRE-MAGAZINE "

Nous rappelons que les nouvelles policières primées à notre Grand Prix 1953 ont été publiées en un **Numéro Spécial hors série** vendu au même prix que nos numéros courants : 100 francs (10 % de remise pour nos abonnés). Vous pouvez recevoir ce numéro par poste en nous en adressant le montant en timbres ou en virement à notre C. C. P. — Edit. OPTA, Paris 1848-38.

Le super-perroquet

(*The cerebrative psittacoïde*)

par H. NEARING Jr.

Voici, après « La machine à poésie », (1) *une seconde aventure des Professeurs Ransom et MacTate, tandem humoristique aussi familier aux lecteurs américains que peuvent l'être Abbott et Costello aux spectateurs de cinéma (et nous espérons que ce sera aussi le cas bientôt pour vous).*

L'incident des pêcheurs japonais, lors des expériences thermo-nucléaires du Pacifique, il y a trois mois, a prouvé une fois de plus les dangers de l'expérimentation scientifique. Le bouillant petit professeur Cleanth Penn Ransom, en ce qui le concerne, est une véritable bombe H à lui tout seul : ses idées scientifiques débridées et leur mise en valeur répandent le désordre et la consternation dans l'Université où il enseigne les mathématiques, en dépit des efforts de son collègue en matière de philosophie, le placide et sarcastique MacTate.

Mais que ce soit dans l'application de la cybernétique à la composition des quatrains (voir « La machine à poésie »), *du Vaudou à l'enseignement des mathématiques ou du pouvoir rotatoire de la molécule du sérum de vérité à l'exploration de l'espace, il faut reconnaître que le Professeur Ransom a le don d'obtenir des résultats surprenants !*

Cette fois, il applique la science des courants électriques du cerveau, science authentique où se sont illustrés Hans Berger et Gray Walter, à l'éducation d'un perroquet de génie qui est le digne pendant du rat savant de la nouvelle « Les joueurs d'échecs » (2). *Les résultats, vous le verrez, tiennent de Walt Disney et des meilleures scènes de* « Miss Shumway jette un sort », *le fameux roman loufoque de Raymond Marshall alias James Hadley Chase.*

Ajoutons que les aventures scientifico-burlesques des Professeurs Ransom et MacTate viennent d'être réunies en un volume publié à New-York par la maison d'éditions Doubleday sous le titre : « Les sinistres recherches du Professeur C. P. Ransom. ».



---

(1) Voir « *Fiction* » n° 3.
(2) Voir « *Fiction* » n° 4.

Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc.

« MOISE, » dit le Professeur Cleanth Penn Ransom de la Faculté de Mathématiques, « Alexandre le Grand, Jules César, saint Pierre, Mahomet, Martin Luther, Ignace de Loyola, Pierre le Grand, Napoléon... »

— « Dites donc, mon vieux, » l'interrompit le Professeur Archibald MacTate de la Faculté de Philosophie, « êtes-vous en train de faire une répétition pour un genre de cours rétrospectif? Je crois que vous devriez au moins citer les dates. »

Ransom bomba son petit ventre et se mit à tourner sur son fauteuil pivotant.

— « Non, non. Je révisais simplement la liste des épileptiques les plus célèbres dont Worthington fait partie. »

— « Worthington? »

MacTate croisa ses longues jambes et alluma une cigarette.

— « Bien sûr! Worthington est un genre de génie épileptique. » Ransom fit un vague geste de la main vers le sud. « Il est originaire d'Oak Ridge. Je suppose qu'il est né trop près d'une pile atomique ou d'un machin du même genre. En tout cas, en considérant les choses du point de vue électrique, les hémisphères de son cerveau ne s'apparient pas. La charge de la substance corticale de l'un des hémisphères ne cesse d'augmenter jusqu'à devenir si forte que le trop plein est obligé de déborder dans l'autre hémisphère, provoquant ainsi un accès. »

— « Mais, dites-moi, Ransom, qui est...? »

— « Naturellement, » poursuivit Ransom, « Worthington n'a pas d'accès grâce à ce machin pour la tête que j'ai arrangé pour lui : une paire d'électrodes avec une pile, comme celles des appareils acoustiques pour sourds, mais légèrement survoltées. De sorte qu'il se produit un suintement constant d'électricité d'un hémisphère à l'autre et que la différence n'atteint jamais le point où se déclenche un accès, si l'on peut s'exprimer ainsi. »

— « Ransom, qui... ?

— « Mais, soit l'augmentation de charge résiduaire soit le suintement lui-même poussent continuellement son esprit d'une idée vers une autre. Et, depuis que je lui ai mis les électrodes, il semble, pour une raison inconnue, qu'il y ait une augmentation de potentiel du côté de la circonvolution de Broca. Au centre de la parole. Vous savez bien. Normalement, il ne devrait pas être capable de dire grand-chose avant 45 ans environ, mais avec ce machin il en invente déjà. Je veux dire des mots. C'est pourquoi il m'est venu à l'idée de lui apprendre à... »

— « *Quel giorno più,* » dit une voix de baryton retentissante, « *non vi leggemmo avanti.* »

MacTate leva les yeux.

— Est-ce que ce n'est pas...? »

— « C'est bien lui, » dit Ransom en hochant affirmativement la tête. « Il se repose en ce moment, en vue de sa conférence. J'ai poussé

le suintement électrique afin de l'endormir, mais il n'arrête pas de parler dans son sommeil. »

MacTate regarda autour de lui.

— « Ce que je voulais demander, c'est si ce n'était pas du Dante que quelqu'un citait. Cela me dit quelque chose. »

— « Oh ! ça ! » dit Ransom avec un large sourire. « Bien sûr que c'est du Dante. La première chose que Worthington ait appris à dire avant de devenir un génie. Chaque fois que mon neveu à Oak Ridge rangeait ses livres, il lui disait cette phrase. C'est Francesca de Rimini qui raconte comment elle fut mise à mal, alors qu'avec son petit ami elle lisait les aventures de Lancelot et de Guenièvre. Ce jour-là, nous ne lûmes pas plus loin ! Sauf que naturellement mon neveu n'avait aucune intention... »

— « Mais Ransom, où est...? »

MacTate continuait à regarder autour de lui.

— « Ainsi que je vous l'ai dit, il est en train de dormir, » lui dit Ransom en pointant le doigt. « Dans ce placard. »

Il cessa de tourner sur son fauteuil.

— « Je crois qu'il est l'heure de le réveiller. Comme je vous disais, j'ai eu l'idée de lui apprendre à lire l'italien et il est devenu absolument fou de Dante, dont il savait déjà une ligne, au départ. Il a lu à la bibliothèque tous les livres à son sujet. Et comme il ne possède pas de mains, son cerveau est capable de s'intéresser à des choses qu'une substance corticale encombrée de cellules manuelles ne remarquerait pas autant. C'est un pédant terrible. C'est pourquoi... »

— « Ransom? demanda MacTate en écrasant le mégot de sa cigarette. « *Qui* est Worthington? »

Ransom sourit d'une oreille à l'autre.

— « Je vais vous le montrer. »

Il se dirigea vers le placard, en ouvrit la porte, étendit sa main à l'intérieur pendant un instant, puis se recula.

— « Sortez, Worthington ! J'ai une nouvelle recrue pour votre conférence. »

MacTate fut incapable de rien voir jusqu'à ce que la voix de baryton retentissante, montant du plancher, l'incita à baisser les yeux.

— « *Haut les mains, les enfants.* » (1).

Un petit perroquet vert avec une très grosse tête pointait une patte dans leur direction à la façon d'un revolver. Gloussant gutturalement, il s'approcha de la table de travail de Ransom en se rengorgeant, battit des ailes et vint se percher sur la traverse de la lampe de bureau.

— « Pourquoi diable ne m'avez-vous pas appris le français, Ransom? On peut dire des choses si diantrement idiotes dans cette langue tout en paraissant toujours être terriblement sérieux. »

---

(1) En français dans le texte.

Il plongea en avant, s'accrochant à la traverse par le bec et fit un grand soleil pour revenir à sa position première.

— « On peut le faire dans n'importe quelle langue, » dit Ransom. « Tenez, Worthington, je vous présente le Professeur MacTate. Comme je viens de vous le dire, je crois que nous pourrons le décider à venir à votre conférence. »

— « Salut ! » Worthington effectua un nouveau grand soleil autour de la traverse. MacTate remarqua qu'il portait comme de minuscules écouteurs, d'où partaient des fils vers quelque chose d'enfoui sous les plumes de sa gorge. « Alors, Ransom, et ce fils de chienne de Strombetti? Si vous ne l'obligez pas à... »

— « Ecoutez, Worthington ! Que vous ai-je dit? Ce n'est pas une façon de parler du Professeur Strombetti. M'avez-vous jamais entendu le traiter ainsi? »

— « Pour sûr. L'autre jour vous lui avez même dit qu'il pouvait... »

— « Ne vous occupez *pas* de ce que je lui ai dit, » gronda Ransom. « Ce n'est pas *moi* qui essaye d'obtenir un poste dans sa section. »

— « Ah ! voilà que vous semblez comprendre, Ransom. » Worthington fit un nouveau soleil autour de la barre transversale. « C'est pourquoi il faut qu'il soit présent à ma conférence. Je lui prouverai que je suis assez intelligent pour enseigner dans sa section pouilleuse. »

MacTate considéra le protégé de son collègue d'un air railleur.

— « Dites-moi, Worthington, quel est le sujet de votre conférence? »

— « Un nouvel examen de certains points cruciaux de *l'Enfer ?* Ou bien dites-vous *cruciaux ?* » Worthington regarda MacTate pensivement. « Que le diable m'emporte si je le sais. N'importe, nous ferions mieux de nous mettre en route. Il est presque l'heure, hein? »

Ransom consulta sa montre-bracelet.

— « Oui, il est presque 5 heures. Je vais chercher votre... »

— « Mon vieux, » dit MacTate, l'air perplexe. « Croyez-vous que 5 heures soit une heure propice pour une conférence? »

— « Attendez, MacTate ! »

Ransom jeta une regard en direction de Worthington qui, la tête sous l'aile, se mordillait consciencieusement. Puis il fit signe à MacTate de s'approcher du placard et lui dit en chuchotant :

— « Ce n'est pas une chose officielle, vous comprenez? Simplement, vous, moi et quelques-uns de mes étudiants que j'ai houspillés afin qu'ils viennent. Naturellement, Worthington l'ignore et j'ai justement choisi une heure où Strombetti ne sera probablement pas là. S'il savait que Worthington fait une conférence dans une de ses salles de la section des langues... »

— « Mais Worthington ne verra-t-il pas qu'il n'est pas présent? »

— « Non. » Ransom plongea la main dans le placard et en sortit une cage en fil de fer, ainsi qu'un morceau de tissu couleur acajou. « Il sera là-dedans et recouvert du tissu. Je l'ai persuadé que les gens

pourraient être bouleversés par sa beauté et ne pas prêter toute l'attention voulue à ses paroles. »

— « Que diable êtes-vous en train de chuchoter là-bas? »

Worthington avait cessé de se gratter et les observait d'un œil soupçonneux.

— « Ne soyez pas aussi curieux, Worthington. » Ransom se dirigea vers lui, la cage en mains. « Allons, rentrez là-dedans! »

— « Se sert-il de notes? » demanda MacTate.

— « Des notes! » Worthington lui jeta un seul et unique regard et grimpa dans la cage. « Que diable en ferais-je? C'est bon pour des bâtards imbéciles du genre de Strombetti. »

— « Ecoutez, Worthington! » Ransom pointa le doigt vers lui. « Vous m'avez promis de surveiller votre langage à cette conférence et voilà que vous ne faites pas le moindre effort pour vous corriger, alors que nous n'en sommes plus qu'à quelques minutes. »

— « Allons, Ransom, ne vous énervez pas! » Worthington s'installa confortablement dans sa cage. « Tout se passera dans la meilleure des traditions de l'érudition. »

Ransom recouvrit la cage du bout de tissu et la fourra sous son bras.

— « Venez, MacTate! »

Il l'entraîna dans une des salles de cours du quatrième étage et donna la lumière. La salle était déjà occupée par quatre étudiants à l'allure de mathématiciens faméliques luttant contre l'ennui.

— « Ah! » s'exclama Ransom dirigeant sa voix vers la cage recouverte. « Quelle belle assistance! »

Il se tourna vers les étudiants et, sans proférer un son, articula des lèvres le mot « *applaudissez* ». Ils applaudirent sans aucune conviction, mais redoublèrent d'efforts lorsque Ransom les regarda d'un air menaçant.

— « Eh bien! Ransom, » dit Worthington, « le type que vous savez est-il là? »

— « Je... Au fait, Worthington... » Ransom posa la cage sur la chaire au bout de la pièce et lissa le tissu qui la recouvrait. « ...Je crois qu'à votre place je dirais *cruciaux* et non *cruxiaux*. Il ne faut pas que vous ayez l'air précieux. »

— « Mais écoutez, Ransom, et ce Strombetti? S'il n'est pas encore ici... »

— « Mon Dieu! » Ransom sentit peser sur lui un regard hostile venant de la porte. « Quand on parle du loup!... » Il se tourna vers MacTate. « Restez ici avec Worthington un instant. Et surtout faites tout ce que vous voulez, mais ne le laissez pas parler avant mon retour. »

— « Mais, mon vieux... »

Ransom longea le passage entre les pupitres et essaya de tordre son visage en une grimace cordiale.

— « Tiens, Strombetti? Quel bon vent vous amène? »

— « Je suppose qu'on ne s'attendait pas à me voir? » Strombetti tortillait ses moustaches. « Je suppose que ces salles de la section des langues sont simplement faites pour permettre aux mathématiciens d'y brûler de la lumière? » Il agita furieusement un doigt sous le nez de Ransom. « Et maintenant, si vous m'expliquiez ce que *vous faites* ici? »

— « Calmez-vous, Strombetti! » Ransom jeta un regard d'appréhension vers la cage recouverte. « Ne criez pas! Quelques-uns de mes étudiants ont besoin d'un petit coup de main et je n'ai jamais songé que vous seriez... qu'on aurait besoin de cette salle à cette heure-ci. »

Strombetti jeta un regard sur les étudiants. « Que se passe-t-il? N'y a-t-il pas de salles de mathématiques où vous pourriez emmener vos abrutis? »

— « Je suis en mesure de tout vous expliquer, Strombetti. Nous étudions les équations de Codazzi... vous savez bien... la théorie des surfaces... et je me suis dit qu'un peu d'atmosphère... »

Là-bas, sur la chaire, Worthington perdait patience.

— « Où diable est parti Ransom? Êtes-vous là, MacTate? »

— « Oui, Worthington. Ransom a bien recommandé que vous... »

— « Ecoutez! Strombetti est-il arrivé? »

MacTate regarda la silhouette sur le pas de la porte.

— « Ma foi, si je ne me trompe pas... »

— « C'est tout ce que je voulais savoir. Asseyez-vous, MacTate! »

— « Non! Worthington! pour l'amour du ciel! »

— « Messieurs et chers collègues, » éclata la retentissante voix de baryton. « Je me propose d'examiner avec vous... ou plutôt de réexaminer... un certain nombre de points cru... cruxiaux concernant le plus grand poème de notre patrimoine. Pour aujourd'hui, je limiterai mes observations à l'*Enfer,* quoique le *Purgatoire* et de nombreux passages du *Paradis* pourraient offrir des critiques aussi stimulantes, sinon aussi familières, au *Spitzegefühl,* c'est-à-dire à l'instinct du limier, si j'ose m'exprimer ainsi. Premièrement, je vous soumets la phrase bien connue du début de VII° chant : *Papè Satan, papè Satan, aleppe, Comincio Pluto con la voce chioccia.* En d'autres termes, Pluton, geôlier des cupides et des prodigues, salue Virgile et Dante « avec une langue vélicative » ou littéralement « avec une voix gloussante » disant « *Papae Satan* » etc. Cette remarque comminatoire — car Virgile la reconnaît comme telle en rassurant Dante quant aux limitations de la puissance du monstre — fut interprétée par les commentateurs d'autrefois comme une incantation en français : *Pas paix Satan, pas paix Satan à l'épée,* ou en hébreu : *Bab-e-shatan, bab-e-shatan, alep,* pour signifier que l'Enfer a été conquis, contrairement à ce qui est dit dans l'Évangile de saint Matthieu XVI, 18 ; ou simplement comme jargon sans aucune signification, comme les paroles de Nemrod, dans le Chant XXXI. Plusieurs de mes érudits confrères, y compris le Professeur Strombetti, se rangent à ce dernier point de vue, en dépit du fait que le fragment d'une satire en vers latins désignant le Pape Honoré sous le nom de

« *Papa Sathan* » fut découvert dans un manuscrit du XIIe siècle, de Copenhague, et publié dans la *Historische Vierteljahrschrift* (Volume XXX) dès 1935. En outre, quoique les parties de la satire qui pourraient expliquer le mot *aleppe* dans la remarque de Pluton n'existent plus, on trouve une citation un peu plus longue de cette même satire dans un manuscrit de la Bibliothèque Municipale de Rouen (A 376, folio 179) qui suggère que le poème était une série d'invectives contre divers Papes, qui tous y étaient qualifiés de « *Papes Satan* » entre autres épithètes, expliquant ainsi l'utilisation par Dante du pluriel *papè* ou *papae.* »

Worthington s'éclaircit le gosier. « Notez bien que tout ceci est parfaitement connu du véritable étudiant de Dante. Mais pouvez-vous imaginer ce Strombetti ? Au lieu d'admettre qu'une satire, suffisamment célèbre pour avoir fourni une allusion à Dante, pourrait être presque complètement perdue, il continue à enseigner à ses étudiants que la remarque de Pluton est un « jargon sans aucun sens ». Non pas... »

— « Worthington, » dit MacTate qui regardait la cage recouverte comme frappé de stupeur, « ne feriez-vous pas mieux... »

— « Non pas, » poursuivit Worthington, « que je veuille mettre en doute les facultés de raisonnement de ce pauvre type. Soyons justes. Ses erreurs sont dues uniquement à l'ignorance. Voyez-vous, il s'intéresse à d'autres choses, comme cette émission enfantine, par exemple, avec laquelle il perd son temps, et il peut donc se tenir au courant de tout ce qu'on devrait connaître à fond pour bien enseigner Dante. Mais c'est justement ce qui me rend furieux contre ce... »

Là-bas, près de la porte, Strombetti, les yeux exorbités, affronta Ransom.

— « Ainsi, Ransom, vous avez monté ici ce perroquet à cervelle d'oiseau, après que je vous eusse dit... »

— « Ecoutez, Strombetti... »

— « En plus, vous essayez de le cacher sous cette ridicule... » Les yeux de Strombetti lançaient des flammes en direction de la cage rcouverte. « Eh bien ! je vous garantis que vous n'en aurez plus l'occasion. »

Il se dirigea vers la chaire.

— « ...Et il sait parfaitement, » continuait Worthington, « que cet oiseau est un érudit connaissant son Dante à fond, mais il persiste à lui refuser un poste dans son service. Jusqu'à quelles bassesses peut... »

Strombetti projeta la main vers la cage et en arracha la couverture. Worthington, accroché dans le haut, faisait sa conférence la tête en bas. Il allongea le cou et tourna la tête pour dévisager son ennemi.

— « Tiens, tiens ! Voyez qui est là ! Qu'en dites-vous, Strombettaccio ? Me donnez-vous ce poste ou n'en avez-vous pas encore entendu assez ? »

— « Je vais vous montrer qui en a assez, espèce de sale petit vautour ! »

Strombetti ouvrit brusquement le haut de la cage et saisit Worthington par le cou.

— « Bas les pattes ! Lâchez mon cou ! Espèce de *guaglio* pouilleux ! »

Worthington se tortilla et essaya de battre des ailes.

— « Naturellement, je le lâcherai. Quand vous aurez cessé de respirer. »

Strombetti serra un peu plus fort, avec une sorte de brutalité prudente.

— « Ransom ! » croassa Worthington. « Il essaye de me tuer ! Ransom ! »

— « Lâchez-le, Strombetti ! » Ransom s'approcha et le saisit par la manche. « MacTate... »

— « Pas avant qu'il ait promis de ne plus jamais monter ici. »

Strombetti repoussa Ransom du coude et recula devant MacTate qui avançait en hésitant.

— « Entendu ! Je le promets ! Je le promets ! »

Worthington s'échappa des doigts de son ennemi qui s'étaient relâchés, battit des ailes et alla se poser sur un des plafonniers.

— « Vous n'avez pas honte de vouloir tuer quelqu'un qui essaye tout simplement de vous demander un emploi ? »

Il se mit à lisser ses plumes ébouriffées avec une dignité blessée. Strombetti virevolta.

— « Quant à vous, Ransom... »

— « Voyons, Strombetti, vous n'allez pas réellement lui faire du mal, n'est-ce pas ? J'ai simplement voulu lui permettre de se pavaner un peu devant mes étudiants en maths. » Ransom lança un regard vers Worthington et d'un geste congédia ses étudiants, sans dire un mot. Ils s'empressèrent de filer. « Nous aurions pu nous servir d'une des salles de cours en bas, mais Worthington a un sens de l'orientation si développé... »

— « Son sens développé ferait bien de l'empêcher de s'orienter *par ici.* » Strombetti lança un regard furieux à Ransom. « Pour cette fois, je veux bien passer l'éponge, mais je vous jure, Ransom, que si jamais je le retrouve encore ici, en haut... »

Il brandit son poing en une menace rageuse, se dirigea vers la porte et éteignit la lumière.

— « Hé ! Strombetti ! » Worthington cessa de lisser ses plumes. « Et mon emploi ? Vous n'allez pas me dire que vous n'êtes pas encore convaincu... »

— « La ferme, Worthington ! » Ransom prit la cage et fit signe à Worthington d'y rentrer. « Vous venez d'éviter d'un cheveu de vous faire étrangler et vous en êtes encore à penser à votre emploi ! » Il referma la porte de la cage sur Worthington et la recouvrit du morceau de tissu.

— « Strombetti avait raison. Vous êtes bien une cervelle d'oiseau. »

MacTate, décidant prudemment de ne pas suivre son collègue, rentra

chez lui. Le lendemain matin, alors qu'il était assis dans son bureau, griffonnant des gribouillages grotesques en marge du *Journal d'Esthétiques,* le téléphone sonna.

— « Ecoutez, MacTate, avez-*vous* la moindre idée de l'endroit où peut se trouver Worthington? »

— « Mais non, mon vieux. La dernière fois que je l'ai vu, vous le remportiez à votre bureau après la... la conférence. Je me suis dit que j'aurai le temps de le féliciter plus dignement un peu plus tard, aussi je... »

— « Ecoutez! Venez m'aider à le retrouver. Dieu seul sait ce qu'il manigance encore. »

Lorsque MacTate ouvrit la porte du bureau de Ransom, il le trouva en train d'écouter une tirade crépitante au téléphone.

— « Oui, Strombetti... c'est parfaitement exact. Aucune excuse pour une chose pareille. » Ransom enleva l'écouteur de l'oreille, fit la grimace, l'y replaça. « Non, non. Je vous donne mon assurance personnelle qu'une chose pareille ne se reproduira jamais plus. Je... »

On tapa à la porte. MacTate ouvrit. Worthington entra et alla s'installer sur son perchoir, sur la lampe du bureau.

— « Le voici qui vient d'arriver, » dit Ransom. « Je lui ferai entendre raison, Strombetti. Merci de m'avoir appelé. »

Il raccrocha, se renversa dans son fauteuil pivotant et fixa Worthington d'un œil farouche.

Worthington, étrangement silencieux, glissa la tête sous l'aile et se mit à se gratter.

— « Et maintenant, Worthington, vous allez *m'écouter,* » dit Ransom. « Qu'est-ce que cette histoire selon laquelle vous auriez troublé le cours de Strombetti sur Dante, ce matin? »

— « Vous a-t-il dit que j'avais troublé son cours? » Worthington leva des yeux innocents, remplis d'étonnement. « Je les ai simplement fait rire un peu, c'est tout. »

— « Ah! vous leur avez dit des choses drôles? »

— « Pour sûr. Strombetti a une marotte, vous savez? *Piangevan elli.* Il dit cette phrase chaque fois qu'un étudiant lui pose une question idiote. Elle vient du passage où Ugolin raconte comment il mourait de faim avec ses deux enfants. *Io non piangeva, si dentro impietrai ; Piangevan elli!* « Je n'ai pas pleuré, tant j'étais pétrifié intérieurement ; ils pleuraient. » Aussi, chaque fois qu'il s'embrouillait dans ses notes ou trébuchait sur une interprétation, je criais : *Piangevan elli,* exactement comme il le fait. Toute la classe s'esclaffait. »

— « Je me l'imagine. Je suppose que vous avez oublié lui avoir promis hier soir de ne jamais plus monter là-haut? »

— « Mais je ne suis pas *allé* dans sa classe. Je m'étais simplement perché sur le rebord de la fenêtre. J'ai volé de votre fenêtre jusqu'à la sienne.

— « Mais, mon Dieu ! Worthington !... Attendez ! » Les paupières de Ransom se plissèrent. « Si vous vous y êtes rendu en volant par l'extérieur, comment se fait-il alors que vous soyez revenu par la porte ? »

— « C'est uniquement sa faute. Il s'est glissé vers la fenêtre et a essayé de me guillotiner en la refermant. Est-ce ma faute à moi, s'il me *force* à entrer dans sa classe ? »

Ransom fronça les sourcils avec sollicitude.

— « Worthington, un de ces jours vous allez vous faire tuer. Je parierais que vous avez même eu le toupet de lui redemander un poste dans sa section. »

— « Et pourquoi pas ? » Worthington se retourna témérairement sur son perchoir. « Il existe une judicieuse loi locale sur le réemploi obligatoire. Peut-être même est-ce une loi fédérale ? Peu importe. Si je voulais vraiment faire du grabuge... »

— « Voyons, Worthington, expliquons-nous une fois pour toutes. Vous n'êtes pas un citoyen. Vous n'êtes qu'un...»

— « Qui est-ce qui n'est pas un citoyen ? » Worthington sauta d'indignation. « Je suis né dans ce pays et je suis capable de subir avec succès tous les examens de capacité d'électeur que vous ayez jamais vus. Aussitôt que j'aurai atteint l'âge voulu. Vous n'avez qu'à vous rappeler le Cinquième Amendement : « *Le droit de vote ne sera pas refusé ou restreint pour cause de race, de couleur ou de conditions antérieures de servitude !* »

— « Nous y voilà ! » dit Ransom en pointant du doigt en direction de Worthington. « Où voyez-vous là une référence quelconque à l'espèce ? » Il secoua tristement la tête. « Worthington, parfois vous avez les idées les plus saugrenues. Je ne sais vraiment pas que faire de vous. »

— « Peut-être devriez-vous l'envoyer dans une Faculté de Droit ? » suggéra MacTate.

— « Je veux bien admettre que vous êtes quelque chose de plus qu'un simple perroquet, » poursuivit Ransom. « Une sorte de super-perroquet. Presque un perroquet-humanoïde peut-être. Mais vous manquez totalement de sens commun. Strombetti a parfaitement le droit de vous récuser pour instabilité émotive. »

— « Que diable, Ransom ! Si ce que vous dites là est vrai, ils seraient obligés de mettre dehors tous les professeurs qu'il y a dans cette université. Ecoutez. Supposez qu'au lieu de Dante, j'adore les mathématiques. Ne me confieriez-vous pas un poste ? »

— « Eh bien... »

— « Vous voyez ? Alors pourquoi, lui, ne veut-il pas m'en donner un ? Qu'est-ce que cela fait que je sois un perroquet ? Un perroquet n'a-t-il pas des yeux ? Un perroquet n'a-t-il pas des mains... mettons des pattes... des organes, des proportions, des sens, des affections, des passions ? N'est-il pas nourri des mêmes aliments, blessé par les mêmes

armes, sujet aux mêmes maladies...? Tiens ! une idée ! Je pourrais mordre ce fils de chienne et lui inoculer la psittacose (1). »

— « Worthington, je vous ai déjà dit de ne pas... »

— « ... Guéri par les mêmes remèdes, réchauffé par le même été, glacé par le même hiver qu'un... Strombetti? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas? Et si vous nous outragez, ne nous vengerons-nous pas? Semblables à vous en tout le reste, nous vous ressemblerons aussi par là. » D'un geste théâtral Worthington pointa sa patte vers Ransom. « Le mal que vous m'avez enseigné, je vais le pratiquer, et malheur à moi si l'élève ne surpasse pas son maître ! »

Il s'éclairçit le gosier, visiblement satisfait de lui-même et annonça : « *Le Marchand de Venise*. Acte III, Scène I. »

Ransom le regarda admirativement.

— « Mon Dieu ! Worthington ! Quelle mémoire vous avez. Comme un acteur. Si seulement il existait un moyen quelconque de... »

— « Mon vieux, » dit MacTate, « est-ce que Strombetti n'a pas une émission enfantine quelconque à la télévision? »

— « Certainement. Mais je né vois pas le rapport... »

— « Il m'est venu à l'idée qu'il pourrait être plus disposé à employer Worthington comme voix dans son émission que comme chargé de cours dans sa Section Langues. Par la suite, si Worthington arrivait à s'insinuer dans ses bonnes grâces *à la télévision,* il pourrait avoir une chance de s'élever par son travail jusqu'à... »

— « MacTate ! Vous êtes... » Ransom considéra Worthington et la joie qui étincelait dans ses yeux s'évanouit. « Seulement, je ne sais pas. Après ce qui s'est passé hier soir et ce matin... »

— « N'hésitez pas, Ransom, » dit Worthington. « Arrangez ça pour moi. Je serai gentil avec ce... Strombetti dès qu'il m'aura confié un poste. »

Ransom paraissait dubitatif.

— « Je ne sais pas ! Il vaudrait mieux lui laisser une semaine ou deux pour se calmer. »

— « Mon Dieu, Ransom ! Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je reste ici toute une semaine à me tourner les pouces. »

— « Eh bien ! Il se pourrait que vous ayez raison. » Ransom se gratta le nez. « Je vais aller lui parler. Peut-être qu'en le menaçant de ce que vous pourriez être capable de lui faire au cours de toute une semaine de loisirs, il vous donnera du travail. Un cas de légitime défense. » Il se leva. « Tenez, MacTate ! » Il prit un échiquier dans un des tiroirs de son bureau. « Occupez-vous en compagnie de Worthington jusqu'à ce que je revienne. »

— « Mais, mon vieux... »

Ransom quitta la pièce.

---

(1) Maladie des perroquets, transmissible à l'homme.

MacTate haussa les épaules et se mit à disposer les pièces. Quelque temps après il était échec et mat par la combinaison caractérisée du Thème Romain, après que Worthington eût détruit, l'une après l'autre, ses offensives laborieusement menées. A ce moment, Ransom revint et se laissa choir comme une loque dans son fauteuil pivotant.

— « Worthington, je viens de vous sacrifier les meilleures années de ma vie. »

— « Ce n'est vraiment pas le moment de plaisanter, Ransom. Qu'a dit Strombetti? »

— « Eh bien! C'est une longue histoire. »

Ransom replia les bras sous sa nuque et tourniqua dans son fauteuil.

— « Tout d'abord, il m'a demandé si j'étais certain que vous soyez épileptique et je fus obligé d'admettre que c'étaient peut-être les électrodes qui vous faisaient agir comme un fou. Surtout étant donné que vous n'avez jamais fait preuve du moindre signe d'intelligence avant que je vous en munisse. Il est possible que, même si vous avez débuté dans la vie comme épileptique, vous ayez perdu cette tare en grandissant ou bien qu'elle ait été guérie par électrothérapie, si l'on peut dire. Peu importe, Strombetti a suggéré que si je vous enlevais les électrodes, vous deviendriez peu-être un être en compagnie duquel on pourrait vivre. »

Worthington le regarda, les yeux ronds.

— « Mais Ransom, ce serait un assassinat pur et simple. Pour l'amour de Dieu! Je ne pourrais plus... » Il sautilla d'angoisse. « C'est ça qu'il *cherche*. Ne voyez-vous pas? Puisqu'il ne réussit pas à m'assassiner de ses propres mains, il veut vous persuader de le faire. Ce sale traître... »

— « Voyons, Worthington! Calmez-vous! » Ransom étendit une main apaisante. « Comment savons-nous si vous ne seriez pas absolument normal, même sans électrodes? Vous êtes un garçon *en pleine croissance* et peut-être que maintenant ces électrodes ont atteint leur but et ne font plus que vous chatouiller à vous en rendre idiot. De toute façon, ça vaut la peine d'essayer de les enlever. Il nous reste toujours la possibilité de les remettre en place si quelque chose ne marchait pas. Et entre temps Strombetti vous donnera du travail. »

Worthington le considéra avec suspicion.

— « Quel genre de boulot veut-il exactement me confier? »

— « Quelque chose dans son émission enfantine. » Ransom baissa les yeux vers le tapis. « Un poste comportant de grandes responsabilités. Il a besoin d'un bruiteur. »

— « Ciel! »

— « Eh bien, que voulez-vous? Vous ne pouvez tout de même pas rester à vous prélasser ici jusqu'à ce que Strombetti devienne fou de rage et vous tue pour de bon. » Ransom étendit les bras d'un geste exaspéré. « Je me suis épuisé à le persuader que vous lui coûteriez moins cher que quelqu'un à qui il faudrait des accessoires pour ses effets

sonores et c'est tout ce que vous trouvez à me dire pour me remercier. »

Worthington sautilla, furieux.

— « Je suppose que je devrais vous remercier de conspirer avec lui pour me tuer? »

— « Voyons, Worthington... »

— « Et ensuite vous avez le culot de vous vanter d'avoir réussi à m'obtenir un poste magnifique. Il n'aurait pas besoin de quelqu'un pour lui tourner les pages, par hasard? »

— « Worthington... »

— « Ou bien d'un concierge? Je pourrais balayer... »

La prudence de MacTate l'incita une fois de plus à s'éclipser. Il bafouilla quelque chose au sujet d'un rendez-vous et referma doucement la porte sur la marée montante des objurgations de Worthington. Le lendemain, Ransom lui téléphona pour lui dire qu'en fin de compte Worthington avait accepté la suggestion de Strombetti et avait déjà passé dix-huit heures privé de ses électrodes.

— « Aucun changement remarquable, ni pour l'intellect ni pour la personnalité. Cependant, il traite Strombetti avec plus de respect. Pour le moment, il est là-haut, dans son bureau, lisant le découpage de l'émission de la semaine prochaine. »

Des coups de téléphone ultérieurs donnèrent à peu près le même tableau de la situation.

— « Sauf qu'il devient somnolent de plus en plus fréquemment. Probablement la fatigue des répétitions. N'oubliez pas, MacTate. Mercredi. Cinq heures. »

Le mercredi, à 4 h. 30, Ransom téléphona à MacTate et lui demanda de venir le rejoindre dans un bar au bas de la rue. MacTate, retardé par une étudiante pourvue d'un complexe freudien impliquant Platon, rejoignit son collègue devant le poste de télévision à 4 h. 49 et commanda un double whisky.

— « Comment avez-vous fait pour persuader le barman de prendre le programme pour enfants, mon vieux? »

— « Il... Chut !... »

Ransom pointa le doigt vers l'écran sur lequel venait d'apparaître un tableau annonçant :

— « La Compagnie d'Extermination Morinsect... présente... La Parade des Insectes de l'Oncle Alessandro. »

— « Petits garçons et petites filles, » dit une voix confidentielle, « la prochaine fois que vous verrez un insecte ramper dans votre maison, vous demanderez à votre maman d'appeler... »

— « Ce n'est pas Worthington qui parle? demanda MacTate.

— « Non, » dit Ransom, « c'est Strombetti, je suppose. La première réplique de Worthington est une sonnerie de téléphone. »

— « ... Aussi dirigeons-nous vers la petite ruche dans l'arrière-cour où Madame Abeille attend de savoir si Monsieur Scarabée a réussi à passer son brevet de nageur. »

Sur l'écran apparut un mur réticulé en hexagones, devant lequel une abeille anthropoïde était assise, tapotant de ses ongles une table munie d'un téléphone.

— « ... M. Scarabée, vous vous souvenez, est en train d'essayer de faire élire son ami membre du Club Ruscellopattuglia. C'est l'épreuve finale. Brusquement, le téléphone sonne. »

— « Maintenant ! » murmura Ransom, « c'est le tour de Worthington ! »

Rien ne se produisit.

— « Le téléphone sonne, » répéta la voix de la télévision.

— « Le *téléphone...* »

— « *Quel giorno più,* » dit une voix de baryton retentissante « *non vi leggemmo avanti.* »

— « Oh mon Dieu ! » Ransom avala le contenu de son verre d'un seul trait. « Ne pensez-vous pas que... »

Il y eut des murmures excités, suivis d'un battement d'ailes et de quelque chose comme un gémissement étouffé, puis une tentative bien peu convaincante d'imiter une sonnerie de téléphone, manifestement avec des lèvres humaines.

— « MacTate. Allons-y ! »

Ransom jeta quelques pièces de monnaie sur le bar et se précipita dehors.

Ils mirent une demi-heure à atteindre la station d'émission de la télévision, à travers la circulation de 5 heures. Strombetti, qu'ils rencontrèrent alors qu'il sortait par une porte marquée « Privé », avait une lueur de vendetta dans les yeux.

— « Ransom, je devrais, que Dieu me pardonne, me suicider pour vous avoir laissé me persuader d'employer ce crétin. Il... »

— « Ecoutez, Strombetti ! » dit Ransom en avançant vers lui d'un air belliqueux. « Que lui avez-vous fait? »

— « Rien du tout. Rien du tout. Au moment où il aurait dû imiter la sonnerie, il s'est mis à débiter du Dante et puis il s'est envolé. J'ai été obligé de finir... »

— « Pourquoi ne pas l'avoir gardé dans le studio? » demanda Ransom, menaçant. « Tout ce qui est arrivé est votre faute, c'est vous qui m'avez fait enlever les électrodes. Si vous ne le retrouvez pas... »

— « Un instant, mon vieux, » dit MacTate en avançant vers eux. « Voyez-vous, Strombetti, ce pauvre petit a apparemment perdu la mémoire. Rien de ce qu'il a fait n'était intentionnel. Avez-vous remarqué de quel côté il s'est envolé? »

— « Oui. Il est parti dans le conduit d'aération. Ils l'avaient démonté pour le réparer et... »

— « Vous ne sauriez pas, par hasard, où se trouve l'autre bout de ce conduit? »

— « *Les* autres bouts, vous voulez dire. C'est un labyrinthe. Je viens de vérifier avec le type chargé de l'entretien. Il déclare que main-

tenant votre « pauvre petit » pourrrait se trouver n'importe où dans ce pâté de maisons. »

MacTate se dirigea vers la fenêtre et regarda les gratte-ciel entourant l'immeuble de la télévision. Il se tourna vers Ransom.

— « Allons-nous commencer les recherches, mon vieux? Nous pouvons nous charger de deux immeubles à la fois. Chacun un. Il a certainement dû entrer par une fenêtre quelconque. »

Ils réussirent à vérifier chacun à peu près le quart d'un étage avant la fermeture des bureaux pour la nuit.

— « Mon Dieu, MacTate, » dit Ransom alors qu'ils retournaient à l'Université. « Qui aurait jamais cru qu'il pouvait y avoir autant de bureaucratie dans tous ces petits bureaux? Ces agences de détectives. Ils n'aiment voir personne faire des recherches, hormis eux. »

— « Moi, je suis tombé sur des agences de professeurs, » dit MacTate, « ... Dites-voir, mon vieux, pourquoi ne pas engager une agence de détectives pour nous aider? »

— « C'est ce que j'ai fait. »

En fin de compte, Ransom annonça que l'agence de détectives avait abandonné les recherches.

— « Mais pas moi. Il ne reste plus beaucoup de bâtiments à vérifier. En outre, il y a certains bureaux au 17e étage que je tiens tout particulièrement à l'œil. Une entreprise de travaux publics. La secrétaire déclare que son patron est un grand génie qu'il est impossible de déranger et son associé, celui qui parle aux visiteurs, se trouve en ce moment en Europe. »

— « Mais, mon vieux, peut-être qu'en la soudoyant... »

— « Non. Il y a autre chose. Elle-même n'a jamais le droit de pénétrer dans le bureau intérieur. Le génie dicte et donne tous ses ordres par un appareil d'intercommunications. »

— « Ça ne me paraît guère être le type à adopter un perroquet errant. »

— « Eh bien, sait-on jamais de quoi sont capables des génies fous? »

Ransom se gratta le nez.

— « Un perroquet qui cite du Dante... J'ai même réussi à convaincre Strombetti qu'il avait manqué une affaire excellente. Vous l'avais-je dit? Il a accepté, si je retrouvais Worthington, de lui donner un poste après que je lui aurais remis des électrodes. Vous connaissez ces magnétophones dont ils se servent pour enseigner la prononciation. Strombetti pense qu'il serait peut-être plus simple de se servir de Worthington. »

— Ainsi il ne nous reste plus qu'à le retrouver ! » MacTate eut un sourire rusé. « Mon vieux, pourquoi ne consacrerions-nous pas le reste de la matinée à essayer de pénétrer dans ce sanctuaire dont vous venez de me parler? Si nos efforts s'avèrent inutiles, nous pourrions essayer les autres immeubles cet après-midi. »

— « Entendu. Du reste, j'ai mal aux pieds, » acquiesça Ransom

en soupirant. « Que faisons-nous? Faut-il prendre des masques et des armes à feu? »

MacTate sourit et secoua la tête.

— « Il se pourrait que la porte soit verrouillée à l'intérieur. A quelle heure ce génie commence-t-il à dicter dans l'intercommunicateur? »

Ransom fronça les sourcils.

— « Je l'ignore. Qu'est-ce que cela vient faire... Attendez! » Il se tourna vers son collègue, les yeux brillants. « Je vous dépasse de cent coudées, MacTate. Ecoutez! Laissez-moi parler là-bas. J'ai une histoire parfaite à leur servir. »

Ils montèrent au 17ᵉ étage en question et entrèrent dans un bureau contenant une jeune fille, un fauteuil, un classeur, une table avec une machine à écrire et un appareil d'intercommunication, et rien d'autre.

La jeune fille leva les yeux.

— « Oh mon Dieu, non! Ce n'est pas encore vous? »

Elle repoussa ses lunettes à monture de corne sur ses cheveux.

Ransom jeta un regard autour de la pièce sommairement meublée. « Vous attendiez quelqu'un d'autre? » Puis il désigna un coin de la pièce. « Il y avait là un petit fauteuil, la dernière fois que je suis venu. Que s'est-il passé? La société de crédit en a eu assez d'attendre le retour de votre patron qui parle? »

Des deux mains, la jeune fille remonta les cheveux sur sa nuque.

— « Vous ne devineriez jamais. Aujourd'hui, *il parle*. Le silencieux. A *deux* autres types, pas moins que ça. Ils ont emporté le fauteuil pour le second visiteur. »

— « Ils ne parleraient pas, par hasard, d'un petit perroquet vert qui dit : *Quel*... »

— « Écoutez, mon petit père, » dit-elle en fermant les yeux avec lassitude, « je vous l'ai déjà dit mille fois, Mr. Andrielli pourrait avoir toute une ménagerie ou même un harem de l'autre côté de cette porte de chêne, que je n'en saurais rien. Tout ce que je fais, c'est de rester assise ici à écouter les oracles qui sortent de cet instrument » — elle tapota l'appareil d'intercommunication — « qui... »

— « Sauriez-vous par hasard qui sont ces deux hommes? »

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

— « Oui, c'est là une chose que je pourrais vous dire, si je croyais que cela pouvait vous regarder... »

— « Jouons aux devinettes, » proposa MacTate. « Par exemple, ne pourraient-ils pas être des types s'occupant de programmes de télévision? »

La jeune fille resta bouche bée.

— « Comment... »

— « MacTate, vous ne voulez pas dire qu'il a retrouvé la mémoire? »

Ransom était aussi étonné que la secrétaire.

— « C'est un coup de pure chance, mon vieux. Une tentative d'élimination logique. »

MacTate montra du doigt l'appareil d'intercommunication.

— « Demandez-lui quand son patron branche habituellement son appareil. »

— « Quand vous m'avez interrompue, » reprit la jeune fille, « j'étais sur le point de vous dire que cet instrument... »

Elle fut interrompue à nouveau par un déclic dans l'appareil d'intercommunication. Sa voix subit une brusque modification.

— « Oui, Mr. Andrielli? »

— « Lettre reçue il y a une semaine, » dit la voix dans l'appareil, « venant de l'Agence Théâtrale Fortitude, concernant numéro de prodige mental. Quel était le salaire proposé? »

— « Un instant, Mr. Andrielli. »

La jeune fille ouvrit le tiroir du classeur.

Ransom s'éclaircit la voix et se pencha vers l'appareil d'intercommunication.

— « Puisque je vous dis, mademoiselle, qu'il me faut *absolument* voir Mr. Andrielli. C'est une question de vie ou de mort. Ce perroquet au langage châtié qui s'est échappé de nos laboratoires est terriblement radio-actif. Etant donné que nos compteurs Geiger nous ont permis d'en retrouver la trace jusque dans cet immeuble, vous comprendrez certainement que sa radio-activité est d'un degré tel que rester longtemps en sa proximité... »

— « Je continue à chercher, Mr. Andrielli. » La jeune fille débrancha l'appareil d'intercommunication et se tourna vers Ransom, le foudroyant du regard. « Qu'êtes-vous en train d'essayer de faire? Me faire mettre à la porte? »

— « Allons, souriez, ma petite. Votre patron sera peut-être tellement soulagé de découvrir qu'il n'est pas contaminé, qu'il vous donnera une augmentation. » Ransom consulta sa montre-bracelet. « Je lui accorde encore quinze secondes. »

Onze secondes plus tard, la porte de chêne s'ouvrit brusquement. Deux messieurs à l'air effrayé se précipitèrent, bousculèrent Ransom et MacTate et disparurent par la porte extérieure. Du sanctuaire vint une voix familière.

— « Que diable faites-vous? Attendez. Ne partez pas. Il ment, je vous dis. Ce n'est pas parce que je suis né à Oak R... »

Il y eut une exclamation rauque, un grand bruit, puis Worthington franchit la porte du sanctuaire en volant et vint se poser sur l'épaule de Ransom.

— « Ransom, quelle idée avez-vous derrière la tête pour mentir ainsi? Il a failli me jeter par la fenêtre dans un panier à papier. Si je ne l'avais pas mordu avant qu'il trouve le ruban adhésif... »

— « Ecoutez, Worthington, » Ransom leva la main, le saisit fermement par le cou et le fourra sous son veston. « Si vous prononcez encore une seule parole avant que nous soyons rentrés, » — il sortit sur les talons de MacTate — « je vous tue. »

De retour sur la traverse lui servant de perchoir dans le bureau de Ransom, Worthington se gratta sous l'aile, regarda autour de la pièce et fit un clin d'œil à son sauveteur.

— « Qu'est-ce qui vous tracasse, Ransom? Vous n'êtes pas content de me revoir? »

MacTate s'installa devant la table de travail, allongea ses longues jambes et contempla ses pieds endoloris. Ransom s'assit derrière et enleva ses souliers.

— « Bien sûr, je suis très heureux de vous revoir. Mais vous avez la langue trop bien pendue et je n'avais aucune intention de me disputer avec cet Andrielli. » Ransom leva les yeux. « Un ingénieur aux instincts d'impresario. Au fait, comment était-il? »

— « Je n'ai vraiment rien à lui reprocher. Jusqu'au moment où vous l'avez convaincu que vous aviez délibérément comploté de le radio-activer ou je ne sais quoi. »

— « A propos, Worthington, quand votre mémoire vous est-elle revenue? Quand on vous a ôté les électrodes, elle a duré juste assez longtemps pour vous permettre de prendre part à l'émission de Strombetti et la flanquer par terre. Nous avons cru... »

— « Strombetti? » Worthington gloussa. « Je me souviens de lui. Je me disputais avec lui, n'est-ce pas? Mais écoutez, Ransom. Vous souvenez-vous qu'un jour je vous ai demandé si vous permettriez à un perroquet, ayant la bosse des mathématiques, d'enseigner dans certains de vos cours et que vous m'avez répondu... »

— « Ne vous inquiétez plus de tout ça, Worthington. Strombetti est d'accord pour vous confier un poste très intéressant. Ici, à l'Université. Il a besoin de... »

— « Attendez, Ransom. Vous n'y êtes pas du tout. Voyez-vous, ce type, Andrielli, m'a laissé lire les bouquins qu'il a dans son bureau. J'ai découvert que j'avais des aptitudes mentales que j'ignorais totalement. »

— « Des livres *italiens ?* Dans un bureau d'ingénieur? »

— « Non ! Non ! Je suppose que tout ça a disparu en même temps que les électrodes. » Worthington sauta sur la table de travail et lança une œillade sur le bloc-notes. « Voilà un exemple de ce que j'ai appris. Prenez le chiffre de ce numéro de téléphone : 50.677. En connaissez-vous la racine cubique? »

— « La racine cubique? »

— « Mais oui. C'est 37 virgule... »

— « Worthington ! »

Ransom se leva d'un seul bond.

— « Mais c'est une chose absolument élémentaire pour moi. Tenez, pouvez-vous me dire quelle superficie d'herbe peut brouter une vache attachée par une corde de trois mètres de longueur à l'extérieur d'une claie circulaire de deux mètres de...

— « Worthington ! Pour l'amour du ciel... »

— « Même cela n'est pas très difficile. Je connais également la géométrie transcendantale. Etant donné que vous aviez promis de me confier un poste... »

— Oh mon Dieu ! MacTate, vous entendez ça ? » Ransom jeta un regard anxieux à son collègue. « La logique. La logique symbolique. Qu'en dites-vous ? »

MacTate soupira confortablement.

— « Je regrette, mon vieux. Ses talents me semblent aller bien au-delà de ce genre de choses. »

Ransom contempla le mur, les yeux vitreux.

— « Il ne reste plus qu'un seul espoir de le faire taire. La circonvolution de Broca. » Il ouvrit violemment un tiroir de sa table de travail et se mit à y fouiller avec un désespoir convulsif. « Qu'est-ce que j'ai bien pu faire de ces sacrées électrodes... »



NUMÉROS ANTÉRIEUREMENT PARUS

Nous sommes à la disposition de nos lecteurs qui désireraient se procurer les numéros de « **FICTION** » antérieurement parus pour les leur adresser sur demande.

N'attendez pas qu'ils soient épuisés !

Envoi contre virement postal (C. C. P. OPTA 1848-38) à raison de 100 francs par numéro, ou tout autre mode de règlement à votre gré.

La merveilleuse aventure du bébé hurkle

(*The Hurkle is a happy beast*)

par THEODORE STURGEON

Theodore Sturgeon est un des plus doués parmi les auteurs actuels de « science-fiction » en Amérique où ses romans (comme dernièrement « Without sorcery *») sont très appréciés. Le seul d'entre eux qui ait paru jusqu'ici en France est «* The dreaming jewels *», que Gallimard a publié il y a deux ans dans « Le rayon fantastique » sous le titre «* Cristal qui songe *» et qui reste encore à l'heure actuelle un des meilleurs ouvrages de la collection.*

Les thèmes employés par Sturgeon sont souvent assez philosophiques, mais ce n'est pas vraiment le cas dans le récit que vous allez lire, qui se distingue surtout par la légèreté de son humour. Il s'agit en fait d'un nouveau chapitre de cette « histoire naturelle imaginaire » que le pouvoir inventif des « science-fictionnistes » américains enrichit sans cesse et dont nous vous parlions en présentant dans notre numéro 1 la nouvelle « Grosse bête *». Après le « goulin », animal « évolué » mais... dangereux qui apparaissait dans ce précédent récit, vous allez faire connaissance avec le « hurkle », originaire d'une lointaine planète (dont l'auteur décrit les éléments à l'aide d'un savoureux vocabulaire hypothétique) et brusquement transporté sur la terre à la suite d'une désintégration « accidentelle » dans l'espace. Il s'agit d'une charmante petite bête, tenant un peu du chat et légèrement de l'abeille, et pourvue d'un doux pelage bleu ainsi que d'un naturel timide et affectueux. Pour un peu, on regretterait presque de ne pas la rencontrer pour de bon, quoique si l'on considère les résultats... Mais vous en jugerez par vous-mêmes.*



CE monde où nous sommes, c'est la Terre, et il fut un temps où la Terre était un lieu abominable, plein de guerres, de meurtres et de jeunes amours printanières. Elle le serait encore aujourd'hui, n'eût été l'intervention d'un homme à principes, d'un homme d'action. Or, donc, faites le cercle autour de moi et écoutez comment cela commença. Cela commença sur Lirht.

Lirht est soit dans un système planétaire différent, soit dans une

Copyright, 1949, by Fantasy House, Inc.

autre galaxie. Peut-être ces termes signifient-ils la même chose. Le fait demeure que Lirht est une planète avec trois lunes (dont deux seulement sont connues) et un soleil.

Lirht est habitée par les gwiks, race prédominante, et par plusieurs espèces moins évoluées qui peuvent être passées sous silence sans inconvénient pour la suite de ce récit. Sauf, bien entendu, en ce qui concerne le hurkle. Le hurkle est l'animal préféré et choyé des gwiks, bien qu'il soit si affectueux que l'on ne puisse compter sur sa fidélité à un seul maître.

Les plus jolis spécimens de l'espèce sont bleus.

Or, voilà que sur Lirht, dans la plus grande ville de la planète, des troubles éclatèrent — troubles dont la nature nous importe peu — et qu'un gwik du nom de Hvov — que vous pouvez immédiatement oublier — fit sauter un immeuble qui était important pour des raisons qui nous échappent. Cet événement causa une grande agitation parmi les gwiks, qui délaissèrent leurs maisons, leurs usines et leurs gnomoloks pour se ruer en masse vers le centre de la ville. Et c'est ainsi qu'une certaine porte de laboratoire fut laissée ouverte.

Dans les époques de grands bouleversements, les petits actes de la vie quotidienne n'en continuent pas moins. Pendant les « Dix jours qui ébranlèrent le Monde », les cafés et les théâtres de Moscou et de Petrograd restèrent ouverts, les gens tombèrent amoureux, se poursuivirent en justice, trépassèrent, transpirèrent et versèrent des larmes, dont certaines provoquées par le rire. De même sur Lirht, tandis que l'on délibérait sur le sort du misérable Hvov, les gwiks continuaient de fatrasser, de farcicoter et de foutimasser. Le grand hewton central continuait de faire entendre ses puissantes pulsations et, dans les anams, les corsons se développaient...

Dans le laboratoire mentionné plus haut, resté ouvert dans les circonstances dont on a parlé, un bébé hurkle vint à s'aventurer. Il était tout heureux de se trouver là, mais il faut dire que le hurkle est un heureux animal. Il fouina sans crainte en tous sens — il avait le pouvoir de devenir invisible s'il prenait peur — et il brilla d'un vif éclat en approchant des pieds de tables et des murs reluisants, garnis d'étagères. Le dos arqué, il cheminait d'une allure coulante et ondulante sur le plancher. Ses pattes de devant et celles de derrière étaient raides et droites comme des pieds de chaise, quant à la paire du milieu, elle possédait deux jeux de genoux, l'un ployant vers l'avant et l'autre vers l'arrière. La constitution de l'animal était aussi ingénieuse que celle d'un scorpion et sa coloration d'un bleu extraordinaire.

Le quart ou presque de la surface du laboratoire était occupé par une machine énorme et compliquée, sans gaine protectrice, révélant des projets de mise en valeur de planètes dans toutes les galaxies — connexions temporaires d'un organe à l'autre, câbles terminés par des pinces à ressorts, apareils de mesure fixés sur des tablettes près du mécanisme principal. Le bébé hurkle, intrigué, considéra la machine

d'un œil amical, tout en émettant sur une certaine fréquence des radiations qui constituaient son éclat lumineux ou son ronronnement. Il contourna la machine en souplesse, cherchant à atteindre l'autre côté et, ainsi faisant, marcha délicatement mais avec fermeté sur un commutateur placé à terre.

Aussitôt il se produisit un bourdonnement impétueux comme si une nuée de petits oiseaux avait donné la chasse à de gros moustiques, et un certain nombre de pièces de la machine se mirent à chauffer. Le jeune animal, qui regardait avec intérêt, aperçut dans le haut, au milieu de l'enchevêtrement des bobinages et des fils métalliques, le phénomène vaporeux le plus saisissant qu'il eût jamais contemplé. C'était comme le frémissement d'une brume de chaleur au-dessus d'un champ de chaumes, comme un tourbillon gazeux, comme le reflet rouge de lumières au néon sur un trottoir humide. Ce vacillement rouge orangé produisit sur le jeune hurkle un effet comparable à celui que produisent, sur terre, la valériane sur un chat ou l'anis sur un fox-terrier.

Il se dressa vers la lueur rouge, passa ses pattes antérieures sur une barre omnibus — qui, heureusement, n'était pas sous tension — et se hissa d'un cran. Il grimpa du transformateur à l'appareil d'alimentation, frôla un condensateur variable — dont le réglage se trouva immédiatement modifié — devint invisible un instant en ressentant la brûlure d'une lampe qui chauffait fortement et vint finalement se poser au bord de la lueur incandescente.

La lueur rayonnait en l'air, dans un coffret encerclé par de gros câbles renfermant des milliers de spires de fil fin et par de grandes barres collectrices. Un côté du coffret, en avant, était ouvert et le jeune hurkle restait perché là, fasciné, se balançant au rythme de la musique inaudible qu'il faisait pour produire un effet de contraste avec cette flamme sans foyer. D'avant en arrière, d'arrière en avant, il se balançait et ondulait, chevauchant une vague de sensations délicieuses et stimulantes. Et une fois, une seule fois, il déplaça son centre de gravité un peu trop loin par rapport à son point de sustentation. Trop loin... et juste assez loin. Il culbuta dans le coffret et disparut dans la flamme.

*
* *

Par une lourde journée de la mi-juin, un instituteur, nommé Stott, chargé d'enseigner sept matières à quarante jeunes garçons et filles d'une petite localité, était occupé à écrire au tableau. Il écrivait le mot « Madagascar », et l'atmosphère était à ce point chargée d'humidité gluante qu'il sentait son maillot de corps coller à ses omoplates et se décoller chaque fois qu'il formait la boucle d'un « a ».

Derrière lui, un bruissement monta soudain de sa classe en moiteur. Ses réflexes bien éduqués lui interdirent de se retourner avant d'avoir terminé la ligne commencée, mais à ce moment un brouhaha juvénile emplissait la salle de classe. Stott fit demi-tour, ouvrit la bouche... et

la referma. Une telle indiscipline réclamait plus qu'une réprimande ordinaire.

Ses quelque quarante enfants se tortillaient et se contorsionnaient d'une manière indescriptible et le bruit qu'ils faisaient, une sorte de petit rire plaintif, était unique en son genre. Il les regarda l'un après l'autre. Ici, une main grattait une nuque avec ardeur ; là, un garçon, l'air fautif, raclait sa poitrine, la main passée sous sa chemise ; plus loin une jeune personne luisante de propreté se triturait consciencieusement le cuir chevelu.

Stott, qui connaissait les avantages de l'attaque individuelle, lança cette interrogation :

— « Hubert, quelle est la cause de cette agitation? »

La salle se calma immédiatement, quelques furtifs grattements de pieds et de mains continuant toutefois.

— « Rien, Mister Stott, » répondit la voix mal assurée de l'enfant.

Stott lança des regards rapides de côté et d'autre. Partout où ses yeux se posaient, les grattements cessaient ; l'enfant, au supplice, parvenait à se maîtriser, mais cela ne durait pas et des frétillements et des contractions suivaient inévitablement. Stott roula des yeux menaçants et, sans en avoir conscience, enfonça son pouce sous une de ses côtes inférieures, à gauche. Quelqu'un laissa échapper un ricanement. Avant d'avoir pu en identifier l'auteur, Stott se sentit tout à coup pris d'intenses démangeaisons. Il réprima l'envie de porter la main à l'endroit irrité, serra la mâchoire et se jura de ne pas se gratter tant qu'il serait dans cette situation, exposé aux regards de tous ses élèves.

— « La classe va... » commença-t-il avec raideur, mais il n'alla pas plus loin.

Il y avait un... un vague quelque chose sur le rebord de la fenêtre grande ouverte. Il cligna des yeux et regarda avec plus d'attention. C'était un nuage bleuâtre, translucide et, pour ainsi dire, inexistant. C'était moins que quelque chose de palpable, mais certainement plus qu'aucune chose du tout. En faisant un petit effort d'imagination, il parvenait à discerner les contours d'une créature au dos arqué, pourvue d'un nombre trop grand de pattes. Evidemment, c'était ridicule.

Il détourna son regard pour le fixer sur sa classe avec une mine sévère. On lui avait fait par deux fois le coup des boules puantes et il se souvenait vaguement avoir vu un jour, chez un marchand de farces et attrapes, un produit qui portait le nom de « poil à gratter ». Serait-ce donc ça, cette terrible démangeaison? Il jugea qu'il avait mieux à faire, cependant, que d'accuser quelqu'un pour le moment. S'il se trompait sur l'origine du mal, il eût été peu indiqué de faire naître de mauvaises idées dans l'esprit de ces petits espiègles.

Il essaya de nouveau :

— « La cl... » Il avala le reste. Cette démangeaison était... « La classe va... » Il remarqua une tête, puis une autre, et encore une autre, qui se tournaient vers la fenêtre. Il comprit que si la classe s'intéressait

par trop à ce qu'il avait cru distinguer sur le rebord de la fenêtre, il allait avoir une belle panique sur les bras. Il empoigna sa règle et en donna deux coups sur son bureau. Il ne parvint pas à dominer ses nerfs comme il eût été souhaitable à cet instant critique, aussi frappa-t-il beaucoup trop fort, si fort que cela résonna comme deux coups de fusil. Toutes les têtes se tournèrent vers lui avec ensemble tandis que, derrière, la chose qui se tenait sur la fenêtre apparaissait très distinctement.

Elle était bleue, d'un bleu vraiment magnifique. Elle avait une petite tête sphérique et une protubérance presque identique à son autre extrémité. On voyait quatre pattes rigides, toutes droites, un long corps sinueux et deux membres au milieu qui paraissaient manquer complètement de fermeté. Le côté de la tête était muni de quatre paires d'yeux, toutes de dimensions différentes. La créature oscilla pendant une dizaine de secondes, puis, sans un bruit, disparut en sautant au dehors.

Mr. Stott, pâle et frémissant, ferma les paupières. Ses genoux tremblaient et vacillaient et une moustache de transpiration, délicate comme une rosée, apparut au-dessus de sa lèvre supérieure. Il s'accrocha à son bureau et parvint à rouvrir les yeux. Et alors, à son immense soulagement, la cloche annonça la fin de la classe et de la journée scolaire, noyant sa terreur dans un flot de vibrations cristallines et lui restituant d'un coup son sang-froid.

— « Vous pouvez partir, » murmura-t-il, et il s'assit. Les enfants rejoignirent leurs affaires et se levèrent, et la parfaite ordonnance des rangées d'où montait un instant auparavant un léger gazouillement fit place à un kaléidoscope tapageur grouillant autour de la porte trop étroite.

Mr. Stott, affaissé sur sa chaise, remarqua qu'il ne souffrait plus de la terrible démangeaison et qu'en fait celle-ci avait cessé avec son bruyant claquement de règle.

Or, sachez que Mr. Stott était homme méthodique. Mr. Stott tirait vanité de la compétence avec laquelle il apprenait à ses élèves à se servir de leurs facultés d'observation et de toutes les ressources de la logique dont ils disposaient. Peut-être, d'ailleurs, disposait-il lui-même, à cet égard, de moyens supérieurs au commun des mortels, quand il était parfaitement maître de ses nerfs, bien entendu.

Il resta assis, les yeux rivés sur la fenêtre ouverte, sans voir les pelouses inondées de soleil au dehors. Et, après avoir réfléchi à ces événements une demi-douzaine de fois, il ramena l'affaire à deux points importants :

Primo : l'animal qu'il avait vu, ou cru voir, avait six pattes.

Secundo : l'animal était d'une nature telle que quiconque ne l'avait pas vu était capable de soupçonner que lui, Stott, n'avait pas tous ses esprits.

Ces deux pensées comportaient chacune leur corollaire :

Primo : tous les animaux qu'il avait déjà vus possédant six pattes étaient des insectes.

Secundo : si quelque chose devait être fait à la suite de l'apparition de cette créature fantastique, il valait mieux qu'il en prenne seul l'initiative. Et quelle que fût la mesure à prendre, il fallait la prendre sur-le-champ. Il pensa à fermer les fenêtres — par cette chaleur ! — mais il recula devant cette idée. Puis il imagina l'effet que produirait un tel monstre bondissant au milieu d'une classe pleine d'enfants âgés d'une douzaine d'années, et il tressaillit d'horreur. Non, l'affaire ne souffrait aucun retard.

Il alla à la fenêtre et examina le rebord. Rien. On ne voyait rien dehors non plus. Il demeura songeur un moment, tirant sur sa lèvre inférieure et faisant un gros effort de réflexion. Puis il descendit au rez-de-chaussée et emprunta au concierge cinq livres de poudre DDT pour une « expérience ». Il prit dans un placard une boîte en bois, plate et large et un ventilateur électrique et il disposa ces deux objets sur une table qu'il poussa le plus près possible de la fenêtre, puis il s'assit et attendit, pour le cas, si problématique fût-il, où la bête bleue reparaîtrait.

∴

Quand le bébé hurkle avait culbuté dans la flamme, il avait raidi tous ses muscles en prévision d'une chute jusqu'à la base du coffret, pour le moins. Sa surprise fut donc extrême quand il se trouva le corps crispé de la sorte et reposant déjà sur une surface ferme. Il regarda autour de lui, haletant de peur, son réflexe d'invisibilité fonctionnant à plein.

Il n'y avait plus de coffret. Plus de flamme non plus. Le laboratoire avec ses fenêtres, éclairé par le ciel lirhtien orangé, les alignements d'appareils scintillants, la masse imposante de cette machine barbare, tout avait disparu.

Le bébé hurkle était étalé au milieu d'un espace libre, une sorte de pelouse. Aucune couleur n'était normale ; tout semblait à demi éclairé, trouble, mal mis au point. Il y avait des arbres, non pas de petits arbres, aplatis et touffus comme doivent l'être de braves arbres lirhtiens, mais avec des troncs droits et nus et des feuilles comme des dents de porteuils. Les gaz atmosphériques, différents, étaient colorés ; des nuages aux teintes effacées et changeantes obscurcissaient et révélaient tout. Le jeune animal contracta ses cafmors, son kump devint écarlate et il se mit en boule sans changer de place, car quelles que soient les habitudes inculquées dans le jeune âge, on n'est jamais préparé à une surprise comme celle-là.

Il se ramassa sur lui-même et essaya de se mouvoir ; et c'est ce qui lui valut sa seconde surprise. Au lieu de se déplacer sans quitter le sol, à la façon d'une chenille, il s'éleva en l'air, flotta un instant et reprit contact avec la terre trois fois plus loin qu'il ait jamais sauté au cours de sa vie.

Il se blottit dans cette herbe étonnante, jetant des regards furtifs

dans toutes les directions, devant, sur les côtés, derrière, en haut, en bas. Il était là, abandonné, terrifié, et il avait conscience d'être la victime d'un mauvais tour. Il aperçut son ombre à travers l'air légèrement brumeux et cette vue accrut encore sa frayeur, car il n'avait pas d'ombre quand il avait peur sur Lirht. Tout ici était à rebours et sens dessus dessous ; sa visibilité augmentait au lieu de diminuer quand il prenait peur. Ses jambes ne fonctionnaient pas bien, sa vue n'était pas nette et il n'y avait pas alentour un seul misérable malapek qu'il aurait pu chtouquer. Il composa mentalement un air musical et constata que, par bonheur, cet air se développait normalement dans sa tête ronde, bien que la résonance ne fût pas si bonne qu'à l'habitude.

Il essaya, avec une extrême prudence, de se déplacer de nouveau. Cette fois-ci, sa trajectoire fut plus courte et mieux contrôlée. Il amorça une marche à petits pas, sans perdre contact avec le sol et il réussit parfaitement. Finalement, il se souleva et s'abaissa alternativement, fit un mouvement de bascule sur ses pattes du milieu, articulées et flexibles et, avec un complet abandon, fit un bond à la verticale. Il monta à une hauteur d'environ quinze pieds, se retourna plusieurs fois sur lui-même et retomba sur le gazon, les pattes antérieures, raides comme des piquets, touchant le sol les premières.

L'expérience lui procura une sensation délicieuse. Il reprit ses esprits, tournoya de joie et refit un saut en l'air. Cette fois, il couvrit plus de distance qu'il ne monta en altitude et il manifesta sa joie par deux grandes cabrioles quand il toucha le sol.

Ses craintes s'étaient dissipées pendant qu'il faisait ainsi l'essai de cette merveilleuse légèreté de mouvement, toute nouvelle pour lui. Le hurkle, comme on l'a déjà dit, est un heureux animal. Il fit des courbettes, des bonds, des vols planés et des sauts périlleux et finit par aller faire connaissance avec un mur en briques qui lui laissa un souvenir frappant et peu agréable. Il apprenait à ses dépens à faire la distinction entre poids et masse. Les conséquences n'en furent pas graves, mais douloureuses. Il recula de quelques pas et considéra les briques d'un air morose. Juste au moment où il commençait à se sentir de nouveau amicalement disposé envers tout ce qui l'entourait...

Il leva les yeux et vit ce qui paraissait être une ouverture dans le mur, à environ huit pieds au-dessus du sol. Cédant à une humeur résolument aventureuse, il s'élança en hauteur et vint se poser sur un rebord de fenêtre, exploit qui ne le rendit pas peu fier. Il s'accroupit là, l'air satisfait, et regarda à l'intérieur.

Ce qu'il vit lui plut énormément. Plus de quarante animaux dont la laideur le divertit, apparemment emprisonnés par leurs extrémités inférieures dans des compartiments individuels, inclinaient le corps, hochaient la tête et marmonnaient. Au bout de la salle se tenait un monstre plus grand, plus mince, avec une tête dénudée, dénudée par comparaison avec celles des prisonniers, lesquelles étaient couvertes de poils comme un œuf de mawson. Quelques minutes d'observation per-

mirent au jeune hurkle de se rendre compte qu'en réalité, un côté seulement des têtes était couvert de poils ; la grande créature se tourna et se mit à faire des traces sur le mur du fond ; sa tête était poilue de l'autre côté, elle aussi.

Le hurkle trouva tout cela follement intéressant. Il se mit à émettre ce qui, sur Lirht, était un ronronnement ou une lueur éclatante. Dans cet endroit surprenant, cette lueur ne fut pas visible, mais, en revanche, les animaux prisonniers se mirent à réagir par de très curieux tortillements, par des contorsions et par des frottements susurrants de leurs griffes sur leur cuir. Le plaisir du bébé hurkle augmenta encore, car il adorait être remarqué, aussi redoubla-t-il ses radiations. Les animaux témoignèrent de leur réceptivité par des mouvements qui devinrent presque frénétiques.

A ce moment, le grand animal se retourna. Il émit un ou deux sons étranges. Puis il prit un bâton sur la plate-forme, devant lui, et l'abaissa avec un horrible fracas.

Ce bruit subit effraya le hurkle au point qu'il en perdit à moitié la tête. Sa réaction d'invisibilité joua aussitôt. Mais, comme le système ici était inversé, il devint soudain plus apparent que jamais. Il fit demi-tour et sauta dehors, et avant d'atterrir il entendit une suite de sons métalliques aigus et très forts qui le poursuivaient. Un babillage confus et des bruits de pas dans la salle vinrent renforcer la terreur qui s'était emparée du jeune hurkle. Il détala jusqu'à une petite plantation d'arbustes rabougris, sous lesquels il se dissimula.

Bientôt, cependant, son naturel sociable reprit le dessus. Il demeura un instant les nerfs détendus, à observer le léger mouvement des tiges et des feuilles — quelques-unes étaient peut-être des fleurs — agitées par une brise légère.

Il reporta son attention sur la fenêtre, se demandant ce que ces animaux logés dans des casiers pouvaient bien être en train de fabriquer maintenant. C'était bien calme là-haut... Avec hardiesse, le jeune hurkle sortit de sa cachette et se lança une nouvelle fois en direction de la fenêtre. Sa performance le combla d'aise. Il devenait un as des sauts de précision dans ce monde à l'envers. Il se dandina d'un air avantageux sur le rebord de la fenêtre et jeta un regard à l'intérieur.

A sa grande surprise, tous les petits animaux étaient partis. Le plus grand était blotti derrière son étagère, à l'extrémité de la pièce. Le jeune hurkle et l'animal s'observèrent un long moment. Puis l'animal se baissa et enfonça quelque chose dans le mur.

Immédiatement, il y eut un bourdonnement mécanique et un objet, sur une plate-forme, près de la fenêtre, se mit à tourner. Avant que le hurkle ait eu le temps de se ressaisir, il était enveloppé d'un nuage de poussière irritante.

Il suffoqua et devint aussi visible qu'il était effrayé, ce qui n'était pas peu dire. Pendant un long moment, il fut incapable de bouger ; graduellement, cependant, il commença d'éprouver une sensation

piquante, douloureusement pénétrante, qui le fit frissonner jusqu'au fond de l'être.

Il se sentit tout secoué et ému intérieurement. Il se retourna et sauta en l'air à une grande hauteur, abandonnant la maison.

Mr. Stott cessa de se gratter. Les cheveux en bataille, il s'approcha de la fenêtre et observa l'étrange spectacle de la bête bleue, tout à fait invisible maintenant, mais recouverte de poussière et ressemblant de la sorte à une bulle dans du brouillard. Elle traversa la pelouse en quelques bonds d'une étonnante légèreté, laissant dans l'herbe des traces de moins en moins nettes de poudre blanche. Mr. Stott se frotta les mains avec énergie et, un sourire satisfait éclairant son visage, se retira pour remettre de l'ordre dans ses affaires. Il avait à jamais sauvé la terre des batailles, des meurtres et des effusions de sang, mais il n'en savait rien.

Et le bébé hurkle?

Il bondit à travers les ombres qui s'allongeaient sur le sol et disparut dans un taillis. Là, il se creusa un profond terrier, luttant contre un assoupissement extrême et travaillant de moins en moins vite. Et, finalement, il se laissa tomber dans son gîte et resta immobile, roulant d'étranges pensées dans son cerveau, faisant une étrange musique, secoué par d'étranges sensations. Bientôt, tous ses mouvements cessèrent et il demeura étendu de tout son long, raide, dans une torpeur léthargique.

Cela dura deux semaines environ, au bout desquelles le hurkle, qui n'était plus un bébé, était en possession d'une superbe et vigoureuse portée d'environ deux cents petits hurkles. Peut-être était-ce le DDT ou peut-être les radiations d'une nature différente que le hurkle avait reçues du ciel terrestre, mais tous étaient des femelles parthénogénétiques, *exactement comme vous et moi.*

Et les humains? Oh, nous avons tellement *proliféré!* Et quel bonheur a été le nôtre!

Mais les humains, eux, eurent le prurit, et la grattelle, et la formication paresthétique, asticotante, cuisante ou titillante. Et le plus beau, c'est qu'ils furent absolument impuissants à y porter remède.

Alors ils vidèrent les lieux.

Et n'y sommes-nous pas délicieusement bien?

Il nous semble que la chute imaginée par l'auteur est, dans son genre, assez jolie. La révélation de l'identité extra-humaine du « narrateur », grâce aux mots « comme vous et moi », et la brève évocation de la Terre habitée par la descendance proliférante des deux cents femelles « hurkle », une fois délogés les premiers occupants, constituent bien ici ce à quoi on s'attendait le moins.

La visite de la chose

par LEOPOLD MASSIERA

*En vous présentant dans notre numéro 4 l'histoire de Jacques Sternberg « *Le Désert* », nous avons inauguré la formule de la « nouvelle-express », la* short-short, *comme l'appellent les éditeurs américains, c'est-à-dire le récit très court, ramassé, mais qui n'en est pas, pour autant, dénué de qualités.*

*Nous poursuivons aujourd'hui cette expérience avec « *La Visite de la Chose* », récit d'anticipation écrit par un jeune auteur niçois qui compte déjà un nombre imposant de nouvelles à son actif, publiées dans divers périodiques et magazines, ainsi que plusieurs romans.*

*Grand amateur de romans policiers et de « science-fiction » (qui donc a dit que les deux genres s'opposaient ?), Léopold Massiera s'est plutôt spécialisé dans ces deux formes littéraires, et nous sommes sûrs que vous apprécierez l'idée originale sur laquelle il s'est basé pour écrire « *La Visite de la Chose.* »*



DEPUIS un temps infini, la « chose » filait à travers les espaces interstellaires en direction de la Terre, à bord d'un engin métallique de forme circulaire.

Sa mission était plus importante et surtout plus délicate que celles qui avaient été accomplies auparavant.

Ses devanciers avaient rapporté des renseignements sur le globe à un satellite qui intéressait depuis des milliers d'années les habitants de leur planète.

Cette fois-ci, la « chose » devait ramener un être de l'autre monde ou autrement dit un « terrien ».

Les grands cerveaux qui dirigeaient sa planète d'origine avaient besoin d'un spécimen « vivant » pour mieux comprendre les conditions d'existence sur cette voisine qui les intriguait tant.

Après avoir franchi l'exosphère et l'inosphère, la « chose » freina l'allure de son appareil.

Dans la strastosphère, sa vitesse alla encore en diminuant progressivement pour atteindre, finalement, une moyenne de deux mille kilomètres-heure.

Sous la « chose », la planète visitée apparaissait distinctement, avec

Copyright, 1954, by Fiction and Léopold Massiera.

tous ses détails topographiques dont l'aspect était depuis longtemps familier aux espions du ciel.

La « chose » suivit, un long moment, à près de dix mille mètres d'altitude, un vaste pays couvert de lacs, de forêts immenses, de plaines torrides et de grandes montagnes aux cimes neigeuses.

Pour réussir son rapt audacieux, la « chose » ne devait pas choisir une agglomération ou un lieu trop fréquenté, il lui fallait se poster dans un coin désert.

Avisant un petit bois entouré de champs cultivés, la « chose » décida de s'arrêter là.

Doucement, son engin descendit vers les arbres verts et se posa dans une clairière.

Après s'être assurée que rien de dangereux pour elle n'existait aux alentours de son point d'atterrissage, la « chose » sortit de son prodigieux appareil interplanétaire.

Immonde et gluante, elle se coula entre des hautes herbes, à la recherche de sa proie.

Soudain, elle arrêta sa marche rampante ; elle venait d'apercevoir des êtres vivants.

Durant de longs instants, la « chose » resta tapie derrière un épais buisson, occupée à épier ces êtres à l'aspect si différent du sien et inconnus.

Ils paraissaient suivre un sentier mal tracé. Certains portaient des objets que la « chose » ne connaissait pas ; d'autres, allant en sens inverse, ne possédaient aucun fardeau.

Cette activité intéressait prodigieusement la « chose », bien qu'elle ne pût la comprendre totalement.

Le soir descendait lentement sur la forêt et les êtres de la Terre devenaient de moins en moins nombreux à circuler.

Patiemment, la « chose » attendit que la nuit fut presque complète et, enfin, bondit sur un retardataire isolé.

Surpris par cette attaque, l'être se débattit et s'efforça de se dégager de l'implacable étreinte ; mais la chose l'anesthésia rapidement, le réduisant ainsi à sa merci.

Ensuite, précipitamment, elle l'emporta jusqu'à son engin.

Un instant après, un paysan, en rentrant chez lui, aperçut un objet brillant et rond d'environ un mètre de diamètre sortir de la petite forêt voisine de sa demeure et s'élancer vers les cieux à une vitesse fantastique.

Se croyant l'objet d'un mirage, il se frotta les yeux.

Quand il les rouvrit, la « soucoupe volante », comme il l'appela plus tard dans ses récits, avait disparu, comme happée par l'infini.

La « chose », heureuse et fière d'avoir réussi sa mission, ne se doutait pas que le prisonnier qu'elle emportait chez elle *n'était autre qu'une simple fourmi.*

"L'histoire"

(*Old man Henderson*)

par KRIS NEVILLE

La « science-fiction » n'a décrit pendant longtemps que des utopies très délirantes. Mais elle a désormais donné naissance à une nouvelle école d'écrivains réalistes (voir par exemple Ray Bradbury) qui tentent de nous montrer la vie des hommes de l'avenir comme elle pourra être plutôt que comme on pourrait la rêver. C'est dans cet esprit qu'est écrite cette nouvelle de Kris Neville, qui est considéré aux U.S.A. comme un des plus prometteurs parmi les jeunes écrivains de S.F., et dont vous avez déjà pu voir le nom au sommaire de notre numéro 2, en tant que co-auteur, dans un genre tout différent, de ce petit chef-d'œuvre humoristique qu'était « Reconnaissance garantie ».

Dans la présente nouvelle, l'anticipation n'est qu'accessoire et la véritable richesse est psychologique. Bien qu'elle se passe en effet en l'an 2025 de notre ère, l'émotion et la vérité qu'elle renferme sont de toutes les époques. Vous y verrez avec quelle lucidité cruelle, quelle amertume, sont étudiés les rapports entre un vieillard et un enfant, ainsi que la façon dont le premier devient la victime du second. La présenter plus en détail est inutile, car c'est en elle-même qu'elle trouve son sens et ses prolongements. Les éléments en sont certes moins spectaculaires que dans les habituelles variations sur les thèmes interplanétaires, mais ce n'en est pas moins avec des œuvres de cette classe que la « science-fiction » se prépare à devenir un genre littéraire.



« JOEY, Joey, » dit Mrs. Mathews en soupirant d'exaspération, « combien de fois t'ai-je dit et redit de ne *pas* m'amener cet animal dans la maison? »

— « Oh! maman, il ne cassera rien, » répéta Joey probablement pour la centième fois depuis que son père lui avait rapporté Jasper.

— « J'ai dit « non » et c'est non! Du reste, il p... il sent mauvais. »

Joey hérissa les plumes vertes du cou de Jasper et attendit la suite. Habituellement cette tirade de sa mère se poursuivait, à quelques légères variantes près, par :

— « Attends un peu que ton père soit rentré, mon garçon, c'est *alors* que tu te mordras les doigts. »

Depuis toujours, Joey considérait la façon dont sa mère abordait

Copyright, 1951, by Fantasy House, Inc.

le litige comme totalement inefficace. Son père, qui était sur Mars, ne reviendrait pas avant trois mois et alors elle aurait pardonné... ou, tout au moins, oublié.

Mais, ce jour-là, Mrs. Mathews ne poursuivit pas ses remontrances sous leur forme traditionnelle ; elle fronça simplement les sourcils, plissa les lèvres et lança un regard furibond à son fils.

Joey reconnut les signes précurseurs de la tempête.

— « Moi, il me semble que Jasper sent bon, on dirait presque qu'il est parfumé, » dit-il d'un ton qui trahissait toute son inquiétude.

Jasper se tortilla dans les bras de Joey et trouva une position qui lui permit de lever sur Mrs. Mathews le regard de ses grands yeux intelligents qui, pour le moment, laissaient percer un doux reproche. Ils semblaient rappeler à Mrs. Mathews que, de toute sa vie, il n'avait jamais eu l'intention de faire du mal à quiconque et que tout ce qu'il demandait, c'était quelques paroles tendres.

Mrs. Mathews raffermit sa volonté et ne se laissa pas attendrir.

— « Tu vas le sortir d'ici à l'instant même, » dit-elle.

Joey se dirigea à reculons vers la porte.

— « Alors, est-ce que tu me permets de jouer encore un peu dans la cour ? »

Mrs. Mathews dissimula derrière une moue tout le plaisir que lui procurait cette suggestion.

— « Eh bien, » dit-elle, en mettant dans ses paroles toute l'indécision possible. « *Eh bien !*... entendu. Mais dans un moment, je veux que tu ailles porter une brioche au vieux père Henderson. »

Joey fit la grimace.

— « Oh, maman ! » pleurnicha-t-il.

Il n'aimait pas le vieux père Henderson. Pour commencer, celui-ci était vraiment vieux. Joey le soupçonnait d'avoir au moins la moitié de l'âge du Père Temps en personne. Il était plus que centenaire. En outre...

— « N'importe comment, » dit-il de sa voix la plus aimable, tout en essayant de ne pas laisser percer trop visiblement sa rancœur, « je ne vois pas du tout pourquoi tu te crois obligée de faire des brioches toi-même. *Personne d'autre* n'en fait jamais. »

Mrs. Mathews connaissait la chanson ; elle l'entendait chaque fois qu'elle voulait envoyer son fils porter une brioche au vieux père Henderson. Elle répondit d'une voix très calme :

— « *J'aime* les brioches faites à la maison. »

Joey se demanda s'il allait dire : « Eh bien, moi, je ne les aime pas, » ce qui, du reste, n'était pas strictement la vérité, mais décida de n'en rien faire.

— « Et maintenant tu vas me faire le plaisir d'emporter Jasper hors d'ici sans plus de discussions. »

— « Oui, maman, » dit Joey.

*
* *

Lorsque, une heure et demie plus tard, Mrs. Mathews appela Joey, elle venait de sortir ses brioches du four. Il y en avait six. Elles étaient d'un brun doré magnifique et sentaient bon. Le beurre fondu qu'elle avait travaillé dans la pâte les faisait briller délicieusement.

— « Va te laver les mains, » ordonna-t-elle.

Quand il eut quitté la cuisine, elle se dirigea vers le buffet, y prit une feuille de papier parcheminé dans laquelle elle enveloppa la plus grande des brioches. Même à travers le papier la croûte était délicieusement chaude au toucher. Lorsqu'on avait l'âge du vieux père Henderson, la mie encore toute chaude d'une brioche, dégoulinante de beurre, devait vous sembler un régal digne d'un roi. Elle plaça la brioche ainsi enveloppée dans un sac en matière plastique.

— « Dépêche-toi, Joey, » cria-t-elle.

— « Je viens, *je viens !* »

Il arriva presque aussitôt.

— « Voilà. Tu vas la lui porter tout de suite et surtout dépêche-toi, qu'elle soit encore chaude quand il l'aura. »

Elle s'arrangeait toujours pour envoyer sa brioche au vieux père Henderson aussitôt que celle-ci sortait du four.

— « Allons, dépêche-toi ! » recommanda-t-elle une fois de plus à son fils.

Elle se disait qu'il n'était que juste d'offrir, de temps en temps, des petites douceurs au vieux père Henderson. Après tout, ce n'était pas comme si on lui faisait la charité (chose qu'elle désapprouvait vaguement) puisqu'il *avait* la pension que lui servait le gouvernement ; c'était tout simplement pour lui prouver que l'on ne l'oubliait pas.

— « Puis-je emmener Jasper? »

— « Ecoute, Joey... »

— « Oh, maman. *S'il te plaît.* »

— « Eh bien ! Je ne sais pas, » dit-elle, indécise. Puis elle se dit que le vieux père Henderson était tellement vieux qu'il ne remarquerait sans doute pas l'odeur qui, du reste, n'incommodait aucunement certaines personnes.

Joey se dandinait sur ses pieds.

— « Cela ne le dérangera pas, » dit-il pour encourager sa mère. Il avait bien envie d'ajouter : « Le vieux père Henderson sent mille fois plus mauvais que mon Jasper, » mais il s'en abstint.

— « Bon ! Entendu ! » dit lentement Mrs. Mathews. « Mais maintenant dépêche-toi. »

A la porte Joey se retourna.

— « Maman... S'il me demande de lui tenir compagnie pendant un moment, puis-je le faire? »

— « Mais... mais... » dit-elle. « Oui, naturellement, tu peux rester. Je crois même que ce serait très gentil de ta part de rester à bavarder un peu avec lui. Je suis certaine que ça lui ferait plaisir. »

Et voilà ! se dit Mrs. Mathews, voilà qui prouvait — ce qu'elle avait

toujours affirmé — que si vous élevez un enfant de la bonne façon (bien que, par moments, il puisse évidemment devenir exaspérant au-delà de toute mesure, négligent, étourdi et inconséquent) il fait toujours la chose qu'il convient de faire dès que l'occasion s'en présente.

C'est du reste exactement la même chose pour les adultes : ils désirent toujours faire ce qu'il convient de faire. Naturellement, on *s'attendait* à ce que les adultes s'arrêtent de temps en temps chez le vieux père Henderson pour lui faire une visite, c'était leur devoir social ; quant à Joey — eh bien ! — c'était très gentil de sa part de vouloir sacrifier une partie de son après-midi pour, une fois de plus, s'entendre raconter « l'histoire ».

« L'histoire » était un classique — elle pensa que l'on pourrait presque dire une *farce* classique — du voisinage. On disait que celui qui ne l'avait pas entendue au moins dix fois ne connaissait pas encore le vieux père Henderson. Quelqu'un disait : « Voilà « l'histoire » qui descend la rue, » et on savait immédiatement de qui il voulait parler. Bien que Mrs. Mathews ne se soit jamais permis de *dire* une chose semblable, elle trouvait toujours le vieux père Henderson extrêmement ennuyeux. Mais elle soupçonnait que certains autres (ceux qui parlaient le plus fort) aimaient vraiment, au fond d'eux-mêmes, aller voir le vieillard de temps en temps pour entendre « l'histoire » une fois de plus.

Elle sourit à son fils.

— « Mais ne sois pas en retard pour le dîner. »

Elle s'interompit pendant un instant, puis ajouta :

— « Et Joey, sois gentil... souviens-toi que c'est un vieil homme, ne le fatigue pas trop. »

— « Sois tranquille, maman. »

Dès qu'il fût dans la cour (ayant fait claquer la porte en sortant) il appela son favori :

— « Viens, Jasper ! Viens, mon vieux ! »

Jasper se réchauffait au soleil, la tête cachée sous une de ses ailes tronquées. En entendant la voix de Joey, il le considéra d'un air somnolent et fit :

— « Kwit ! »

— « Tu veux venir avec moi ? » demanda Joey.

Jasper parut examiner la question sous tous les angles. Au bout d'un instant il se dressa lentement sur ses pattes et battit des ailes en faisant :

— « Kwit ! Kwit ! »

Il courut maladroitement vers Joey.

— « Eh bien, en route ! » dit celui-ci.

*
**

Joey mit plus de deux heures pour arriver chez le vieux père Henderson.

La maison était très en retrait de la route, précédée d'une grande pelouse très bien soignée, avec trois massifs de fleurs épanouies se détachant sur la verdure du gazon.

Joey se souvint de la fureur de son père lorsque, l'année dernière, la veille de la Toussaint, quelques gamins du voisinage avaient jonché la pelouse de petits bouts de papier et avaient arraché toutes les fleurs. Le vieux père Henderson avait passé toute une journée à ramasser les papiers.

A l'époque, le père de Joey avait déclaré :

— « Si un garçon que je connais bien se permettait de jouer des tours pareils, je le fesserais au point qu'il ne puisse plus s'asseoir. »

Et lorsque le père de Joey avait découvert que son fils était un des délinquants... Chaque fois que Joey y repensait, son derrière lui faisait encore mal. Du reste, il rejetait la responsabilité de cette fessée carabinée, pas très logiquement peut-être, mais véhémentement, sur le vieux père Henderson.

Joey s'arrêta longuement sur le porche, se demandant s'il lui serait possible de ne pas frapper à la porte, de jeter simplement cette brioche quelque part et de raconter à sa mère qu'il l'avait bien remise à son destinataire. Elle demanderait :

— « Et comment a-t-il trouvé ma brioche? » Et il pourrait lui répondre : « Oh ! Il a déclaré que les brioches que l'on achetait n'arrivaient pas à la cheville des tiennes. »

Cependant, Joey avait un peu peur de se risquer à dire un mensonge, aussi frappa-t-il à la porte.

Immédiatement après il entendit la voix ténue du vieux père Henderson crier :

— « Entrez ! »

Bien à contrecœur, Joey poussa la porte et entra.

La pièce était sombre — ou peut-être paraissait-elle simplement sombre à Joey, après la lumière éclatante du soleil à l'extérieur — et elle sentait, ainsi qu'il l'avait prévu, cette odeur sèche, douce-amère, de la vieillesse, une odeur un peu semblable à celle d'une chambre à coucher de bon matin.

Le vieux père Henderson cligna des paupières.

— « Ah ! Ah ! » dit-il. « Entre donc, mon garçon, et viens t'asseoir un moment. »

Il tentait de prendre une voix désinvolte, essayant de dissimuler qu'il était resté assis là tout l'après-midi à espérer que l'un ou l'autre de ses jeunes amis viendrait lui dire un petit bonjour et bavarder un peu avec lui.

— « Je vous ai apporté une brioche fraîche, » répondit Joey, se tenant sur une prudente réserve.

— « Ah ! Ah ! » dit le vieux père Henderson. « Alors, tu dois être le gosse des Mathews. »

Il avait tant de jeunes amis qu'il lui arrivait parfois de confondre

leurs visages. Il y avait par exemple le gosse des Jenkins qui ressemblait à celui-ci comme deux gouttes d'eau.

— « Eh bien, eh bien ! » dit-il. « Ainsi, tu m'as apporté une brioche fraîche, hein? ».

— « Oui. »

— « Ah ! Ah ! Eh bien ! c'est vraiment gentil de ta part. » Ses yeux pétillèrent. « Ta mère fait des brioches exquises. Il n'y en a pas de meilleures. Celles que l'on achète ne leur arrivent pas à la cheville... Et surtout n'oublie pas de lui dire que c'est moi qui l'ai dit, hein? » (Joey grogna.) « Veux-tu tenir un pari, mon gars? Je te parie qu'elle vient de terminer la cuisson de ses brioches et que la première chose qu'elle a faite, c'est de m'en envoyer une. » Il se pencha en avant. « Ta mère est une femme merveilleuse. Oui, certainement, c'est une femme merveilleuse et pleine d'aimables attentions. Tu devrais être fier d'avoir une mère pareille. Chaque fois qu'elle fait des brioches, elle m'en envoie une, encore toute chaude, parce qu'elle sait que je l'aime comme ça. »

Joey fixait le vieillard d'un regard inquisiteur.

— « Cette fois-ci elle n'est plus chaude, » dit-il. « Elle est froide. »

— « Oh ! » fit le vieux père Henderson, essayant de cacher sa déception.

— « Oui, elle vous avait complètement oublié et ne s'en est souvenu que lorsque les brioches étaient déjà froides. »

Le vieux père Henderson bougea deux fois la mâchoire, cligna des paupières et dit :

— « C'est bon, mon gars, c'est bon... mais ne t'inquiète pas. Elle sera tout de même aussi bonne que d'habitude et je l'aimerai tout autant. » Il se leva. « Viens. Donne-la-moi, je vais la mettre à la cuisine pour mon dîner. »

Il prit la brioche et quitta la pièce en traînant les pieds.

Joey avait envie de partir avant qu'il revienne, mais il savait qu'il était obligé de rester au moins un petit moment, au cas où sa mère dirait au vieillard :

— « J'espère que Joey ne vous a pas fatigué outre mesure l'autre jour en restant tout l'après-midi chez vous. »

S'il s'en allait trop vite, le vieux père Henderson s'en souviendrait certainement.

Lorsque le vieillard revint, il portait une petite assiette de galettes croustillantes. C'étaient celles que Joey préférait, celles qui avaient de la noix de coco dessus.

— « Voilà, » dit le vieux père Henderson. « Prends ça et va t'asseoir là-bas, c'est le fauteuil le plus confortable. »

Joey prit les galettes sans mot dire et alla s'asseoir sur le siège indiqué.

Le vieux père Henderson s'installa dans un autre fauteuil et dévisagea Joey longuement, essayant de trouver quelque chose à dire ; au

début, les mots sortaient toujours difficilement chez lui et il éprouvait des difficultés à maintenir une conversation.

— « Et comment ça va, mon petit bonhomme? » demanda-t-il finalement.

— « Bien. »

— « Bien, eh? Bon... bon... »

Le vieux père Henderson contempla ses pieds, puis releva les yeux, attendant que Joey dise quelque chose. Lorsqu'il devint apparent que Joey n'avait pas la moindre intention de dire quoi que ce soit, le vieux père Henderson reprit l'entretien.

— « Vois-tu, » commença-t-il. « Quand tu es entré, il y a quelques instants, j'étais assis là, en train de penser... Je me souvenais des années passées, passées depuis bien longtemps déjà. Ce devait être vers 1950 ou 1951. Oui, 1951, je crois, l'année du grand tremblement de terre dans le Missouri. Eh bien, un beau jour, je n'étais guère plus âgé que toi à l'époque, simplement un petit têtard... »

Il se dit que Joey ne semblait pas l'écouter très attentivement.

— « Eh bien ! » termina-t-il timidement, « tout ça n'a pas d'importance. »

Le vieux père Henderson se rendait vaguement compte que c'était uniquement pour lui que le temps de ses jeunes années était aussi réel et aussi vivant que le coucher de soleil de la veille et que les gamins grandissants n'aimaient pas écouter un vieil homme divaguer au sujet de son enfance. Il se dit qu'ils aimaient des récits d'aventures, des histoires dramatiques et émouvantes. Il se rappelait comme, dans sa propre jeunesse, il écoutait fasciné histoire sur histoire au sujet des grandes guerres.

Il scruta Joey du regard.

Voyons, réfléchit-il, l'ai-je racontée à ce garçon?... Il essayait de ne pas ennuyer les gens avec « l'histoire », non qu'elle ne soit pas terriblement passionnante, idéale à raconter aux enfants, exactement du genre de celles qu'ils aiment à entendre sans se lasser, mais simplement par principe. Il se disait fréquemment que rien n'est pire que d'entendre un vieil homme réciter continuellement la même litanie.

Cependant, après avoir réfléchi un moment, il acquit la certitude de ne l'avoir jamais racontée à ce garçon. Néanmoins il ne voulut pas précipiter les choses. Il allait attendre un point où « l'histoire » viendrait s'imbriquer tout naturellement dans la conversation de manière à ce qu'il n'ait pas l'air de contraindre ce garçon à l'écouter.

Le vieux père Henderson venait de remarquer pour la première fois (ses yeux n'étaient plus aussi bons que dans le temps) l'étrange animal qui avait fait son entrée avec Joey. Bien moins par curiosité (depuis un certain temps il avait cessé de s'intéresser aux choses étranges et nouvelles du monde extérieur) que pour avoir un sujet de conversation, il dit :

— « Eh bien ! Ah ! Ah !... Qu'est-ce que tu as là? »

— « Hein? Oh, c'est simplement Jasper. » Joey avait terminé ses galettes — il mangeait très vite — et à présent se sentait plus expansif. « Oui, papa me l'a ramené de Vénus. » Joey gratta la tête de Jasper. « Il est intelligent et très affectueux. Un animal idéal pour les enfants. » Puis il ajouta énergiquement, comme si le vieux père Henderson avait manifesté un désaccord avec lui : « C'est papa qui le dit. »

— « Ah ! Ah ! C'est parfait. C'est magnifique. Eh bien !... Eh bien !... Viens ici, Jasper. »

Jasper regarda Joey comme pour lui demander la permission, puis courut allégrement à travers la pièce.

D'un air distrait le vieux père Henderson tendit la main vers Jasper et lui ébouriffa les plumes.

— « Je n'ai encore jamais rien vu de pareil. »

Jasper sauta sur ses genoux.

— « Sapristi ! » dit le vieillard en commençant à considérer cette créature autrement que comme un sujet de conversation, car il avait toujours eu un faible pour les animaux affectueux. « Eh bien ! Eh bien ! Tu aimes le vieux père Henderson? »

Jasper se blottit tout contre la main du vieillard et leva les yeux pour le dévisager longuement.

— « Kwit ! » fit-il.

Il aimait bien le vieux père Henderson.

— « Tu devrais être gentil avec lui, » dit le vieil homme.

— « Je le suis, » répondit Joey. « Sauf de temps en temps, quand il est vilain. »

— « Ah ! Ah ! oui, » dit le vieux père Henderson.

Jasper avait suivi leur conversation de ses yeux et maintenant, dans le silence qui venait de tomber, il regarda Joey.

Finalement, le vieillard dit comme s'il se parlait à lui-même :

— « Ah ! Ah ! Hummmmm ! Eh bien ! Tu as dit... Vénus? »

— « Oui, » acquiesça Joey. « Nous sommes obligés d'importer de la nourriture pour lui et cela revient très cher. Mais papa dit que ça n'a pas d'importance si Jasper *me plaît.* »

— « Ah ! Ah ! Maintenant que j'y réfléchis, il me semble avoir lu quelque chose au sujet de ces... peu importe leur nom... »

Joey plissa les paupières. Il n'y avait pas une semaine que sa mère lui avait dit : « Quel dommage que le vieux père Henderson soit trop vieux maintenant pour lire, avec toutes ces choses passionnantes qui se produisent chaque jour, des choses qu'il avait toujours rêvé voir se produire. »

— « Très bien ! Alors, dites-moi comment font les Kwit pour vivre sur la terre où l'atmosphère est tellement différente de celle de Vénus? » demanda Joey en supprimant au dernier moment « puisque vous *savez* tant de choses. »

Le vieux père Henderson ouvrit la bouche, puis la referma. Subitement il se sentit bouleversé. Il essayait de se souvenir de cet article —

on le lui avait lu il y avait quelques jours seulement — mais n'y parvint pas.

— « Tiens, tiens ! » fit-il. « Ahhh ! Ahhh !... »

— « Vous voyez bien que vous ne le *savez pas!* » s'écria Joey triomphalement.

Le vieux père Henderson regarda Joey. Puis il détourna les yeux. Il étudia le dos de sa main épaisse, veinée, qui glissait sur les douces plumes vertes de Jasper. Son visage avait une expression intriguée, presque effrayée.

— « Ainsi, ton père t'en a fait cadeau, hein? » dit-il enfin d'une voix mal assurée. « Et où donc se trouve-t-il en ce moment? »

La voix de Joey s'éleva très douce pour devenir forte et rauque.

— « Il est sur Mars en train de construire le nouveau Dôme. Je parierais bien que je vous l'ai déjà dit au moins une centaine de fois ! »

Le vieux père Henderson cligna deux fois des paupières comme si quelqu'un l'avait giflé presque avec une force suffisante pour lui faire venir les larmes aux yeux.

— « Naturellement, naturellement, » dit-il précipitamment. « Je m'en souviens maintenant. Mars, que tu dis. Je... je... je... ah ! ah !... Mars?... Hummmm ! »

Il frotta sa main desséchée contre sa jambe.

— « Tu sais, » dit-il, « à l'époque où j'avais vingt ans, aucun homme n'était encore jamais allé sur la Lune. Non, Monsieur, pas un. Le croirais-tu? »

Déjà il sentait sa confiance revenir. Il avait raconté « l'histoire » un tel nombre de fois au cours des dernières cinquante ou soixante-quinze années. Il savait également que ce jeunot était certainement désireux de l'entendre, ce qui arrangeait tout.

— « Quelques types avaient bien *essayé,* » continua-t-il, « mais personne n'avait jamais réussi. »

— « Eh bien ! Eh bien ! » le singea Joey.

Depuis des années et des années, personne n'avait parlé sur ce ton au vieux père Henderson ; les gens étaient toujours aimables avec lui et l'écoutaient poliment. Pour le moment, il n'arrivait pas à bien comprendre ce qui se passait. Il baissa son regard sur Jasper pour se rassurer.

— « Ah ! Ah ! Oui ! Aucun homme n'avait jamais été sur la Lune. Eh bien ! » dit-il, « tu vois cette plaque en or et en argent au-dessus de la cheminée, là-bas? »

Joey ne se retourna pas pour la regarder.

Par contre, le vieux père Henderson se mit à l'examiner et ses yeux brillèrent au rappel des choses lointaines et dépassées. Pendant un instant, il resta silencieux, ruminant ses souvenirs. Une de ses mains caressait machinalement les plumes lisses de Jasper.

— « Sais-tu qui me l'a donnée? »

La question était pur effet de rhétorique. Elle avait simplement une

part dramatique dans « l'histoire » si souvent contée et son sens était moins immédiat que lié au contexte.

— « Oui, » dit Joey et sa voix était un murmure d'outre-tombe. « C'est le président des Etats-Unis qui vous l'a donnée. »

Très lentement, l'esprit du vieux père Henderson revint dans la pièce. Cette phrase était *sa* phrase et c'était dur de l'entendre tomber de ces jeunes lèvres d'une voix qui en réduisait toute la gloire en cendres. Il avait de la peine à croire que ses oreilles ne l'avaient pas trompé.

— « Oui, oui, c'est exact. » Il entendit sa propre voix répondre à ce petit garçon et cette voix désappointée semblait si lasse, si désespérée.

— « Et je vais vous dire *pourquoi* vous l'avez obtenue, » poursuivit Joey à très haute voix. Son corps palpitait d'une étrange émotion. Il savait que ce vieillard assis en face de lui était impuissant devant ses paroles. Il savait également que ce vieillard ne se plaindrait jamais à sa mère. Pas à ce propos tout au moins. Il se sentait plein d'importance de se trouver dans une position où il pouvait blesser le vieux père Henderson sans le moindre danger pour lui-même.

— « Vous l'avez eue parce que vous avez été le premier homme à aller sur la Lune. »

Le vieux père Henderson sentit comme un bloc de glace se former quelque part au-dessous de son cœur. Il cessa de caresser le Kwit et resta assis sans voir, écoutant malgré lui ses propres paroles revenir en se tortillant dans une cruelle parodie.

— « Je parierais bien que j'ai entendu cette histoire au moins une centaine de fois. Maintenant laissez-moi *vous* la raconter. Ce que vous avez ressenti en voyant pour la première fois le grand aéronef en acier... » Joey se mit à imiter la voix ténue du vieux père Henderson, « étincelant au soleil du Nouveau-Mexique ».

Le vieux père Henderson eut un faible geste et voulut supplier le gamin de s'arrêter. Joey ne lui en fournit pas l'occasion.

— « Et ce que vous avez ressenti au décollage, la pesanteur vous poussant en arrière dans votre siège. Et ce que vous avez ressenti lorsque vous avez vu la Lune pour la première fois sous vos pieds... « *Cela semblait drôle et mon cœur paraissait devenir de plus en plus grand jusqu'à ce que les larmes me montent aux yeux.* » Et la grande réception qu'ils vous firent lors de votre retour. Et comment le président vous a donné cette... cette *chose,* accrochée là-bas, de ses propres mains. Et comme il vous a dit .. »

— « Je t'en supplie ! Je t'en supplie ! Je n'avais pas de mauvaises intentions. »

Joey s'était simplement interrompu pour reprendre haleine. Sa surexcitation le rendait presque incohérent.

— « Et comment vous y êtes retourné une seconde fois. Et comment vous aviez la foi... » Une fois de plus sa voix s'enfla. « *J'ai toujours eu la foi, même alors que je n'étais qu'un tout petit bout d'homme,*

j'ai toujours cru que l'Homme ne pouvait rester enchaîné à la Terre, qu'il était destiné à aller sur la Lune, puis sur les autres planètes et puis sur les étoiles. J'ai toujours eu la foi!... » Seulement personne n'a plus envie d'écouter votre vieille histoire idiote. Vous ne le voyez donc pas? *Personne n'a envie de l'entendre!* Vous nous l'avez dite et redite jusqu'à ce que nous en soyons tous malades. Lorsqu'ils vous voient descendre la rue, ils disent : « Voilà le vieux père Henderson et son « histoire » et ils se moquent de vous dès que vous avez le dos tourné. »

Joey fut obligé de s'interrompre pour reprendre son souffle, mais le vieux père Henderson n'aurait pu l'arrêter, lui-même était muet de saisissement et aussi de douleur.

Surexcité, Joey faisait des gestes désordonnés. Il fit tomber l'assiette des galettes qui se brisa sur le plancher. Puis il se remit à parler et à présent ce fut presque un glapissement.

— « Vous n'avez pas l'air de vous apercevoir que personne n'a envie d'entendre comment vous avez été sur la Lune. Voyons, *n'importe qui* peut aller sur la Lune! Même *moi,* j'y ai déjà été deux fois. Maman et papa ont tous deux été sur Vénus et en ce moment papa est sur Mars, en train de construire un Dôme, pour que les gens puissent y vivre, et ce Dôme sera plus grand que celui qu'il y a sur Vénus... et tout ce que vous savez raconter, c'est comment vous avez été sur *la Lune!* »

A présent, Joey criait :

— « Et vous ne savez même pas ce que c'est qu'un Kwit. Vous ne savez *rien du tout* sur ce que nous faisons. »

Il pivota sur ses talons et courut vers la porte. L'ayant atteinte il s'arrêta et se retourna. Il vit le vieux père Henderson assis complètement immobile, ne disant rien, et brusquement il se sentit plus heureux.

— « Viens, Jasper! » hurla-t-il. « Je m'en vais d'ici, loin de ce vieux toqué. »

Jasper regarda Joey et ne dit rien. Puis il tourna ses yeux muets sur le vieux père Henderson. Il ne bougea pas.

Pendant un instant, Joey ne sut que faire, il commençait à sentir les premiers frôlements de la peur dans son cerveau. Il se retourna, claqua la porte en sortant et se mit à courir.

Jasper restait tranquillement sur les genoux du vieillard. Il leva les yeux vers ce vieux visage, ce vieux visage à la peau desséchée et pleine de plis, ce visage aux yeux étonnamment brillants, noyés de larmes.

Au bout d'un long moment, le vieux père Henderson posa Jasper sur le tapis, se leva et se dirigea vers le fauteuil de Joey. Il s'agenouilla et commença à ramasser les débris de l'assiette à galettes cassée.

Jasper s'approcha de lui de sa démarche de canard.

— « Kwit? » demanda-t-il avec infiniment de douceur.



Un nouveau départ

(*The fresh start*)

par ROGER DEE

L'ennuyeux, à première vue avec les voyages dans le temps, c'est que les aspects du thème sont en apparence limités. Impossible de trouver plus de deux directions différentes pour se déplacer dans la quatrième dimension : on ne peut qu'aller soit dans le futur, soit dans le passé (La Palice avec nous!). Les auteurs de « science-fiction » n'en ont que plus de mérite à nous donner des histoires qui chaque fois, par quelque côté, paraissent rendre un son neuf.

Dans les deux sens, il ne peut y avoir que quatre combinaisons par rapport au temps présent. Nous vous avons déjà donné un échantillon de trois d'entre elles : voyage du présent au passé (« Mr. Kinkaid voyage dans le passé », *n° 3 de* « Fiction »), *du passé au présent* (« Désirs de roi », *n°* 4) *et du futur au présent* (« L'étrange visiteur », *n° 6). Voici maintenant avec* « Un nouveau départ », *la quatrième, le voyage du présent au futur, celle qui offre évidemment le plus de ressources à l'imagination.*

Bien des auteurs se sont plu à inventer les éléments d'un futur très éloigné. Peut-on oublier la vision terrible de la terre dégénérée, dans « La machine à explorer le temps », *de Wells? Le cauchemar canularesque que constitue le « voyage entomologique » dans* « Le voyageur imprudent » *de René Barjavel? Les étincelantes descriptions de la société des chiens dans* « Demain les chiens », *de Clifford Simak?*

Roger Dee n'a pas d'ambitions aussi imposantes. Mais son évocation souriante et légèrement satirique de la vie dans 7.000 ans ne manque pas de charme. Non plus que son héros, un brave facteur consciencieux qui se trouve brusquement transporté à cette époque (et dans les bras ardents d'une jeune personne très « *attractive* »).

Vous verrez vous-même ce qu'il en adviendra.



PERSONNE à Primrose City — et lui-même moins que quiconque — ne s'attendait à voir Georges C. Burdy disparaître au beau milieu de sa tournée, exactement à deux heures de l'après-midi le premier samedi de mai. Cette disparition fut absolument accidentelle. Mr. Burdy n'aurait jamais disparu de son propre gré, en des circonstances si délicates, car à ce moment il avait déjà un retard d'une bonne heure pour la distribution du courrier de la semaine et sa sacoche de cuir

Copyright, 1953, *by Fantasy House, Inc.*

renfermait 127 lettres ainsi que le dernier numéro de l'*Almanach Universel,* adressé à Mrs. Highbee, l'observatrice météorologique du 5ᵉ district.

Au moment de son... enlèvement..., Mr. Burdy était âgé de 39 ans, célibataire endurci ne s'étant jamais compromis avec une femme, et serviteur dévoué de l'Administration des Postes où il n'avait jamais encouru le moindre blâme au cours de ses dix-huit ans de service. Si l'on veut, on peut aussi inclure dans ses états de service ses trois ans dans l'armée, pendant la Seconde Guerre mondiale. Il les passa avec une Unité des Postes aux Armées, à Miami, en Floride, et là aussi fut très bien noté et estimé de ses chefs. C'était un homme intègre et sobre, poursuivant tranquillement son chemin le long de l'ornière modérée de sa vie et ne s'occupant que de ses propres affaires. Celles-ci, à l'époque de sa disparition, lui avaient rapporté un solde créditeur de 4.700 dollars à la Caisse d'Épargne et une coquette petite maison près du croisement de la 5ᵉ Avenue et d'Elm Street. Il y faisait sa cuisine et y passait ses loisirs à cultiver des dahlias sélectionnés qui lui valaient, avec une régularité très satisfaisante, des flots de rubans aux Expositions d'Horticulture du Comté.

Le fait est donc que Mr. Burdy n'était pas du tout le genre d'homme à disparaître subitement, ni même autrement. En le jugeant avec indulgence, son genre était plutôt de connaître par cœur les L&RP (lois et règlements postaux, et non pas comme les non-initiés pourraient le supposer, un sigle de compagnie de chemins de fer, comme AT&SF ou L&N). Tout le monde lui disait « Monsieur » Burdy, sauf son Receveur Principal et son Chef des Facteurs, et personne ne l'appelait jamais « Georges » ou « G. C. ». Mr. Burdy était un membre sûr, sinon un pilier, de la société et son grand but dans la vie était de continuer à l'être.

Et cependant il disparut, revêtu de son uniforme réglementaire gris (lequel lui appartenait, mais cela importe peu), porteur d'une sacoche à courrier en cuir et d'un trousseau de clefs attachées à une chaîne de cuivre, propriétés de l'Administration des Postes. Les 127 lettres prirent le même chemin que la sacoche qui les contenait, ainsi que l'*Almanach Universel* adressé à Mrs. Highbee.

Il n'y eut rien de spectaculaire dans son départ. On ne vit pas de crevasse béante s'ouvrir subitement sous ses pieds pour l'engloutir. Nulle conduite intérieure noire ne s'approcha de lui, en ronronnant, pour l'enlever. Il ne se produisit qu'une légère nébulosité, bien vite dissipée, au-dessus du trottoir, au coin de la 5ᵉ Avenue et d'Elm Street : un faible miroitement rappelant plutôt la danse tortueuse des rayons de chaleur, au-dessus d'un toit au soleil, et dans laquelle Mr. Burdy entra pour s'y évanouir.

Cette disparition créa une certaine inquiétude et tout un courant de conjectures parmi ses clients et voisins, mais ce n'était rien comparativement à la colère que souleva sa réapparition, exactement une semaine

plus tard, lorsqu'il ressortit d'une nébulosité pareille à celle où il était entré et reprit sa vie au point exact où il l'avait quittée.

Il termina sa tournée de distribution interrompue, rendit sa sacoche à courrier, avec les clefs et la chaîne, à l'employé compétent du Bureau de Poste, à la grande stupéfaction de celui-ci, et rentra directement chez lui. Avec circonspection, il déclara au Receveur Principal et au Chef des Facteurs, lorsque ceux-ci vinrent le voir, à 5 h. 15 de cet après-midi, pour lui demander des explications, que son absence avait été absolument indépendante de sa volonté et que chaque lettre du courrier avait été distribuée consciencieusement, si cela s'était fait avec une semaine de retard.

Il n'y avait qu'une exception, avoua-t-il : l'*Almanach Universel* de Mrs. Highbee avait malheureusement été perdu sans rémission quelque part à environ 7.000 années dans l'avenir.

Le Receveur Principal et le Chef des Facteurs restèrent assis sur le divan de Mr. Burdy, gardant ce genre de silence de pierre qui suit normalement une déclaration de ce genre.

— « Sept mille ans ! » répéta Mr. Turnbull, Receveur Principal des Postes, à Primrose City.

Mr. Turnbull était un grand homme pâle, avec un pince-nez d'intellectuel et des cheveux très clairsemés. Nommé à son poste grâce à ses attaches politiques, il avait tendance à se décharger de tous les problèmes un peu complexes, concernant les rapports direction-employés, sur le Chef des Facteurs.

— « Quelles sont ces balivernes, Burdy? »

— « Ou plutôt quelle est cette folie? » demanda Mr. Crowley, soutenant son supérieur.

Mr. Crowley était petit et acariâtre, et trente-trois ans d'expérience avaient fait de lui une autorité pour résoudre les problèmes délicats. Il était célibataire, tout comme Mr. Burdy, mais pas pour les mêmes raisons. Mr. Burdy était un réaliste conservateur, qui ne se sentait pas à la hauteur de la société, tandis que Mr. Crowley était un misanthrope qui la méprisait.

— « Je vous raconterais bien toute l'histoire, » dit Mr. Burdy en consultant sa montre qu'il remit ensuite dans sa poche, « mais vous n'en croirez jamais un traître mot. Aussi n'est-il pas très nécessaire que je commence, n'est-ce pas? »

Mr. Turnbull et Mr. Crowley furent d'avis contraire.

— « Dire la vérité, » déclara sentencieusement Mr. Turnbull, « n'a jamais fait de mal à personne. Je vous conseille de faire des aveux complets, quelle que soit l'affaire dans laquelle vous avez pu vous laisser entraîner, car les fautes de service que l'Administration pourrait relever contre vous... »

— « Retard sur l'horaire imposé, négligence dans le service, enlèvement abusif et destruction illégale du ou d'une partie du courrier à vous confié, » énuméra Mr. Crowley rapidement et avec une sorte

de satisfaction. « Conduite qui vous rend passible de la révocation ou de la rétrogradation dans une catégorie de salaire inférieure, ou des deux ! »

— « Ce n'est pas *ça* qui peut m'inquiéter, » dit Mr. Burdy à la grande surprise de ses interlocuteurs. « Je regrette infiniment le retard dans la distribution du courrier et la perte de l'*Almanach Universel* destiné à Mrs. Highbee. Croyez-vous qu'elle se déclarera satisfaite si je lui en achète un autre exemplaire? »

Mr. Turnbull, qui n'était pas habitué à être interrompu par ses subordonnés, polit les verres de son pince-nez avec sa pochette et poursuivit son inquisition.

— « Je ferai le nécessaire avec Mr. Crowley pour que la restitution soit faite réglementairement, » dit-il. « Et maintenant, Burdy, je vous prierai de vous limiter strictement à un rapport exact de ce qui s'est passé. »

Mr. Burdy consulta de nouveau sa montre et poussa un soupir.

— « Bon. Je suppose que vous avez le droit de le savoir. »

Il s'enfonça dans un fauteuil et ferma les yeux, comme quelqu'un qui se souvient. Il n'avait plus tout à fait son air habituel.

— « J'étais à un pâté de maisons du croisement de la 5ᵉ Avenue et d'Elm Street, » dit-il, « et je m'apprêtais à effectuer la dernière partie de ma tournée de distribution... »

La chose s'était produite aussi soudainement que ça. A cette seconde précise, Mr. Burdy se dirigeait vers le coin de la 5ᵉ Avenue et d'Elm Street, de son pas normal, réglementaire, triant son courrier et se demandant, dans un repli de son cerveau que n'absorbaient pas les questions de service, s'il ferait bien de chauler à nouveau ses parterres de dahlias cette année, et la seconde d'après il s'était retrouvé *là-bas*.

Naturellement, au début il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était ce *là-bas*. Plus tard, il éprouva quelque difficulté à croire la vérité, même après qu'ils la lui eurent expliquée.

(— « *Ils?* » l'interrompit Mr. Turnbull.

— « Oui, les gens qui vivent là, » expliqua Mr. Burdy. « C'est-à-dire ceux des gens qui étaient vraiment des *gens*, quoique à leur façon, les autres étaient également des gens. Ils... mais je vous parlerai de ça plus tard. »)

Il n'est pas très utile de décrire en détail les réactions de Mr. Burdy pendant sa translation, car quiconque doué d'une imagination suffisante pour se substituer à lui au cours d'un pareil bond dans le temps, comprendra parfaitement les siennes propres. Qu'il nous suffise de dire que Mr. Burdy fut très étonné, ce qui est nettement au-dessous de la vérité, mais suffit pour les besoins de la cause.

Une fois qu'il se fut résigné au fait de ne plus se trouver au coin de la 5ᵉ Avenue et d'Elm Street, le cadre autour de lui lui parut très plaisant. L'air était frais et extrêmement pur, sans la moindre trace de poussière ou de brume. De tous côtés, des collines en pente douce

bordaient l'horizon, évoquant un parcours de golf légèrement vallonné. L'herbe, d'un vert vif, était généreusement parsemée de pissenlits et de troupeaux de chèvres gambadantes. Quelques bâtiments blancs se nichaient sur les collines les plus élevées, ressemblant en partie à des pavillons, en partie à des ruches. Cependant, il n'y avait aucun signe d'activité humaine. Aucun avion ne bourdonnait dans le ciel, aucune ville ne fumait au loin. Il n'y avait en vue ni routes, ni voies ferrées ; aucune circulation, ni même aucun bruit de circulation.

Un petit cours d'eau, clair comme du cristal, se faufilait entre les collines et coulait, en murmurant, aux pieds de Mr. Burdy, avant d'aller se jeter, non loin de là, dans un petit lac bleu. Celui-ci était entouré d'arbres, dont la plupart étaient chargés d'étranges fruits lisses, à divers stades de leur mûrissement. Le soleil, rond et doré, suspendu au-dessus des arbres, était extrêmement chaud, si chaud, en vérité, que Mr. Burdy jugea bientôt son uniforme gris non seulement encombrant mais même étouffant.

En conséquence, étant avant tout un homme logique, il posa à terre la sacoche à courrier en cuir qui contenait 127 lettres et l'*Almanach Universel* de Mrs. Highbee et il enleva sa veste. A ce moment, aucune crainte ne l'effleurait sur son état mental ; rien ne rongeait encore sa quiétude. Il était bien un peu désemparé, mais l'idée qu'il pouvait être subitement devenu fou ne lui vint à l'esprit que plus tard. Pour l'instant, son principal souci était de savoir que faire de la veste qu'il venait d'enlever.

Il était en train de la plier soigneusement pour la mettre à l'abri dans sa sacoche à courrier, lorsqu'il entendit quelqu'un glousser dans son dos, d'un soprano clair aussi musical et aussi naturel que le clapotis du ruisseau à ses pieds. Mr. Burdy se retourna, en prit, comme on dit vulgairement, un « vieux coup » et ferma vite les yeux, horrifié.

Ce stratagème se révéla inefficace. Lorsqu'il rouvrit les yeux, la jeune femme était toujours là. Elle avait la même taille que Mr. Burdy qui mesurait cependant 1m. 80 ; ses cheveux cuivrés flottants ondoyaient magnifiquement jusqu'à ses genoux, et elle était aussi glorieusement nue et hâlée par le soleil qu'une dryade.

(— « *Burdy!* » s'écria Mr. Turnbull d'une voix tellement aiguë et scandalisée que le Chef des Facteurs sursauta et prit une expression légèrement coupable.

— « Naturellement, il est fou à lier ! » acquiesça Mr. Crowley. « Mais son genre de folie m'intéresse étrangement... Continuez, Burdy. »

Mr. Burdy ouvrit les yeux, juste le temps nécessaire pour consulter sa montre, puis les referma et poursuivit son récit.)

La jeune femme n'éprouvait aucune gêne. Plus tard, il s'avéra qu'elle ignorait tout de la signification du mot « pudeur ».

— « Vous êtes exactement comme j'avais *prinné* que vous seriez, » dit-elle gaiement, « mais bien plus rose de visage. »

Elle fit deux fois le tour de Mr. Burdy, visiblement fascinée par ses vêtements collants, et s'agenouilla pour regarder, avec curiosité, dans la sacoche de courrier posée à terre.

Ce fut alors que Mr. Burdy fit la découverte démoralisante que cette nymphe nubile était capable de lire chacune de ses pensées, aussi clairement que s'il les avait criées sur tous les toits.

— « Oh ! Je suis Maïa, » dit-elle. « Je vis ici, sauf lorsque nous nous rendons dans le sud pour y passer l'hiver... Pourquoi ne dois-je pas toucher à ce qui appartient à l'Administration, Georges? Et que signifie *embarrassé ?* »

Mr. Burdy, qui commençait enfin à douter de sa santé d'esprit, tenta une explication, mais en vain. Maïa fut aussi complètement incapable d'assimiler les concepts de droits de propriété et de pudeur virginale, que Mr. Burdy l'était de comprendre comment quelqu'un pouvait *prinner*.

— « Mais, pourtant, c'est très facile, » dit Maïa. « Tout le monde *prinne*... surtout Pordak, quand il n'est pas trop occupé à penser. C'est exactement comme si on entendait un ami parler, avant qu'il ait contourné un coin... on sait qu'il est là, même avant de le voir. C'est ainsi que j'ai su que vous alliez venir ici aujourd'hui, parce que je l'avais *prinné* hier, pendant que je nageais dans le lac. »

Mr. Burdy s'accrocha avec empressement à cette conclusion.

— « Si vous saviez que je *viendrais* ici, » dit-il, « alors vous devez également savoir *comment* j'y suis venu. Que s'est-il passé et où suis-je? »

L'explication de Maïa rendit les choses presque simples.

A ce qu'il paraissait, quelque panne imprévue s'était produite dans les circuits électroniques de la centrale d'énergie locale, qui était logée dans un de ces bâtiments blancs, là-haut, parmi les pissenlits et les chèvres. Il y avait eu un genre de court-circuit dans la quatrième dimension — Maïa faisait absolument fi des détails et précisions — et ce court-circuit avait créé une fissure dans la continuité espace-temps. Mr. Burdy, happé par un tourbillon temporel de 7.000 années, avait été arraché de là-bas et transporté ici, comme une parcelle de poussière dans un aspirateur.

Pour rester une fois de plus en-dessous de la vérité, disons que Mr. Burdy fut épouvanté. Le devoir l'appelait avec l'insistance d'un clairon sonnant la charge, évoquant en lui des visions effroyables de clients et de voisins qui attendaient avec fureur leur courrier.

— « Mais je n'avais pas terminé ma distribution ! » protesta-t-il. « Il faut que je retourne au coin de la 5e Avenue et d'Elm Street pour... »

La gravité de sa situation lui coupa la parole, lorsqu'il se rendit compte que la 5e Avenue et Elm Street n'existaient plus, que les destinataires présumés de ses 127 lettres étaient tous morts et réduits en

poussière, de même que des centaines de générations de leurs descendants.

— « Mais non, ils y sont toujours, » dit Maïa qui avait lu la consternation dans son esprit. « Exactement comme nous sommes *ici* et que nos petits-enfants sont déjà *dans l'avenir*. C'est pourtant simple ! »

Mr. Burdy n'y comprenait rien, mais le babillage de Maïa lui fit entrevoir une lueur d'espoir.

— « Alors, si mon époque existe toujours, puis-je y retourner? »

Elle parut dubitative.

— « C'est là une chose qu'il nous faudra demander à Pordak. Mais il fait bien meilleur ici que là-bas, d'après ce que j'ai pu voir dans vos pensées... Etes-vous bien certain que vous aimeriez y retourner? »

(— « Il faut croire que vous en étiez certain, » dit Mr. Crowley d'un ton acerbe, « sinon vous ne seriez pas ici en ce moment. Et pourquoi? »

Mr. Turnbull, qui regardait Mr. Burdy avec une inquiétude croissante, ne dit rien.

— « Je n'avais pas le choix, » dit Mr. Burdy avec une certaine raideur. « Que pouvais-je faire d'autre, avec dans ma sacoche 127 lettres confiées à l'Administration des Postes des Etats-Unis? »)

Etant donné qu'il était trop tard pour aller voir Pordak ce jour-là, Maïa emmena Mr. Burdy auprès de sa famille qui habitait dans le bâtiment blanc dominant le lac. Quelques-uns de ces gens du futur étaient un peu plus âgés que d'autres, un peu plus grands ou plus petits, mais la différence entre eux était toujours minime. Ils se ressemblaient suffisamment pour paraître avoir été coulés dans le même moule et étaient aussi insouciants et naïfs que les innombrables chèvres qui allaient et venaient à leur gré.

Ils accueillirent Mr. Burdy et sa sacoche à courrier, avec son contenu, les bras ouverts.

— « Tu aurais certainement dû nous prévenir que tu avais *prinné* le court-circuit, » dit le père de Maïa sur un ton de douce réprimande. « Pordak aurait pu l'éviter et Georges n'aurait pas eu une aventure déconcertante. Maintenant nous allons être obligés de déranger Pordak, alors qu'il est plongé dans ses pensées. »

— « Nous aurions eu à le déranger de toute façon, » observa Maïa. « Et surtout ne t'inquiète pas au sujet de Georges. Il est à moi... je veux dire que c'est moi qui en suis responsable. »

Ils bourrèrent généreusement Mr. Burdy de fruits et lui versèrent force rasades d'un vin du futur, étonnamment capiteux. Ils le distrayèrent par des chansons et par un genre de danses mimées, jusqu'à la tombée de la nuit, puis ils le mirent au lit, complètement étourdi — tout habillé avec sa sacoche à courrier — dans un petit bâtiment légèrement à l'écart qui, avec ses fines mosaïques et ses voûtes à pendentifs, avait tout d'une chapelle byzantine.

Le lendemain matin, ils l'emmenèrent voir Pordak.

La maison de Pordak était juchée au sommet de la colline la plus proche et dominait une grappe de bâtiments plus petits. Ceux-ci abritaient la centrale d'énergie locale, un petit atelier et plusieurs des fins avions en forme de soucoupes, qui servaient à émigrer vers le sud pour l'hiver. La délégation conduite par Maïa se fraya un chemin à travers l'inévitable essaim de chèvres bêlant méditativement et pénétra directement dans le sanctuaire. Ils trouvèrent le prophète à son bureau, scrutant de son regard de myope, à travers des lunettes hexagonales, un objet à feuilles métalliques qui pouvait être ou ne pas être un livre.

Lorsque Mr. Burdy fut présenté à Pordak, il éprouva probablement le plus grand choc de sa vie.

Il s'était attendu à trouver un autre être humain, peut-être plus vieux, plus grave et plus conscient de ses responsabilités que les autres membres de la famille de Maïa, mais sans différences essentielles. Il n'avait certainement pas soupçonné que ce Pordak se révélerait être un monstre à peu près de la taille d'un phacochère, couvert, depuis son museau pointu jusqu'à sa queue également pointue, de bandes transversales qui formaient une carapace cornée, et se déplaçant (lorsqu'il voulait bien s'en donner la peine, ce qui était fort rare) sur quatre courtes pattes munies de griffes.

C'était ensuite presque aussi déconcertant de découvrir que Pordak, malgré son aspect physique effrayant, était la créature la plus douce et la plus complaisante qu'on puisse imaginer.

(— « J'en ai assez, » dit Mr. Turnbull d'un ton décidé. « Ce cas relève manifestement de l'Inspecteur Général des Postes, Mr. Crowley, ou d'un psychiatre. »

Mr. Crowley, qui commençait à avoir un air étrangement pensif, ignora cette saillie de son supérieur.

— « D'après ce que vous venez de nous dire, Burdy, cette créature ressemblerait étrangement au tatou, ce cochon à carapace qu'on trouve dans le sud-est, » dit-il.

Mr. Burdy consulta une nouvelle fois sa montre avant de répondre :

— « Mais c'est que Pordak *était bien* un tatou. »)

Fort heureusement pour Mr. Burdy, Pordak lisait les pensées aussi aisément que Maïa et son peuple. En fait, il se révéla par la suite que c'étaient les congénères de Pordak qui avaient enseigné aux hommes les arts apparentés de la téléphathie et du *prinnage*. Aussi Pordak fut-il en mesure d'évaluer la situation par un simple coup d'œil mental et de rassurer Mr. Burdy sans avoir à lui infliger de nouveaux chocs au risque de rompre son équilibre cérébral déjà bien ébranlé.

— « Détendez-vous, Georges, » dit en effet Pordak. « Je vous ramènerai au coin de la 5e Avenue et d'Elm Street, mais rien ne presse. Entre temps, bavardons un peu. »

Au cours de l'entretien qui suivit, Mr. Burdy acquit plus clairement que jamais la certitude suivante : quelque chose avait terriblement

flanché dans l'évolution de l'espèce humaine. Il était tout prêt à concéder que le peuple de Maïa avait atteint un état des mœurs digne de l'utopie. Mais la façon dont ils avaient pu y arriver ne s'ajustait d'aucune manière dans le plan du progrès tel que lui, Burdy, en avait eu la notion.

A la tête de la liste des choses qui ne cadraient pas, venait naturellement le fait de trouver ce meilleur des mondes (1) gouverné par des tatous érudits.

Il fut désabusé lorsqu'il soupçonna que l'espèce de Pordak s'était hissée au commandement par la force. Pour la communauté humaine qu'il régissait, Pordak était à la fois un directeur de conscience, un oracle et un factotum, ses fonctions les plus utiles étant de choisir et de fixer les dates des migrations hivernales, ainsi que de maintenir en état de marche la centrale d'énergie et les engins volants. Entre ces travaux, Pordak *était là,* tout simplement, et les gens l'acceptaient ou le laissaient seul, à leur gré... à moins qu'il ne fût occupé à penser, occasion en laquelle ils l'évitaient religieusement, car ils risquaient d'éveiller ses très légères tendances à l'exaspération.

Cette irritabilité de Pordak, qui s'était atrophiée au cours des âges, illustrait très nettement le phénomène qui avait amené son espèce à la tête de la société humaine dont faisait partie Maïa. Les hommes du futur, intentionnellement et soigneusement, avaient évolué vers une sérénité qui ignorait la colère ou la rancune. Et, comme suite logique à cet état de choses, ils étaient devenus incapables de susciter de telles émotions chez autrui. Un Pordak contrarié devait obligatoirement être un Pordak malheureux ; or, à cette époque d'utopie, il était impensable qu'une créature quelconque — homme, chèvre ou tatou — pût être malheureuse.

Mr. Burdy, en tant qu'idéaliste conservateur, trouva cet état d'esprit inouï, mais absolument admirable.

Il apprit encore bien d'autres choses en cherchant simplement à savoir. Aux dires de Pordak, la population de la Terre était soigneusement maintenue aux environs de deux millions. Il y avait bien longtemps déjà que l'ère des villes était close ; il ne restait plus guère qu'une douzaine d'agglomérations décentralisées, où ceux et celles qui se sentaient des dispositions créatrices faisaient de la peinture, composaient de la musique ou écrivaient des livres qui étaient ou n'étaient pas lus. Aucune trace, aucun vestige ne restaient de la société qu'avait connue Mr. Burdy. Maïa et ses semblables, ainsi que Pordak, n'avaient pas la moindre conception de la guerre, de l'industrialisme ou des idéologies politiques. Mr. Burdy découvrit que les 7.000 années passées avaient complètement nettoyé l'ardoise de l'Histoire, et pour de bon.

Malgré sa soif d'informations, il est très possible que Mr. Burdy en ait données plus qu'il n'en reçut, et l'*Almanach Universel* de

(1) Allusion au roman d'anticipation de Aldous Huxley, « *Brave new world* », traduit en français sous le titre : « *Le meilleur des mondes* ».

Mrs. Highbee y était pour quelque chose. Ainsi, ce fut au moment où il exposait à Pordak, dans ses grandes lignes, l'histoire du développement de la bombe atomique, qu'il trouva par hasard la solution de la déchéance (très discutable) de l'homme et de l'accession au pouvoir de la race de Pordak. Les hommes s'étaient littéralement fait souffler hors de la domination du monde par leurs jouets atomiques et, au cours de ce processus, avaient donné un bon coup de main, même s'il était involontaire, à leurs successeurs. L'explication, même pour un profane tel que Mr. Burdy, était trop évidente pour ne pas être flagrante. Les dix premières explosions atomiques, près d'Almafordo, avaient exposé les tatous du désert à une radio-activité très puissante, qui avait modifié leur hérédité et transmis aux générations futures de ces fouisseurs métamorphosés, l'intelligence qui devait en faire les gouvernants de la Terre.

(— « Supplantés par des tatous ! » s'écria Mr. Crowley, avec la satisfaction d'un misanthrope. « Je savais bien que ces bombes atomiques seraient notre fin ! »

Mr. Turnbull, qui transpirait depuis qu'il entendait parler de bombes atomiques, ne dit rien.

— « Mais elles ne l'ont pas été, » objecta Mr. Burdy. « En réalité, elles ont permis aux hommes de prendre un *nouveau départ,* vous comprenez? »)

Cette première conférence avec Pordak avait duré plus longtemps que Mr. Burdy ne s'en était rendu compte, tellement longtemps, en fait, qu'il faisait presque nuit lorsqu'il prit congé et descendit, avec Maïa et la famille de celle-ci, la pente verte de la colline, vers le lac. Il avait prêté l'*Almanach Universel* à son hôte qui, à sa lecture, avait secoué sa tête caparaçonnée, en voyant les inanités de l'humanité pré-Pordakienne.

La soirée apporta deux faits nouveaux qui modifièrent totalement l'aspect du séjour de Mr. Burdy dans l'avenir.

Premièrement, bien qu'il n'eût pas encore le courage de se baigner nu comme un ver, Mr. Burdy éprouvait un plaisir de plus en plus vif à s'installer sur la plage, sa sacoche de courrier à côté de lui, en regardant ses amis du futur dépourvus de préjugés s'ébattre joyeusement dans l'eau. Pour le moment, il avait oublié leur manie de lire les pensées en commun et venait de former l'opinion toute personnelle que Maïa, vêtue ou dévêtue, était probablement la femme la plus séduisante de cette époque — ou même de toute autre — lorsque les nageurs le firent sursauter en applaudissant en chœur cette décision. Maïa, ignorant, comme de coutume, toute pudeur virginale, aggrava son embarras en s'écriant, avec une certaine satisfaction :

— « Il serait grandement *temps* que vous le pensiez ! »

Le second de ces faits fut moins heureux. Pordak sommeillait dans son bureau et ne s'éveilla pas lorsqu'un couple des chèvres du futur, qui, certainement, avaient le don d'ubiquité, y entrèrent. Sept millé-

naires avaient peut-être suffi pour améliorer les mœurs des hommes et des tatous, mais les chèvres sont faites d'une matière plus rétive. Ces deux-là, fatiguées de la monotonie de leur régime à la chlorophylle, profitèrent du somme de Pordak pour le varier.

Elles mangèrent l'*Almanach Universel* destiné à Mrs. Highbee, reliure comprise.

(— « Mais, bien sûr, je rembourserai Mrs. Highbee de cette perte, » déclara Mr. Burdy. « De sorte qu'à tout bien considérer, il n'y a vraiment pas le moindre dégât. »

— « Sauf en ce qui concerne vos états de service, » dit Mr. Turnbull, lugubrement. « Burdy, si vous avez inventé cette histoire monstrueuse uniquement pour justifier la perte d'un document du courrier envoyé au tarif des imprimés... »

Mr. Crowley interrompit brusquement son supérieur.

— « Continuez, Burdy. Que s'est-il passé ensuite? »)

Il eût été intéressant de pouvoir raconter qu'une crise quelconque imminente, de force à bouleverser la Terre, aurait éclaté pendant le séjour de Mr. Burdy dans le futur — mettons une invasion de monstres tentaculaires venus d'Alpha du Centaure — et qu'il l'aurait surmontée avec ce beau mélange de courage en acier trempé et de savoir-faire qu'on s'attend à trouver chez les héros de fiction. Mais, s'il faut dire la vérité toute nue, aucune circonstance plus désespérante qu'un livre dévoré par des chèvres ne troubla sa visite, et sa découverte la plus lumineuse (faite le second soir de son séjour, avec l'aide et l'assistance de Maïa) fut que ses quartiers personnels, aux voûtes byzantines, n'étaient, tout compte fait, pas une chapelle, mais un nid d'amour pour couples en voyage de noces!

En outre, il abandonna son uniforme pour suivre la mode locale, plus conventionnelle, et plus commode. Lorsque Pordak eut remis la centrale d'énergie en état de marche, Mr. Burdy se sentait, en fait, tellement à son aise dans son entourage nouveau, qu'on ne pouvait le distinguer de ses amis du futur que par sa barbare coupe de cheveux du XXe siècle.

(— « Cependant, à strictement parler, ce n'était pas entièrement à mon gré, » dit Mr. Burdy en matière de défense, tandis qu'il rougissait sous le regard offusqué de Mr. Turnbull et sous celui, envieux, de Mr. Crowley. « Mon uniforme aurait été complètement sale à la fin de la semaine. Je ne pouvais tout de même pas reprendre mon service et terminer ma distribution en ayant l'air d'un clochard, n'est-ce pas? »)

Un homme différent aurait pu faire la sourde oreille à l'appel du devoir. Un homme à la conscience plus souple aurait simplement haussé les épaules et fait fi de son obligation de refranchir un gouffre de 7.000 années pour venir distribuer, avec une semaine de retard, 127 misérables lettres : mais pas Mr. Burdy. Il resta ferme dans sa

décision de retourner à son époque, bien que les efforts de Maïa pour le retenir près d'elle l'émussent plus qu'il n'osait se l'avouer.

Arriva l'instant où Mr. Burdy se tint, fin prêt, auprès de Pordak dans la centrale d'énergie, son nœud papillon noir accroché à un angle horizontal convenable et sa sacoche à courrier en cuir, avec ses 127 lettres, suspendue à son épaule. Maïa était tout à côté de lui, souriant courageusement à travers ses larmes. Toute sa famille emplissait les portes et les fenêtres, criant des « au revoir » et des encouragements.

Pordak abattit un levier. Et Mr. Burdy se retrouva au coin de la 5e Avenue et d'Elm Street.

Le bitume était humide et gluant sous ses pieds. Par ce second après-midi, il pleuvait un peu et le petit vent qui soufflait sur Primrose City charriait des bouffées de fumée de charbon, des émanations d'essence et des relents de choux bouillis. Le monde présent, comparé au havre de félicité que Mr. Burdy venait de quitter, était un endroit bien gris et sans joie.

Mais Mr. Burdy connaissait son devoir. Il l'exécuta jusqu'à la dernière lettre de la semaine précédente. Puis il rentra chez lui, comme il seyait au héros qu'il était, pour faire face à l'enquête officielle menée par Mr. Turnbull, Receveur Principal des Postes et Mr. Crowley, Chef des Facteurs.

— « Et à présent, » dit Mr. Turnbull, « si vous en avez bien *fini* avec toutes vos élucubrations, Burdy, je vais vous donner un bon conseil. En attendant l'enquête administrative sur votre absence et les sanctions disciplinaires qui s'ensuivront certainement, vous êtes mis à pied... aussi vous suggérerais-je de profiter de vos loisirs forcés pour consulter un bon psychiatre. »

Mr. Burdy consulta sa montre et se leva précipitamment.

— « Ce ne sera pas nécessaire, Monsieur, » dit-il. « J'ai laissé une enveloppe sur la tablette de la cheminée, avec l'argent pour acheter un *Almanach Universel* pour Mrs. Highbee, ainsi que mon testament, où je lègue mes économies ainsi que tous mes autres biens mobiliers et immobiliers à l'Orphelinat de Primrose City. Et maintenant, Messieurs, si vous voulez bien m'excuser, je suis extrêmement pressé. »

Mr. Turnbull resta bouche bée et son pince-nez tomba. Mr. Crowley se leva d'un seul bond et saisit Mr. Burdy par le bras.

— « Que voulez-vous dire, Burdy? Où allez-vous? »

— « J'y retourne, naturellement, » dit Mr. Burdy. « Du moment qu'après les guerres atomiques, le monde a pris un nouveau départ, pourquoi n'en ferais-je pas autant? » Il se libéra respectueusement de l'étreinte de son chef direct. — « Pordak m'a promis de rouvrir le gouffre du temps à 5 h. 45, or, il est déjà 5 h. 42. Adieu ! J'espère que les guerres atomiques n'auront pas lieu de votre vivant. »

Mr. Burdy avait déjà franchi la moitié du pâté de maisons avant le croisement de la 5e Avenue et d'Elm Street, lorsque Mr. Crowley,

abandonnant Mr. Turnbull, ébahi, se précipita à la poursuite de Mr. Burdy en agitant les bras et en criant :

— « Vous ne *pouvez pas* faire ça, Burdy ! *Attendez-moi !* »

Mais Mr. Burdy fut le premier à atteindre le coin de rue et il disparut dans une nébulosité qui ressemblait exactement, comme Mr. Crowley le jura par la suite, à la danse serpentante des rayons de chaleur sur un toit au soleil. Naturellement, Mr. Turnbull réfuta avec dédain toute cette histoire, déclarant que de toute évidence Mr. Burdy, dans sa folie, avait bondi dans une automobile qui passait par là et avait ainsi réussi à s'évader de la ville. Cependant, Mr. Crowley était convaincu du contraire, ainsi que le prouvèrent du reste ses actes ultérieurs.

En effet, il a donné sa démission de Chef des Facteurs au Bureau de Poste de Primrose City. Et nous sommes laissé dire qu'il avait acheté la petite maison de Mr. Burdy et qu'il passe la plus grande partie du temps où il ne dort pas à arpenter, même par des temps à ne pas mettre un chien dehors, le croisement de la 5e Avenue et d'Elm Street.



GRAND PRIX DU ROMAN D'ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

Les Editions « METAL » nous prient d'annoncer que c'est par erreur que les noms de MM. François Le Lionnais et Lionel Laming figuraient dans la liste des membres du jury que nous avons publiée, sur indication de cet éditeur, dans notre numéro de mai.

Par ailleurs, M. Pierre de Latil, qui ne figurait pas sur la liste, a donné son accord pour faire partie de ce jury. M. Pierre de Latil est journaliste, homme de lettres spécialisé dans la littérature scientifique ; il est notamment l'auteur de l'ouvrage de cybernétique : « La Pensée artificielle », qui va être publié aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en République Argentine et en Allemagne.

Qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous dire ?

par TRISTAN BERNARD

Le conte miniature que nous vous présentons ici est une curiosité littéraire, puisque, publié en 1896 dans les « Contes de Pantruche et d'ailleurs »*, il nous montre Tristan Bernard ancêtre de la « science-fiction »! Le sujet, vous en jugerez, est des plus actuels, puisqu'il y est question de communications entre les planètes. Quant à la manière de le traiter, que pouvait-on attendre du célèbre humoriste, sinon qu'elle soit conforme à son esprit? Et nous pensons que vous serez de notre avis si nous écrivons que la « chute » qu'il a imaginée n'a* réellement *rien perdu de sa saveur...*



Qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous dire?

Telle était la question que se posaient les savants réunis au Congrès de Pampelune pour chercher les moyens de communication possibles entre la planète Terre et la planète Mars. L'accord s'était fait sur ce point, que les signes lumineux observés à la surface de Mars étaient bien des signaux à notre adresse dont il s'agissait de trouver le sens. Et ce n'était pas douteux : pourquoi voulez-vous qu'une planète perde son temps à s'éclairer ainsi *a giorno,* si ce n'est pour converser avec d'autres planètes?

Le docteur Isidorus présenta une motion qui lui fut adoptée à l'unanimité.

— « Comme admis, disait ce savant docteur, que les Martiens sont beaucoup plus avancés que nous dans la voie du progrès et qu'ils se sont rendu compte, par des moyens perfectionnés de téléphonie et de téléphotie, de tout ce qui se passe à bord de notre planète. Ce n'est pas sûr, mais je le répète, il faut considérer cela comme admis. Risquons donc le coup et écrivons-leur en français. Ça ne nous coûtera jamais que vingt-deux milliards ! »

Pour écrire à des gens qui habitaient si loin, il fallait se procurer une feuille de papier énorme et surtout un endroit très plat pour l'étaler. On choisit l'endroit classique pour une expérience de ce genre, les déserts de l'Afrique centrale ; on supprima des oasis, on rasa des

villages de nègres, pour empêcher que l'immense feuille fît des plis. Par la même occasion, on civilisa des quantités de noirs et l'on convertit au végétarisme tous les cannibales de l'Ouandsi, de l'Ouandgé et de l'Ouandga, si friands jusque-là de chair humaine qu'ils nourrissaient de leurs propres oreilles leurs ventres affamés.

On réquisitionna tous les produits des fabriques d'encre, si bien qu'en Europe l'encre manqua.

Quand on eut rendu, par des procédés chimiques, l'encre parfaitement lumineuse, d'immenses rouleaux, traînés par des bœufs, l'étalèrent pour former les lettres sur la feuille de papier. Ce travail dura près de quatre mois. Comme les signaux de Mars continuaient de plus belle, on avait décidé d'envoyer d'abord cette brève interrogation :

— « *Plaît-il ?* »

Chacune de ces lettres mesurait cent lieues de hauteur. Et l'on prit soin de mettre sur les *i* des points d'un diamètre tel, qu'une armée tout entière y pouvait évoluer.

L'inscription terminée, on attendit au grand observatoire du Gabon la réponse de la planète Mars. On n'attendit pas longtemps. Vingt-quatre heures après, courrier par courrier, la réponse de Mars arriva par lettres lumineuses, isolées, qui apparaissaient l'une après l'autre, de quart d'heure en quart d'heure. L'observatoire les télégraphiait aux Terriens surexcités.

Or, la réponse à la question : « Plaît-il? » disait simplement :

— « *Rien.* »

On étala dans l'Afrique centrale une nouvelle feuille de papier, sur laquelle on écrivit ces mots (le travail dura sept mois) :

— « *Alors, pourquoi nous faites-vous des signes ?* »

Mars répondit :

— « *Ce n'est pas à vous que nous parlons. C'est à des gens de la planète Saturne.* »



JULES VERNE, PÈRE DE LA SCIENCE-FICTION ?

II. - De Jules Verne à Wells

par J.-J. BRIDENNE

Une manie fâcheuse et courante, c'est celle d'accoler automatiquement un nom de « genre » à un nom d'auteur, de rendre celui-ci pour ainsi dire synonyme de la formule qu'il a pratiquée le plus souvent ou simplement de la formule par laquelle il s'est fait connaître. On aura beau savoir, dire et écrire que Simenon est loin, aujourd'hui, de n'écrire que des romans policiers et que même ses « Maigret » sont au moins autant des romans d'atmosphère psychologiques que des romans policiers : pour la majorité du public même cultivé, il est entendu que tout Simenon est « du policier ». Hector Malot a eu le bonheur (ou le malheur) d'écrire avec succès trois ou quatre ouvrages pour la jeunesse qui se lisent toujours : il n'est plus qu'une manière de rival de Mme de Ségur et l'on veut ignorer qu'il fut un romancier de mœurs non dépourvu de mérites, disciple populaire de Balzac et des Goncourt, que Brunetière taxa d'immoralisme au même titre que Zola et Maupassant. Pour H. G. Wells, son nom évoque par principe l'anticipation scientifique (quand on ne dit pas le fantastique) et, au moins en France, il semble qu'on ne veuille pas connaître le romancier psychologique et autobiographique, l'auteur de sérieux essais sur l'économie, l'éducation, la philosophie morale et historique. Dieu sait pourtant que ce n'est pas là un aspect négligeable de son œuvre et que le théoricien social, le romancier philosophe éclaire en une large mesure l'anticipateur. Ceci dit ou plutôt ceci rappelé (car nous sommes persuadés que les lecteurs de *Fiction* n'ont pas de ces ignorances), il va de soi, que, chez Wells, c'est essentiellement l'auteur de « science-fiction » qui va nous retenir ici.

Dès ses débuts, une comparaison se manifesta spontanément. « *M. Wells s'annonce comme un Jules Verne anglais* », écrivit un critique, peu après l'apparition de « *La Machine à Explorer le Temps* ». Cette comparaison était fatale, mais semble n'avoir fait plaisir ni à l'un ni à l'autre des intéressés (1). « *Etre le Jules Verne anglais est ma plus grande gloire* », disait parfois Wells non sans amertume et dédain, regrettant qu'on ne voit le plus souvent chez lui que l'aventure prodigieuse et la fantaisie savante. De son côté, Jules Verne se défendit avec quelque vivacité de toute similitude : « *Nous ne procédons pas de la même manière* », dit-il en parlant de ce prétendu émule. « *Ses histoires ne reposent pas, selon moi, sur une vraie base scientifique. Il n'y a aucun rapport : j'utilise la physique, lui, il l'invente.* » Il y a du vrai, beaucoup de vrai peut-être, dans cette réflexion. Pour Wells, le côté scientifique de son œuvre romanesque est un moyen, non pas une fin. Est-ce à dire qu'il en revient au genre « poesque » dont Verne et ses imitateurs se sont affranchis en bonne partie, à la formule de « *Arthur Gordon Pym* », « *Hans Pfaal* », « *Le Puits et le Pendule* », « *L'Ange du Bizarre* », etc. Certes, il y a de purs morceaux de terreur chez Wells et, entre Poe et lui, bien peu se sont entendus pareillement à manier l'effroi insidieux, à créer les atmosphères les plus étranges. Mais chez le grand écrivain britannique tout cela n'est pas — ou rarement — gratuit et, en particulier, les effets scientifiques ou para-scientifiques ont d'autres buts que l'humour sinistre ou

(1) Nous rappelons que Verne mourut au commencement de 1905 et que l'œuvre de Wells pénétrait en France depuis 1900.

parodique. Lorsqu'il nous conte un voyage dans la Lune, ses héros y vont bien et il n'est pas question alors de mystification satirique ; de même lorsque le réalisateur de « *The Time Machine* » revient des temps futurs, il ne s'agit pas d'une hallucination suggestive, d'une anomalie mentale même génératrice de Voyance. Et si déjà le surnaturel de Poe n'a rien d' « orthodoxe », que dire de l'athée Wells ? Bien sûr « *La Merveilleuse visite* » met en scène un ange — un vrai — pleinement conforme à l'hagiographie chrétienne ; mais c'est pour lors que nous sommes en plein humour, en pleine fantaisie critique. Il ne sera même pas question de se dire : « peut-être que... tout de même... » comme on est tenté de se le dire après avoir lu « *Le Diable dans le Beffroi* » ou « *L'Ange du Bizarre* » (certaines nouvelles de Maurice Renard aussi) ; et c'est la comparaison avec Anatole France qui s'impose à ce moment. C'est pour lors aussi que les amateurs de mysticisme, poesque ou autre, pourront se plaindre. Plus équitablement même qu'avec Jules Verne chez qui l'on ne trouve sans doute pas de mysticisme (surtout de nature occulte), mais chez qui l'on trouve fréquemment des marques de sage religiosité et des faits « providentiels ». Très schématiquement, on peut dire que, nié par certains, le fabuleux est postulé ou suggéré comme existant hors de la science connue, par des conteurs au premier rang desquels nous placerons Poe (malgré les doutes formulés par Régis Messac), que Verne l'ignore pratiquement, que Wells — s'il ne le nie — l'intègre à la science connue ou connaissable. Il n'en reste pas moins que la vulgarisation, la célébration ou la discussion de celle-ci n'est pas le but en soi de Wells. Au fond — et comme le dit à peu près A. Valentin — il opère comme tel romancier ou dramaturge, gêné par les cadres de vie de son temps, qui choisit une période historique pour y faire dérouler une action plus ou moins allégorique, une permanente leçon de métaphysique ou de psychologie. Il n'aura pas fait de l'Histoire et l'on hésitera même à dire qu'il a fait une pièce ou un roman historique. De la même façon, Wells est un romancier scientifique... et ne l'est pas. Qu'on le veuille ou non, toute assimilation de son genre à celui de Verne n'est cependant point absurde. « *Robur le Conquérant* » contient une préfiguration de « *La Guerre dans les airs* » ; au début des « *Premiers Hommes dans la Lune* », Cavor fait allusion à l'obus-wagon de Jules Verne et les poulpes intelligents de « *La Guerre des mondes* » semblent avoir usé du même moyen de transport que Michel Ardan et ses compagnons ; Verne a traité le thème de « *L'Homme invisible* » dans le « *Secret de Wilhelm Storitz* » (qui d'ailleurs appelle les réserves que soulèvent toutes ses publications posthumes) ; il y a chez Wells quelques nouvelles exotiques ou maritimes pour lesquelles il est bien aussi légitime de penser à Jules Verne qu'à Stevenson. Mais dans presque toutes ses œuvres, il se décèle quelque grand enseignement symbolique qui est souvent à visées directement prophétiques. Aussi Wells est-il autrement audacieux que son prétendu modèle français. Du reste, il s'adresse aux grandes personnes — et même à de grandes personnes particulièrement éduquées — qui n'étaient pas censées lire Jules Verne. Aussi n'a-t-il pas besoin de s'entourer des mêmes garanties didactiques, aussi peut-il anticiper bien plus résolument en se souciant moins d'évoquer ce qui *sera* (d'après ce qui est déjà) que d'évoquer ce qui peut et *pourra être*, sans se préoccuper du tout de moraliser, ni d'éviter les conséquences trop effrayantes. Du point de vue scientifique, il se permet donc — pour notre plus grand plaisir — des témérités susceptibles de s'accompagner d'énormes errements et se permet de traiter en réalités assises les hypothèses les plus étonnantes, mais les plus contestables. Cela, Jules Verne ne se le serait jamais permis et s'il lui est arrivé (ce qui est exceptionnel) de se tromper et de tromper le lecteur, ce fut de la meilleure foi du monde. Un exemple entre dix autres... Il s'arrange, avec une habileté supérieure, pour n'avoir pas à se prononcer sur l'habitabilité de la Lune bien qu'ayant visiblement tendance à résoudre cette question par la négative (conformément à l'avis des hommes de sciences) ; et même ses héros de « *Hector Servadac* » n'observent les planètes que d'assez loin. Wells, lui,

n'hésite pas à peupler notre satellite d'hommes-fourmis et autres créatures de cauchemar, à nous faire entrer en contact avec la civilisation Sélénite ; il fait faire à ses Martiens une tragique incursion sur la Terre et à son Mr. Barnstaple un bien sympathique séjour chez les « hommes-dieux » habitant la planète jumelle de la nôtre. En fait, le problème positif de la pluralité des mondes habités ou celui des procédés de locomotion sidérale ne l'intéressent que comme point de départ ou comme cadre. Car Wells est moins anticipateur qu'utopiste (au sens non péjoratif de ce terme). Or nous tombons là dans un domaine où Verne ne s'est guère aventuré. Sans doute a-t-il montré par-ci par-là ses qualités satiriques (« *Le Docteur Ox* » et « *L'Ile à Hélice* » en témoignent) ; mais il se livre peu à la critique et l'anticipation sociales, encore moins aux rêves de réforme ou de reconstruction de la Société. Il y a si l'on veut une part d'anticipations sociales dans « *La Journée d'un Journaliste américain en 2889* » (1), dans « *Les cinq cents Millions de la Begum* » et dans « *Les Naufragés du Jonathan* », mais elle est réduite au minimum. Dans « *L'Eternel Adam* », on se rend compte que les Andart-Iten-Shu en sont à un stade analogue à notre société du XIXe siècle commençant, mais c'est là tout ce qu'on peut dire ; et eût-on plus de détails qu'on ne saurait si leur organisation politique, économique, juridique répond aux aspirations de l'auteur. En revanche, Wells est rapidement passé de l'anticipation scientifique à l'anticipation ou plutôt à la prophétie sociologique. En vérité, il a moins cherché à « deviner » rationnellement et impersonnellement l'avenir de la Société qu'à montrer ce qu'elle pourrait être et surtout ce qu'elle devrait être. Aussi, après quelques pures œuvres de grande imagination scientifique (celles qui l'apparentent le plus à Poe, à Verne, au Stevenson de « *L'Ile au Trésor* » et de « *Docteur Jekyll et Mr. Hyde* ») a-t-il renoué avec la tradition de Bacon et Swift, de Morus et Cyrano de Bergerac. Déjà d'ailleurs, les problèmes de l'Individu se faisaient jour sous l'Aventure dans « *L'Homme invisible* » et la hantise des destinées de la Terre et de ses habitants dans « *La Machine à explorer le Temps* ». Ensuite, satire et utopisme plus ou moins philosophiques prennent le pas sur le merveilleux scientifique (« *La Guerre dans les airs* », « *Au temps de la Comète* », etc...). Et le moment arrivera tout naturellement où Wells écrira : d'une part des romans qui, pour ne pas ignorer les savants et les industriels, ne sont plus du tout de la « science-fiction » ; d'autre part des études non romancées exposant ses souhaits d'Avenir, ses vues personnelles sur les mœurs et la Religion, sur les Sciences de la Politique et de l'Education, dans la ligne de cette « *Utopie Moderne* » qu'il avait publiée dès 1907.

Est-ce à dire que Wells soit inférieur sur le plan proprement scientifique ? Certes non. Ayant fait ses études tout en gagnant sa vie comme petit commis en pharmacie, puis dans le commerce des étoffes, ensuite comme sous-maître dans un collège, il fut élève de Thomas Huxley et il se destinait au professorat de biologie quand le journalisme le prit. Durant toute son existence, il se tint au courant des innovations scientifiques — dans leurs conséquences philosophiques plutôt que dans leurs conséquences techniques. En tout état de cause, il y a une part d'injustice dans la parole de Jules Verne : « *J'utilise la Physique, lui il l'invente.* » Si minutieux et rationnellement circonspect (timide parfois) qu'il puisse être, n'était-il pas le premier à « inventer » lorsqu'il décrivait le *Nautilus* et ses exploits,. la comète d'Hector Servadac et de Palmyrin Rosette, l' « *Albatros* » et l' « *Epouvante* » de l'ingénieur Robur, les canons-monstres de Barbicane ou de Herr Schultze, le gigantesque aimant du Pôle Sud, etc... Nul ne songerait évidemment à le lui reprocher ; mais pourquoi reprocherait-on à Wells sa propre comète, sa machine à explorer le Temps, ses dirigeables et aéroplanes de 1908 ? Notamment, « *La Machine à explorer le Temps* », qui parut en 1895, c'est-à-dire bien avant les premières découvertes ou hypothèses d'Einstein, représente un authentique coup de génie. Elle est bien la première formule valable de voyage à travers les temps et aujour-

(1) Cette nouvelle écrite (directement en anglais) en 1889 se retrouve, ainsi que celle de « *L'Eternel Adam* », dans le recueil « *Hier et Demain* ».

d'hui encore constitue une puissante illustration de ces théories qu'elle avait devancées. En 1914-1918, on évoqua avec ironie « *La Guerre dans les airs* » pour montrer tout ce qui séparait l'anticipation de la réalité et comment l'aviation n'avait pas eu le rôle dramatiquement déterminant que Wells lui avait prêté : en fait, Wells avait « vu » la Guerre 1939-1945 et non la Guerre 1914-1918 et la folie belliciste des hommes — contre laquelle il s'efforça tellement de mettre ceux-ci en garde — lui donna raison. Durant la première guerre mondiale également, Wells se fit champion des chars d'assaut, qu'il avait évoqués avant l'heure dans son conte « *Les Cuirassés de Terre* ». Et il polémiqua à ce sujet avec un homme politique de son pays, hostile à cette technique de guerre, qui entre autres arguments opposait railleusement à Wells son esprit d'utopiste (comme si un auteur d'utopies littéraires ne pouvait jamais avoir d'idées justes dans la pratique). L'utopiste avait pourtant raison contre cet homme d'état qui s'appelle aujourd'hui Sir Winston Churchill, Premier Ministre (1). « *L'Homme invisible* » est plus explicatif et moins aventuré que « *Le Secret de Wilhelm Storitz* », dont le héros peut redevenir visible à son gré et dont la drogue merveilleuse est détruite sans que l'on sache en quoi elle consistait et comment elle agissait. Ce que l'on peut dire en règle générale, c'est que Wells a été plus sensible aux énigmes de la Science qu'à son acquis, mais ne les a pas utilisées comme d'autres aux seules fins d'horreur ou de rêve et qu'il s'est particulièrement attaché à leurs répercussions humaines. Du même coup, il a annexé les sciences de l'Homme à l'anticipation.

⁂

Léon Daudet, comparant lui aussi Verne et Wells, clama la supériorité du premier. Cette préférence, de sa part, était-elle sincère, absolue ou n'était-elle que boutade ? Il est permis pour le moins de penser que les positions politiques et philosophiques du socialiste H. G. Wells n'y étaient pas étrangères. Même pour qui ne les partage point, il est difficile de soutenir raisonnablement qu'il n'y a pas plus d' « idées » chez l'anticipateur anglais que chez l'anticipateur français. Il est vrai que c'est là ce dont certains lui font grief. Ceux-là estimeront qu'il a gâché un haut talent imaginatif servi par une bonne connaissance des sciences et de leur « merveilleux » pour se faire romancier à thèses et réformateur en chambre. On va aujourd'hui jusqu'à parler quelquefois du « simplisme » des doctrines comme des fantasmagories de Wells. C'est que celui-ci est mort depuis quelques années ; il connaît donc cette phase de discrédit oublieux que semblent devoir connaître (dès le lendemain de leur disparition) tous les génies littéraires et que suit tôt ou tard une éclatante revanche : on l'a vu en France pour Hugo et Zola. Cette phase ne durera donc pas et le jour viendra où l'on saura faire suffisamment la part des choses pour qu'il soit admis à peu près unanimement que Wells fut le principal créateur de la « science-fiction » telle qu'on la conçoit de plus en plus.

Est-ce diminuer Jules Verne ? En aucune façon. Il serait suprêmement injuste de porter à son débit certains « enfantillages » qui ne résultent pas d'une faiblesse foncière de sa part, mais du fait qu'il dut écrire pour un public juvénile. Nous croyons avoir assez montré qu'il eût pu être, non point l'imitateur d'Edgar Poe, mais son émule original et l'émule original du Balzac de « *Louis Lambert* » et de « *La Recherche de l'Absolu* ». Nous croyons aussi qu'il ne serait pas moins injuste de postuler, malgré tout ce qui les différencient, que Wells et ses continuateurs ne doivent rien à l'auteur des « *Voyages Extraordinaires* ». Mais celui-ci s'en est tenu au cadre cosmique des savants et au cadre social des philanthropes et législateurs de son temps ; il a imaginé surtout en matière mécanique et a cru implicitement à la continuité de l'évolution matérielle et morale de l'humanité. Il fut donc un homme du XIXe siècle que nous ne qualifierons en aucun cas de « stupide » à l'instar — précisément — de Léon Daudet. Par son relativisme, par ses grands effrois collectifs, par

(1) Ce ne fut d'ailleurs point la seule occasion où Wells et Churchill firent assaut de sarcasmes.

ses visions de bouleversements en tous genres, de menaces terrestres et extra-terrestres, Wells est un homme du XXe siècle et l'était déjà dans ses premiers ouvrages. Grands tous les deux, ils ont évolué l'un dans un univers déterminé à trois dimensions, l'autre dans un univers mouvant et multidimensionnel. L'un est le père de la « science-fiction » tout court, l'autre est le père de la « science-fiction » d'aujourd'hui.

⁂

BIBLIOGRAPHIE

Toute l'histoire contemporaine des lettres anglaises fait mention de Wells dont l'influence, qu'on le veuille ou non, a été considérable. Mais à notre connaissance, la seule étude complète de sa vie et de son œuvre est le livre d'Antonia Vallentin édité chez Stock et intitulé « *H. G. Wells ou la Conspiration au Grand Jour* ». Evidemment, il peut décevoir les curieux de « science-fiction », car son auteur a étudié de préférence la pensée générale de Wells et son rôle de militant et « Utopiste » social. Il n'en est pas moins bon et doit retenir tous ceux qu'intéresse à un titre quelconque ce très grand écrivain. Son aspect anticipateur est naturellement mis en relief dans le petit essai d'A. Thérive « *Le Roman et la Science* » contenu dans le volume de Daniel-Rops, « *L'Avenir de la Science* ». André de Lorde l'avait fait figurer dans son anthologie des « *Maîtres de la Peur* » éditée en 1927 chez Delagrave. M. Raymond Ruyer a longuement commenté Wells dans son ouvrage « *L'Utopie et les utopies* » (édité aux P.U.F.). Cette étude puissamment documentée est dure, dans l'ensemble, pour les romans et essais utopiques et en conséquence ne nous a point paru toujours juste pour Wells. Tout particulièrement, elle méconnaît ses qualités de conteur et ses qualités de « divination » technique ; il est vrai que ce n'est pas sous cet angle que R. Ruyer étudie l'auteur de « *L'Ile du Docteur Moreau* » et de « *Place aux Géants* ».

Enfin, il nous est affirmé de divers côtés que de nombreuses œuvres de Wells sont devenues introuvables. Nous nous permettons de demander : à quand leur réédition et, d'abord, celle de tous ses contes et romans d'anticipations scientifiques ? On a fait mieux depuis ? Peut-être, mais ils n'en restent pas moins les prototypes du genre.

ŒUVRES DE HERBERT GEORGE WELLS
intéressant l'anticipation scientifique ou le fantastique

Parution en traduction française :

Mercure de France :

1900. La Machine à explorer le Temps, écrit en 1895.
1901. L'Ile du Docteur Moreau, écrit en 1896.
1901. L'Homme Invisible, écrit en 1897.
1900. La Guerre des Mondes, écrit en 1898 (1).
1910. La Guerre dans les Airs, écrit en 1908.
1901. Les Premiers Hommes dans la Lune.
1903. La Merveilleuse visite.
1904. Place aux Géants.
1904. Anticipations.
1904. Quand le Dormeur s'éveillera.
1907. Une Utopie moderne.
1909. Douze Histoires et un Rêve.
1910. Au temps de la Comète.
1911. Effrois et Fantasmagories.
1914. Le pays des Aveugles.

Albin Michel :

1926. Mr. Barnstaple chez les hommes-dieux.

Malfère :

1930. La Dictature de Mr. Parham.

Larousse :

1930. Histoires Merveilleuses.

Renaissance du Livre :

1932. La Poudre rose (et autres contes).

N. B. — S'y ajoutent une bonne trentaine de romans et d'essais psychologiques, politiques, etc.

---

(1) A noter la réédition, sous une présentation impeccable, qu'en a faite récemment « *Le Club du Livre du Mois* ».

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par *JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI*

L'événement du mois est l'apparition de deux livres — très différents d'ailleurs — du physicien Georges Gamow : « *La Création de l'univers* » et « *Monsieur Tompkins explore l'atome* », tous les deux aux Editions Dunod. — Georges Gamow est né à Odessa (U. R. S. S.), en 1904, et habite les U. S. A. depuis 1930 environ; c'est un des physiciens mathématiques les plus créateurs de notre temps.

Ce fut lui qui, en 1928, appliqua la mécanique ondulatoire de Louis de Broglie à l'explication de la radio-activité, ouvrant ainsi la voie aux découvertes modernes : cyclotron, radioactivité artificielle, fission des noyaux lourds, bombes et énergie nucléaire.

Depuis, il fit des travaux très importants touchant la structure des étoiles, le neutrino, l'expansion de l'univers.

Il a le don d'expliquer la physique moderne par l'humour, à un point étonnant. Imaginez un mélange d'Einstein et de Lewis Carroll à parties égales, et vous aurez George Gamow.

« *Monsieur Tompkins explore l'atome* » est le deuxième livre d'une trilogie dont le premier, « *Monsieur Tompkins au pays des merveilles* », est déjà paru chez Dunod. Un brave employé de banque, M. Tompkins, pénètre en rêve dans le pays merveilleux de la physique moderne, comprend tout ce qu'il voit et arrive à nous l'expliquer au réveil.

On ne peut imaginer meilleure introduction à la physique atomique. Chose surprenante, « *La Création de l'univers* » est tout aussi facile à lire.

Pourtant, il s'agit d'un compte rendu sur les recherches scientifiques les plus profondes de notre époque, celles qui touchent à l'origine et à la fin de l'espace, du temps, de la matière, de l'énergie.

Tout en recommandant avec enthousiasme ces livres à nos lecteurs, nous adresserons une requête à la maison Dunod en lui demandant de faire traduire et de publier au plus vite le troisième volume des aventures de Monsieur Tompkins, « *Monsieur Tompkins explore la biochimie* », ainsi que cet autre chef-d'œuvre de Gamow, « *Un, deux, trois, l'infini !* ».

Les soucoupes volantes sont toujours à l'ordre du jour. Trois ouvrages nouveaux nous sont annoncés sur la question : « *Le Dossier des soucoupes volantes* », de Donald E. Keyhoe, « *Lueurs sur les soucoupes volantes* », de Aimé Michel, et « *Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde* », de Jimmy Guieu. Malheureusement, ils ne nous sont pas encore parvenus au moment où nous rédigeons cette chronique. Nous vous en entretiendrons dans un prochain numéro.

Signalons, en attendant, le roman « *Ma boule* », de Rayond Caen (Edit. Vanderwelde). Ce joyeux « canular », qui tient de « *Clochemerle* » et d'Alphonse Allais, contient, sinon sur les soucoupes, du moins sur notre Terre, dix fois plus d'observations exactes que tous les autres ouvrages révélateurs réunis.

Que dire du dernier livre d'Aldous Huxley, « *Les Portes de la perception* » (Editions du Rocher, Monaco). Le célèbre écrivain a-t-il perdu la raison? Croit-il sincèrement que les visions provoquées par le peyotl correspondent à une réalité? Va-t-il lancer la mode de cette drogue, d'ailleurs inoffensive? Voilà en tout cas une histoire étrange, aussi étrange que les textes les plus imaginatifs de « *Fiction* ». Nous ne pouvons que laisser le lecteur se faire lui-même une opinion.

J. B.

•

Alors que la première anthologie policière française, « *La Douzaine du diable* », a paru avec plus d'un demi-siècle de retard sur les Anglo-Américains, l'anticipation scientifique, elle, a plus de chance et « *Escales dans l'infini* », compilée par Georges H. Gallet, vingt-quatrième volume du « Rayon Fantastique », que se partagent les

Ed. Hachette et les Ed. Gallimard, est publiée quatre ans seulement après l'apparition de la « science-fiction » sur le marché français.

C'est sous l'étiquette Hachette que paraît ce recueil composé de dix nouvelles d'anticipation ou de fantastique. Leur valeur est inégale et, à côté d'excellents récits, il y en a de plus faibles. Mais l'ensemble est fort intéressant et le livre mérite toute votre attention.

Une œuvre se détache nettement des autres, œuvre classique qui a été reproduite plus d'une fois dans les anthologies américaines : « *Shambleau* », de Catherine L. Moore, qui, malgré ses 21 ans d'âge, est plus remarquable, plus terrifiante que jamais. Ce n'est pas seulement un magnifique conte d'horreur fantastique mais une explication intelligente de la légende de la Gorgone. Même si cette œuvre était la seule valable du recueil, elle en justifierait l'achat. Oui, c'est un authentique chef-d'œuvre.

« *Trois lignes de vieux français* » (Three Lines of old French), d'A. Merritt, aurait pu figurer au sommaire de n'importe quelle bonne anthologie fantastique. C'est en effet, une histoire surnaturelle que celle de ce soldat britannique qui, accroché à sa tranchée, se voit tout à coup transporté deux siècles en arrière. A-t-il rêvé? On le croirait presque. Et pourtant... Plein de mystère et de poésie.

Etant grand amateur de chats, je n'ai pu m'empêcher d'aimer « *Le Sourire du Sphinx* » (The Smile of the Sphinx), de William F. Temple, qui, bien que vieux de quinze ans, est tout aussi frais que le jour où il fut publié pour la première fois. (Le conte a d'ailleurs été rajeuni.) Imaginez l'étonnement d'un citoyen qui, en rentrant dans sa ville, rencontre tout à coup une armée de chats, des milliers, des dizaines de milliers de chats qui, en bon ordre, évacuent la cité. L'étonnement dudit citoyen ne fait que croître lorsque, peu après, tous les arsenaux du pays sautent un à un. Et c'est la stupéfaction qui s'empare de lui quand un voisin vient le trouver et, tout en lui expliquant les raisons de l'exode des félins, prétend lui démontrer celles de l'inimitié traditionnelle entre minous et chiens. Si vous avez un chat, je parie que vous le regarderez avec méfiance après avoir lu ce récit à la fois drôle et angoissant.

« *Touristes des temps futurs* » (Pawley's peepholes), de John Wyndham est une nouvelle carrément humoristique, dont le titre indique bien le contenu. Il y a quelques petites longueurs, mais le tout est fort drôle et la chute (psychologique) fort bien amenée.

« *La Bête du vide* » (A Beast of the Void), de Raymond Z. Gallun, est plus fantastique que scientifique. Elle eût pu être écrite par Cyrano de Bergerac.

« *Odyssée martienne* » (A Martian Odissey), de Stanley Weinbaum, est curieuse à plus d'un titre. En particulier, la faune et la flore de l'astre rouge y sont décrites avec beaucoup d'ingéniosité. A signaler l'excellente chute qui survient au moment où l'on ne s'y attend guère.

« *L'Homme-machine d'Ardathia* » (Machine-man of Ardathia), de Francis Flagg, autre classique de l'A. S. (c'est le doyen du recueil — vingt-sept ans!), est un conte à tendances philosophiques, de conception britannique. C'est, en fait, un dialogue entre un homme des temps présents et un robot des temps futurs, et l'auteur en profite pour égratigner un peu le règne de la technocratie.

« *La Girafe bleue* » (The Blue Giraffe), de L. Sprague de Camp, est un récit axé sur les effets de la radioactivité.

« *Station interplanétaire nº 1* » (Space Station nº 1), de Manly Wade Wellman, et « *Colin-maillard* » (Blind Man's Buff), de J. U. Giesy, sont les deux contes les plus faibles du recueil. Le premier est une espèce de western, le second une variante vraiment un peu facile du thème de « *L'Homme invisible* ». Nous eussions aimé que notre confrère Gallet leur eût préféré deux récits d'auteurs français.

Au Fleuve Noir, Jimmy Guieu nous donne ce qui est probablement son meilleur roman : « *La Spirale du temps* ». C'est, vous vous en doutez, une machine à explorer le temps, grâce à laquelle une expédition descend jusqu'à l'ère tertiaire et plus loin encore, au point d'assister à la naissance du monde. Ce que les explorateurs découvrent quarante-cinq mille ans avant nous est tout à fait inat-

tendu, et l'auteur en profite pour expliquer, de façon fort curieuse, la légende des cyclopes. L'ouvrage montre d'ailleurs que notre ami Guieu s'intéresse, plus que nous ne le pensions, aux théories spiritualistes. Un excellent A. S.

Chez le même éditeur, F. Richard-Bessière nous offre son sixième ouvrage de « science-fiction » : « *Sauvetage sidéral* ». Nous y retrouvons tous les personnages de ses précédents romans avec le plaisir qu'éprouvaient les lecteurs de Ponson du Terrail à se plonger dans de nouvelles aventures de Rocambole. C'est d'ailleurs du feuilleton d'anticipation qu'écrit l'auteur, et si, par moments, son œuvre manque de « sophistication » (qu'on nous pardonne ce barbarisme), elle n'en est pas moins distrayante. Cette fois, le groupe que dirige le professeur Bénac est prisonnier sur la planète Vagabundus. Il parviendra à s'échapper, comme on l'imagine; malheureusement la planète manifestera des tendances inquétantes à s'écraser sur notre bonne vieille Terre, et les astronautes seront chargés de prendre des mesures pour sauver l'humanité.

Côté œuvres « étranges », signalons « *Marbres* », d'André Pieyre de Mandiargues (Robert Laffont). Il s'agit d'un recueil de six récits (certains sont presque des essais) dans lesquels, à la suite d'un héros fictif, Ferréol Buq, l'auteur nous entraîne en Italie, une Italie absolument insoupçonnée (c'eût pu d'ailleurs être un autre pays, mais il faut avouer que l'Italie se prête admirablement à ce but). La plupart des récits sont présentés sous forme de rêves, voire de cauchemars. Leur caractère, qu'on eût qualifié de surréaliste, il y a une vingtaine d'années, nous a fait penser aux tableaux de Canaletti, si intense est la netteté de ces projections oniriques. Ce qui frappe avant tout dans ce recueil, à côté de ses qualités d'imagination pure, c'est son style... stylisé, qui convient admirablement au genre des récits. Il y a, entre autres, un conte philosophique, « *Les Corps platoniciens* », et un conte d'horreur, « *Le Théâtre de la mort* ». Le tout se voit (presque en couleurs !) autant qu'il se lit. Et vous l'apprécierez encore mieux si vous êtes épicurien.

I. B. M.



DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de science-fiction de « prendre date » pour les titres des romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

Jean-Jacques BRIDENNE et Jacques Van HERP..	Esthétique de la Science-Fiction.
Léopold MASSIERA	Le voleur d'océans.

UN HOMME INVISIBLE, UN HOMME DÉDOUBLÉ, UN ANIMAL MONSTRUEUX...

par F. HODA

Bud Abbott et Lou Costello m'ont agréablement surpris dans « *Deux nigauds contre le Dr. Jekyll et Mr. Hyde* », très bonne parodie de l'œuvre célèbre de Stevenson. Je n'apprécie guère, je l'avoue, le genre de gags qui a conduit nos distributeurs à affubler les deux acteurs américains du surnom de « nigaud ». Abbott et Costello sont certes des comiques assez plats, et si le difforme et poltron Costello peut à la rigueur provoquer quelques rires, Abbott, par contre, nous inflige habituellement une présence tout à fait inutile. Mais il en va autrement pour leur dernier film présenté à Paris. De par les vertus mêmes de la comédie d'épouvante, genre bien éprouvé, et grâce à de bons scénaristes et gagmen, ces deux êtres falots nous tiennent en haleine et nous conduisent de rires en rires. Je crois que fantastique et terreur constituent d'excellents contrepoints pour souligner l'hilarité. L'inoubliable chef-d'œuvre de Leni, « *The Cat and the Canari* » (La Volonté du mort), a inspiré plus d'un auteur, et rares sont les comédies macabres et effrayantes qui aboutissent à des navets. Avant de prendre la plume pour écrire mon compte rendu, je suis allé voir, par acquit de conscience, un autre film de la série des deux nigauds (du même auteur que celui dont je parle) : « *Deux nigauds chez les barbus* ». L'ennui me faisait bâiller. Parfois un demi-rire : et encore s'agissait-il du gros Costello aux prises avec une sorcière ou faisant absorber un philtre d'amour à sa bien-aimée. Les meilleures comédies d'Abbott et Costello sont justement celles de la série des « monstres » (j'en dirai un mot plus loin). Et faut-il rappeler aux amateurs le gorille qui venait jadis au secours des frères Ritz, lamentables imitateurs des Marx Brothers ? Il me semble que la douche écossaise infligée aux spectateurs par la comédie d'épouvante, leur cache l'insipidité de certains acteurs dits « comiques ». Il y aurait en tout cas beaucoup à dire sur ce chapitre. Mais là n'est pas notre sujet.

« *Bud Abbott and Lou Costello meet Dr. Jekyll and Mr. Hyde* », réalisé par Charles Lamont, date de 1953. L'action se situe à Londres à la fin du siècle dernier. Vicky Edwards (Helen Westcott), filleule du Dr. Jekyll (évidemment Boris Karloff), ardente suffragette, aime le journaliste Bruce Adams (Craig Stevens), cependant qu'un monstre étrange terrorise les nuits londoniennes. Tubby (Costello) et Slim (Abbott), deux Yankees, travaillant temporairement dans la police anglaise sont renvóyés par l'inspecteur principal. Pour se racheter, ils décident de capturer le « monstre ». De son côté, le Dr. Jekyll, lorsqu'il n'est pas Mr. Hyde, nourrit des projets matrimoniaux à l'égard de sa belle filleule. Tels sont les éléments qui servent de point de départ à une série de gags et de poursuites qui, pour ne pas être absolument inédits, n'en sont pas moins drôles. Lamont et ses scénaristes ont puisé, fort librement d'ailleurs, dans l'arsenal du cinéma d'épouvante. Certaines trouvailles, à ma connaissance originales, agrémentent le film. Je ne puis raconter en détail tous les gags, mais je voudrais néanmoins en signaler quelques-uns : le ballet-quadrille entre deux monstres et deux poursuivants sur les toits d'un immeuble, deux « poursuites » qui s'entrecroisent parfois, la transformation inopinée de Lou en rat, etc. Il faut ajouter, à l'avantage de Lamont, que les gags sont très bien amenés et s'enchaînent en crescendo. Leur rythme s'accroît avec le dérou-

lement du film. Il y a une sorte de gradation, de dosage savant, qui aboutit, aux dernières images, à son « climax », à sa « chute », véritable couronnement comique de l'ensemble : mordus par un des monstres, on voit le chef de la police et ses agents se transformer à leur tour en autant de Hyde. Stevenson n'y avait pas pensé. Si la nature de l'homme est double, pourquoi seul Jekyll en ferait-il l'expérience ? Peut-être, un jour, Lamont nous contera-t-il les suites de son film : je serais curieux de connaître les implications de la seconde nature du chef de Scotland Yard. Mais ceci est une autre histoire... Il n'y a pas de roses sans épines, et je m'en voudrais de débiter uniquement des louanges. Je reprocherai donc à Charles Lamont de n'avoir pas toujours exploité toutes les possibilités de ses gags. Un exemple : la scène du bar, lorsque Costello se transforme en rat; le moins qu'on en puisse dire, c'est que le réalisateur aurait pu en tirer des effets comiques plus nombreux.

Un mot sur les acteurs. Karloff est semblable à lui-même; il me paraît, en me reportant à ses dernières apparitions dans des « drames » d'angoisse, qu'il est désormais plus à sa place dans la comédie d'épouvante que dans d'autres genres. Il lui arrive même de nous faire rire (involontairement évidemment) : les cris inarticulés qu'il pousse en monstre, loin de faire peur, rappellent les jappements d'un chiot. En Dr. Jekyll, il a l'aspect doux d'un grand-père affable mais refoulé, avec un je ne sais quoi d'inquiétant dans le fond des yeux... Helen Westcott est jolie et joue aussi honorablement que son partenaire, Craig Stevens. Quant à nos deux « nigauds », notons une certaine amélioration chez Costello, et remarquons que l'épisode de la poursuite du second monstre donne quelque utilité au très quelconque Abbott. Je ne pense pas que la réussite de Lamont soit due, du moins en grande partie, à la présence du duo.

J'ai écrit au début de cette chronique qu'Abbott et Costello m'avaient agréablement surpris. Soyons justes : j'ai vu d'eux des films passables ou même assez bons, mais pour la plupart des comédies d'épouvante.

Déjà « *Fantômes en vadrouille* » (Hold that Ghost, d'Arthur Lubin, 1941), dont j'ai rendu compte dans une de mes précédentes chroniques, décelait un côté comique supérieur au niveau habituel de nos deux compères. En 1942, Erle C. Kenton, spécialiste de l'épouvante, essayait de maintenir cette veine dans un film policier assez réussi : « *Deux nigauds détectives* » (Who done it). En 1946, Charles T. Barton commença avec eux une série de films dont certains sont à retenir. « *Deux nigauds dans le manoir hanté* » (The Time of their lives, 1946), faisant d'eux une paire de fantômes du XVIIIe siècle perdus en plein XXe siècle, rappelle un peu le célèbre « *Fantôme à vendre* », de René Clair; inutile de dire qu'il n'égale en rien son modèle. Barton n'utilisait pas toujours ses truquages dans le but d'amener les gags, ce qui créait une certaine confusion sans déclencher le rire. Mais avec « *Deux nigauds contre Frankenstein* » (1948), la relation entre le fantastique et le comique se faisait plus consistante; les deux gaffeurs partis à la recherche des cadavres « vivants » de Dracula (Bela Lugosi) et de Frankenstein (Glenn Strange), rencontraient l'homme-loup (Lon Chaney), décidé à mettre fin aux sinistres activités de Dracula; ce qui nous valait des péripéties fertiles en situations comiques. En 1949, Barton, avant de passer la main à Lamont, réalisait deux autres films, assez bons : « *Deux nigauds chez les tueurs* » (Abbott and Costello meet the killer), où Karloff leur donnait déjà la réplique, et « *Abbott et Costello en Afrique* » (Africa Screams). Ce dernier film les conduisait dans la jungle en compagnie d'acteurs spécialisés tels que Buck Jones et Clyde Beatty. Sans ressortir à l'épouvante, il s'apparentait cependant, par les procédés utilisés pour déclencher le rire, aux films que nous venons de citer.

Devant le succès de cette série, on se mit à sortir du musée des monstres d'autres personnages. En 1952, ce fut « *Deux nigauds contre l'homme invisible* » (Charles Lamont), qui sans être aussi bon que le Dr. Jekyll, n'en constitue pas moins une bonne comédie. Ce film passe encore parfois dans les quartiers. Si l'on excepte les longueurs, il y a de très bons gags : les scènes de boxe, par exemple, empruntées à

La Série du Siècle...

Editions FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

VIENT DE PARAITRE

LA SPIRALE DU TEMPS

Jimmy GUIEU

VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 240

tous les vieux comiques, font franchement rire, et l'invisibilité est intelligemment utilisée dans le même but. Mais il manque à cette bande la marque de la parodie. Lamont est encore sérieux, il se souvient du fameux film de Whale où Claude Rains matérialisait d'une façon saisissante le personnage de Wells. Au départ, Lamont veut prendre, en quelque sorte, la suite : son docteur a hérité de la formule du premier homme invisible dont d'ailleurs le portrait est suspendu dans son cabinet. Il le montre du doigt et l'on voit alors une photo de Claude Rains apparaître sur l'écran. L'ensemble se laisse voir avec beaucoup d'agrément.

Les deux nigauds, toujours à la page, ne pouvaient, après leur incursion dans le Londres de l'autre siècle, se désintéresser de la vogue universelle pour la « science-fiction ». Aussi bien, en 1953, sont-ils allés, sous la direction de Charles Lamont, faire un tour dans les espaces sidéraux : « *Abbott and Costello go to Mars* ». Je n'ai pas encore eu l'occasion de voir cette production, mais on m'en dit le plus grand bien.

⁂

« *Le Monstre des temps perdus* » (The Beast from 20.000 Fathoms), d'Eugène Lourie, renoue avec la tradition de « *King-Kong* ». Le sujet est emprunté à une nouvelle de Ray Bradbury parue dans le « *Saturday Evening Post* »; des savants et des représentants de l'armée poursuivent des expériences atomiques dans les régions glacées de l'Alaska. Au cours d'une explosion, un monstre préhistorique conservé vivant dans la glace est libéré. Mais personne ne croit à l'histoire du savant qui l'a vu. Cependant le monstre se met à descendre vers les Etats-Unis, en suivant tranquillement le courant arctique sous les eaux de l'Atlantique. Des naufrages inexplicables se produisent. Aidé par l'assistante d'un célèbre paléontologiste, le jeune savant Nesbitt arrive à convaincre les autorités de l'existence du phénomène. Mais il est un peu tard, car le monstre, un beau jour, débarque à New-York et y sème la panique. L'armée prend la direction des opérations. Mais les armes habituelles restent sans effet. Finalement, Nesbitt conseille l'utilisation des « isotopes » radio-actifs (si mes souvenirs sont exacts).

La réalisation est très soignée et les truquages excellents. Il y a longtemps que je n'avais vu de « monstres préhistoriques » aussi soigneusement conçus. Depuis le fameux « *Monde perdu* » (d'après Conan Doyle), qui fut un des plus grands succès du Box-Office, en 1925, et « *King-Kong* », les Américains ont souvent repris les batailles de dinosaures et autres plésiosaures, batailles qu'on intercalait même dans d'autres films (par exemple, « *Le Monde perdu* » (Two lost Worlds), de Norman Dawn, 1950, qui n'a rien à faire avec son prédécesseur. Mais les géants préhistoriques sentaient leur petit lézard vulgaire et le truquage photographique était trop apparent. Ici, rien de tel : un seul monstre, mais quel monstre! Toutes les scènes de panique sont vraisemblables. Les dernières images du film, lorsque la bête s'est réfugiée dans un Luna-Park, sous les montagnes russes, sont même souvent hallucinantes. Un des clous est la plongée d'un appareil sous-marin qui retrouve le monstre au fond de l'Atlantique. Les amateurs d'étrange y trouveront leur compte.

Pourtant le film comporte des longueurs, notamment dans l'introduction. La naïveté des dialogues, surtout lorsqu'il s'agit des savants, choque quelque peu. La bonhomie paternaliste dont les chefs militaires font montre à l'égard de ces savants qu'ils considèrent un peu comme de petits enfants peut aussi choquer. Pour ma part, je n'y prête guère attention. Le déploiement militaro-scientifique est devenu un ingrédient habituel dans le cinéma de « science-fiction » américain, depuis le fameux « *Destination Lune* ». Il faut croire que l'époque de l'aventurier solitaire, curieux du monde et assoiffé de bonheur simple, est révolue, du moins dans le cinéma hollywoodien. L'accent qu'on met sans cesse sur l'armée dénote une hantise inexpliquée, une peur cachée de l'avenir ou même du passé (puisqu'il s'agit dans notre film d'un monstre préhistorique). Mais, après tout, y a-t-il là quelque chose de vraiment nouveau? La grande peur de l'An Mille... n'est pas d'aujourd'hui. On aimerait pourtant voir un jour descendre du ciel ou remonter du passé autre chose que des

denoël

" Médiocrité, absence de toute imagination, mauvais français, telles sont les caractéristiques de trop de romans d'anticipation...

...exceptions agréables à signaler :

Ray BRADBURY : CHRONIQUES MARTIENNES
Fredric BROWN : UNE ÉTOILE M'A DIT

Les auteurs y développent une verve, un sens de l'humour, un pouvoir d'imagination qui renouent avec la grande tradition d'Edgar Poe, de Jules Verne et de Wells."

(Semaine du Monde.)

Vient de paraître

RAY BRADBURY

L'HOMME ILLUSTRÉ

"En Bradbury la Science-Fiction a rencontré son poète." **(Arts.)**

denoël

monstres... Supposez un instant qu'une expérience ranime quelque homme de Néanderthal conservé dans les glaces, et que cet homme, après avoir traversé la région radio-active, débouche un beau jour dans les rues de Paris... Supposez aussi qu'au lieu d'une soucoupe garnie de guerriers aux mauvais desseins, débarquent sur notre planète des savants martiens venus s'enquérir de nos us et coutumes... Supposez aussi qu'on nous montre des Vénusiens descendus sur terre pour chasser le papillon et meubler leurs musées de spécimens inconnus... Et pourquoi n'y aurait-il pas de monstres préhistoriques bons? Le fils de King-Kong nous l'avait pourtant laissé espérer...

En vérité, la méfiance dont le cinéma actuel de « science-fiction » fait preuve à l'égard de l'avenir comme du passé, est le reflet d'une angoisse plus large et plus immédiate. Mais expliquer ne signifie pas justifier : nous espérons que le cinéma de « science-fiction » arrivera à produire des œuvres plus solides et plus émouvantes.

Ceci dit, et toutes proportions gardées, « *Le Monstre des temps perdus* » est, dans son genre, un très bon film. J'engage tous ceux que l'étrange et le bizarre intéressent à aller voir cette production très soignée de la Warner qui sortira prochainement à Paris. (Au même programme, passera sans doute un bon dessin animé de I. Freleng, intitulé « *Robot rabbit* », qui amuse par des variations sur le thème de la limite des robots.)

Vous pouvez vous abonner aussi à "FICTION"

EN BELGIQUE
AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
45, rue de l'Escrime, BRUXELLES
C. C. P. Bruxelles 612.51.

EN SUISSE
M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-Du Crest, GENÈVE (Suisse)
C. C. P. Fiction, Genève 1.6112
Téléphone : 5.66.76.

COLLECTION "LES HORIZONS FANTASTIQUES"
CECI ARRIVERA HIER
de R. TELDY NAIM
Frs : 480
LE SILLAGE, 20, Villa Dupont – PARIS-16e



Un livre d'actualité :

CHARLES JORDAN

LOUIS XVII A-T-IL ÉTÉ GUILLOTINÉ ?

Les lecteurs de « **Fiction** » se passionneront pour cette thèse hardie sur le mystère du prisonnier du Temple, qui connaît un regain d'actualité avec le procès récent qui vient de se dérouler. Une solution nouvelle basée sur une enquête rappelant les méthodes déductives des meilleurs policiers est apportée par l'auteur à cette énigme historique.

I vol. 145 × 230 : **280 fr.**

ÉDITIONS OPTA

96, rue de la Victoire, PARIS-9e.

ROBERT CHRISTOPHE

Comment fut réalisé

SOUS LE MANTEAU

Film clandestin

■

L'étonnante aventure (à laquelle participa Maurice Renault, directeur de « Fiction ») d'une équipe de cinéastes amateurs, qui réussirent à tourner, *dans l'Oflag où ils étaient prisonniers et à l'insu de leurs gardiens*, un film de long métrage, seul document *authentique* de la vie des camps.

■

Une plaquette de luxe, illustrée de nombreuses photographies clandestines.

Prix à nos bureaux : ***100 francs.***

Par poste contre **140 frs** *en timbres, mandat ou virement postal : Edit. OPTA-1848-38-Paris.*

●

Edit. OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris (9e).

DONALD E. KEYHOE

●

LE DOSSIER DES SOUCOUPES VOLANTES

Une enquête systématique et sans parti pris.
La seule explication logique
des phénomènes observés.

Un volume : ***650 francs***

HACHETTE

Documentation bibliographique

Livres de « Science-Fiction » ou assimilés récemment parus

ROMANS

Escales dans l'infini. (Anthologie présentée par G.-H. Gallet.) — « Le Rayon Fantastique ». *Hachette* .... 192 fr.

HEINLEIN (R.). — Marionnettes humaines. « Le Rayon Fantastique ». *Hachette*.. 192 fr.

SCIENCES

STERNFELD (A.). — Le vol dans l'espace cosmique. Trad. du russe par Paul Koloskine. Coll. « Tout savoir ». *Edit. Français Réunis* .... 320 fr.

RAVIGNEAUX (P.). — Le Ciel sans télescope. *Dunod* .... 290 fr.

DOCUMENTAIRES

KEYHOE (Donald E.). — Le dossier des soucoupes volantes. « Bibliothèque variée ». *Hachette* .... 650 fr.



Service bibliographique

Nos lecteurs de Province et des Colonies, qui auraient des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques, peuvent nous en faire la demande. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine de la Science-Fiction.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman .... 70 fr.
Pour 2 romans .... 85 fr.
Pour 3 ou 4 romans .... 120 fr.
Pour 5 ou 6 romans .... 150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.

(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

Le numéro 8 de

Fiction

paraître dans les premiers jours de Juillet

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles, parmi lesquelles nous vous citerons :

LA PLANÈTE DES TUMULUS
par IDRIS SEABRIGHT

●

LES CONSÉQUENCES D'UN SAVON
par ALAN NELSON

●

LA CHAMBRE AU PORTRAIT
par HENRI MONTOCCHIO

●

LA BATAILLE NOIRE
par B. R. BRUSS

Le numéro : ***100 francs***

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste				
6 mois....	595	865	775	1045
1 an......	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)				
6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.........) ....

(Rayer les mentions inutiles.)

..........N^os antérieurs à......frs=.......... plus frais de port........ ....

Total

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ____________________

ADRESSE ____________________

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

CHAQUE MOIS

retenez chez votre dépositaire de journaux

NOIR MAGAZINE

CHARLES FREMANGER, EDITEUR

PRÉSENTÉ PAR

ALBERT SIMONIN

L'AUTEUR DE

« TOUCHEZ PAS AU GRISBI »

NOIR MAGAZINE publie pour vous les nouvelles inédites des plus célèbres maîtres internationaux du roman noir.

NOIR MAGAZINE vous fera participer à la vie des Lettres avec son grand concours mensuel de la nouvelle noire :

« L'Aventure est dans le journal »

NOIR MAGAZINE vous ouvrira les archives criminelles du passé avec son grand récit :

« Ce qu'aucun romancier noir n'aurait osé imaginer »

NOIR MAGAZINE vous distraira et vous informera grâce à ses mots croisés, ses rébus, ses rubriques littéraires, musicales et cinématographiques.

NOIR MAGAZINE Le mensuel de la nouvelle noire, 128 pages sous couverture glacée : 100 francs.

EN VENTE :

Tous marchands de journaux, kiosques et bibliothèques de gare

TABLE DES RÉCITS PARUS DANS « FICTION »

d'octobre 1953 à juin 1954 (N°s 1 à 7).

Dépôt légal : 2e trimestre 1954. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.